

La scène divine : de la Genèse à l'Apocalypse

ILS SERONT MON PEUPLE

John Timmer

Droit d'auteur 1983 *The Board of Publications of the Christian Reformed Church*

Droit d'auteur 1988 *L'Église réformée du Québec*

Traduction française de Daniel Racine et M.-C. Racine

Table des matières	
PROLOGUE : LA CRÉATION	5
Pas D'autres Dieux	5
Louez Le Seigneur	6
Et Dieu Dit :	6
À L'image De Dieu	7
<i>Questions Sur Le Chapitre Prologue</i>	<i>8</i>
I. DIEU FAIT UNE PROMESSE	9
Le Péché Entre Dans Le Monde	9
Le Péché Se Répand	9
Dieu Fait Une Promesse	10
Dieu Tiendra-t-il Sa Promesse ?	11
Les histoires d'Abraham	11
Les Histoires De Jacob	13
Les Histoires De Joseph	14
<i>Questions Sur Le Chapitre I</i>	<i>16</i>
II. DIEU SE DONNE UN NOM	17
Dieu Se Donne Un Nom Pour Moïse	17
Dieu Se Révèle À L'Égypte	18
Laisse partir mon peuple	18
Le Pharaon endurec son coeur	19
Les dieux d'Égypte sont détrônés	19
Dieu Se Lie À Israël	20
Pourquoi Israël ?	20
L'Exode	21
L'Alliance	22
<i>Questions sur le chapitre II</i>	<i>24</i>
III. DIEU CONDUIT SON PEUPLE CHEZ LUI	25
Le Livre De Josué	25
La Terre promise	25
La conquête	26
Ouverture à un avenir	26
Le Livre Des Juges	27
Le thème	27
Une direction charismatique	28
Les Philistins	29
L'adoration des baals	29
<i>Questions sur le chapitre III</i>	<i>32</i>
IV. DIEU CHOISIT UN ROI POUR SON PEUPLE	33
Le Peuple Veut Un Roi	33
Le Trio D'ouverture	34
Le roi Saül	34
Le roi David	35
Le roi Salomon	36

Pesés Dans La Balance	37
Dieu Promet Un Roi	39
<i>Questions Sur Le Chapitre IV</i>	40
V. DIEU FAIT UN PROCÈS À SON PEUPLE	41
Qu'est-ce Qu'un Prophète	41
Pas un diseur d'avenir	41
Ranimer l'alliance	41
Les prophètes classiques	42
Le Prophète Amos	42
La situation	42
Un retour à l'Alliance !	43
Dieu n'a pas de favoris	44
Le jour de Yahvé	44
Un nouveau commencement	45
Le Prophète Jérémie	45
Une mission impossible	45
Pas de lignes définies	46
L'ancienne alliance	46
La Réforme de Josias	47
Une nouvelle alliance	47
La signification de Jérémie	48
<i>Questions sur le chapitre V</i>	49
VI. DIEU PROMET UNE CITÉ SAINTE À SON PEUPLE	50
La Naissance Du Judaïsme	50
La Reconstruction Du Temple	50
Le Renouveau De L'alliance	52
Le rôle de Néhémie	52
Le rôle d'Esdras	52
L'encouragement De L'histoire	53
La Transformation De Jérusalem	54
<i>Questions sur le chapitre VI</i>	57
VII. L'ECCLÉSIASTE À LA RECHERCHE DE DIEU	58
Qu'est-ce que la sagesse ?	58
Le Livre Des Proverbes	59
Les parallélismes	59
Les proverbes numériques	60
Le Livre De Job	61
Le Livre De L'Ecclésiaste	63
Tout est vanité	64
Il y a un temps pour chaque chose	65
<i>Questions sur le chapitre VII</i>	67
VIII. DIEU ENVOIE LE FILS À SON PEUPLE	68
Jésus, Présenté Par Marc	68
Qui est-il donc ?	68
Qui dites-vous que je suis ?	69
Cet homme était le Fils de Dieu !	70
Ils n'ont rien dit à personne	70
Jésus, Présenté Par Matthieu	71

Le problème synoptique _____	71
Le Roi du Royaume _____	72
Jésus, Présenté Par Jean _____	73
Jésus est le Messie, le Fils de Dieu _____	73
Jésus apporte la vie _____	74
<i>Questions sur le chapitre VIII _____</i>	<i>75</i>
IX. DIEU RASSEMBLE TOUT SON PEUPLE _____	76
L'évangile Selon Luc _____	76
Le but du ministère de Jésus _____	76
L'Évangile universel _____	76
Les murs de séparation sont abattus _____	77
Les Actes Des Apôtres _____	77
L'Église est née (Actes 1.2-6.7) _____	78
L'Église s'étend à travers la Palestine (Actes 6.8-9.31) _____	78
L'Église s'étend jusqu'à Antioche en Syrie (Actes 9.32-12.24) _____	80
L'Église s'étend jusqu'en Asie Mineure (Actes 12.25-16.5) _____	80
L'Église s'étend jusqu'en Macédoine et en Grèce (Actes 16.6-19.20) _____	81
L'Église s'étend jusqu'à Rome _____	82
<i>Questions sur le chapitre IX _____</i>	<i>84</i>
X. DIEU RÉTABLIT SON PEUPLE _____	85
Le Nouveau Peuple De Dieu _____	85
Un Débat Entre Paul Et Les Juifs _____	86
Rassemblant Le Nouveau Peuple De Dieu _____	87
La Préparation Pour Joindre Le Nouveau Peuple De Dieu _____	88
La Nouvelle Moralité _____	90
Implicite dans le baptême _____	90
Incitée par le Saint-Esprit _____	90
Édifiant Le Peuple De Dieu _____	91
<i>Questions sur le chapitre X _____</i>	<i>92</i>
XI. DIEU RÉVÈLE LE CONTENU DE L'HISTOIRE _____	93
Qu'est-ce Que La Littérature Apocalyptique ? _____	93
Le Livre De L'Apocalypse Fait-il Partie De La Littérature Apocalyptique ? _____	94
L'Agneau A Été Mis À Mort _____	95
La Loi Des Sept _____	96
La Défaite Du Dragon _____	97
Le Message Des Mille Ans _____	98
<i>Questions sur le chapitre XI _____</i>	<i>100</i>
ÉPILOGUE : LA NOUVELLE CRÉATION _____	101
Descendant Des Cieux _____	101
Préparée Comme Une Mariée _____	101
Tout Est Nouveau _____	101
J'ai Vu La Ville Sainte _____	102
Ce Qu'aucun Oeil N'a Vu _____	102
Pas de mer _____	102
Pas de temple _____	103
Pas de nuit _____	103

PROLOGUE : LA CRÉATION

Beaucoup d'entre nous font une lecture sélective de la Bible. Nous savons exactement quoi lire et quoi éviter. Bien qu'en théorie, nous reconnaissons que toute la Bible est la Parole de Dieu, en pratique, nous nous restreignons à des passages choisis et nous ignorons le reste. La conséquence est doublement fâcheuse : nous négligeons beaucoup de trésors et nous passons à côté du sens le plus profond de ce que nous lisons, parce que nous l'écartons de son contexte global.

Dans les chapitres qui suivent, nous espérons vous faire prendre conscience que la Bible est un tout, afin de vous permettre de comprendre dans quel contexte dramatique plus étendu s'expliquent vos passages préférés de la Bible. Vous pourrez alors lire la Bible non comme on lit un recueil d'anecdotes, mais comme un livre unique racontant la même histoire.

Bien des ouvrages débutent par un prologue où l'auteur traite des thèmes principaux qui se retrouvent dans le reste du livre. La Bible, elle aussi, a un prologue : Genèse 1. On y présente les thèmes les plus importants de l'histoire d'Israël. Nous examinerons quatre de ces thèmes.

Pas D'autres Dieux

On a généralement tendance à parler de Genèse 1 comme d'un mythe. Un mythe est précisément ce que Genèse 1 n'est pas. Un mythe est une histoire qui raconte un dieu ou des dieux. Genèse 1, toutefois, est vraiment à l'opposé d'un mythe. C'est un anti-mythe. Genèse 1 rejette tous les mythes, les réfute et les détruit.

Quand Genèse 1.1 dit : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » le texte déclare qu'il n'y a que deux sortes d'existence. Il y a le Créateur et il y a la création. Dieu seul est créateur, tout le reste est création. Les deux sont totalement et éternellement distincts.

Genèse 1 est un marteau qui fait voler en éclat le cœur même du paganisme. Dieu y dit en effet : « Je suis le Seigneur ton Dieu qui t'a créé en plaçant tout sous ta domination. C'est pourquoi tu n'auras pas d'autres dieux devant moi, parce qu'il n'y a pas d'autres dieux ; il n'y a que des choses que j'ai créées, et je n'ai pas créé d'autres dieux ».

Les Égyptiens, les Babyloniens et les Perses croyaient que le soleil, la lune et les étoiles étaient des dieux - des dieux qui déterminaient la trajectoire de la vie humaine. Et les Cananéens croyaient que les moyens naturels de procréation et de reproduction étaient divins. Genèse 1 affirme que ce que « les voisins d'Israël appellent dieu ou dieux ne sont pas dieux du tout, mais du même ordre de création que l'homme lui-même. Parce qu'il n'y a qu'un Dieu dans la catégorie de créateur et que toute autre chose est créée, il s'ensuit tout simplement que rien dans la liste appartenant aux choses créées n'est divin ou Dieu » (James A. Sanders, 1961 : *The Old Testament and the Cross*, New York : Harper and Row, 45 s.).

À plusieurs reprises, les Israélites se sont placés sous la malédiction des dieux de leurs puissants voisins. Genèse 1 les poussaient fortement à combattre la tentation d'isoler des éléments de la création et à élever ces derniers au rang de divinités.

Louez Le Seigneur

Genèse 1 n'est pas seulement un anti-mythe. C'est aussi une doxologie qui chante la louange que toute la création offre à son créateur. Le texte décrit le monde créé comme s'il était un temple. Toutes les choses créées reflètent la gloire de Dieu à leur manière, « chacune selon son espèce ». Qu'il s'agisse d'une plante, d'un arbre, du soleil, de la lune, d'une étoile, d'un oiseau, « chaque chose accomplit un office liturgique consacré, comme les prêtres et les lévites accomplissaient leurs tâches désignées. Et, finalement, l'homme, en tant qu'archiprêtre et couronné de tout l'ordre créé, domine, sous Dieu, ce vaste empire, cette théocratie cosmique dans laquelle tout ce qui arrive fait rejaillir la gloire de Dieu. » (Allan Richardson, 1953 : *Genesis I.XI*, London : RCM Press, 43 s.).

Au commencement, comme à la fin de l'histoire, il n'y a pas besoin de temple fait de main d'homme. Ces temples n'ont été nécessaires qu'après la chute. Dans la création originale, tout comme dans la nouvelle création, toute chose reflète la présence de Dieu, « selon son espèce ». Dans le dessein original et ultime de Dieu, le monde tout entier est son temple dans lequel tout chante sans cesse une doxologie.

Entre Genèse 1, qui dépeint la création originale comme un temple, et Apocalypse 21, qui compare la nouvelle création à une cité sans temple construit par des hommes, se déroule le drame de l'entrée de Dieu dans l'histoire humaine. Cette entrée a pour but de racheter sa création perçue et de restaurer l'espèce humaine dans la plénitude de vie à laquelle elle est destinée. Dans ce drame, Israël joue un rôle : celui d'inviter toutes les créatures à se joindre à lui afin de chanter le cantique universel de louange : « Acclamez-le, soleil et lune, acclamez-le toutes, étoiles scintillantes... Garçons et filles, jeunes et vieux, acclamez-le. Acclamez le Seigneur, car lui seul porte un grand nom, sa majesté s'étend sur la terre et le ciel. » (Psaume 148.3, 12, 13a).

Et Dieu Dit :

Genèse 1.2 dépeint un abîme informe et vide. Parce qu'il y a d'abord l'annonce « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre », nous ne pouvons pas dire que le chaos de Genèse 1.2 n'est pas créé et que Dieu a façonné le monde à partir d'un matériel chaotique non-créé. Mais on ne peut pas dire non plus que Dieu a créé le chaos, car ce qu'il a créé n'est pas chaotique. C'est pourquoi ce qui est décrit dans Genèse 1.2 est une menace qui pèse toujours sur la création. Celle-ci est toujours prête à sombrer dans l'abîme informe. Le chaos a toujours menacé toute chose créée. La création est continuellement en proie aux attaques du chaos. Elle a sans cesse besoin d'être défendue.

La création ne signifie pas seulement qu'au commencement, Dieu a appelé ce monde à l'existence. Elle signifie aussi que Dieu soutient continuellement la création face à la menace constante du chaos. Ayant créé les cieux et la terre, Dieu « les soutient et les gouverne par son dessein éternel et sa providence » (*Catéchisme de Heidelberg*, Questions et réponses, 26).

Quand Dieu dit « Que la lumière paraisse! », il commence son oeuvre qui consiste à sortir le monde des ténèbres informes. Même la nuit, pourrait-on dire, est un vestige des ténèbres chaotiques faisant partie de la création actuelle. Chaque nuit ramène à la terre quelque chose des ténèbres du chaos. Chaque nuit dissout les contours des formes de la création dans l'informe ; chaque matin, ainsi, est une sorte de nouvelle création, parce que la lumière ramène la création hors des ténèbres informes.

La nuit, toutefois, ne fera pas partie de la nouvelle création. La nouvelle création « n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'illumine et l'Agneau est sa lampe. » (Apocalypse 21.23).

Nous sommes maintenant en mesure de comprendre la pertinence du sept fois répète « Dieu dit » (Genèse 1.3, 6, 9, 14, 20, 24, 26) à propos de l'histoire d'Israël. La plus grande partie de cette histoire en est une de désobéissance à ce que Dieu a dit. En Genèse 1, retenti le message qu'en dehors de la conformité à ce que Dieu a dit, aucune sécurité n'existe, mais seulement le chaos, la destruction et la mort. C'est le prix final que les gens doivent payer lorsque ces derniers ferment leurs oreilles à la Parole de Dieu. Une analyse ultime nous montre que la vie n'offre que l'alternative d'obéir à la Parole de Dieu ou de s'abandonner au pouvoir du chaos. Le sort des peuples et des nations dépend de ce choix.

À L'image De Dieu

Dieu a créé les humains le même jour qu'il a créé les animaux. Comme il l'a fait pour eux, il a rendu les humains dépendants des plantes pour leur nourriture, Genèse 1, cependant, aurait bien pu prendre note de la ressemblance entre les humains et les animaux. À la place, le texte nous dit que « Dieu créa les êtres humains comme une image de lui-même; il les créa homme et femme. » (Genèse 1.27).

Comment allons-nous imaginer cette ressemblance ? On pourrait d'abord penser au reflet d'un miroir. Lorsqu'on se tient en face d'un miroir, l'image qu'on voit de soi-même n'est pas réellement soi. Cependant, elle donne une bonne idée de ce à quoi on ressemble.

Nous sommes faits à l'image de Dieu. Notre vocation est celle d'un miroir propre, reflétant l'image de Dieu. Ce n'est que lorsque notre propre vie reflète la vie de Dieu que nous sommes véritablement humains.

L'idée de l'image de Dieu se retrouve à travers tout l'Ancien Testament. Le peuple d'Israël reçoit l'ordre de traiter les étrangers avec gentillesse. Pourquoi ? Parce que Dieu l'a bien traité alors qu'il était étranger en Égypte (Exode 23.9). Israël doit être saint. Pourquoi ? Parce que Dieu est saint : « ...comportez-vous comme des êtres saints, car je suis saint. » (Lévitique 11.44).

Nous retrouvons cette réflexion de Dieu dans le Nouveau Testament. Jésus s'attend à ce que ses disciples pardonnent non pas « ...jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. » (Matthieu 18.22). Pourquoi ? Parce que c'est ainsi que Dieu pardonne. Les disciples se font dire d'aimer leurs ennemis et de prier pour ceux qui les persécutent. Pourquoi ? Parce que c'est ainsi que Dieu traite ses ennemis, « Car il fait lever son soleil aussi bien sur les méchants que sur les bons, il fait pleuvoir sur ceux qui lui sont fidèles comme sur ceux qui ne le sont pas. » (Matthieu 5.45).

Nous ne sommes pas vraiment ce que nous avons été appelés à être avant d'entrer dans cette ressemblance de Dieu. Et c'est ce que nous serons dans la nouvelle création. Nous verrons Dieu face à face, et son nom sera écrit sur notre front (Apocalypse 22.4). Nous serons des miroirs polis reflétant l'image de Dieu.

Questions Sur Le Chapitre Prologue

1. Quelle erreur avons-nous tendance à faire, selon l'auteur, dans notre lecture de la Bible ? Quelles en sont les conséquences ? Quel but vise l'auteur dans ce livre ?
2. Ils sont les quatre thèmes choisis par l'auteur dans sa discussion du premier chapitre du livre de la Genèse (et de la Bible) ?
 - a) L'auteur affirme que ce chapitre est un anti-mythe. Qu'est-ce que cela veut dire ?
 - b) En quel sens ce récit de la création est-il une doxologie (louange) ?
 - c) Quelle signification et implication à l'affirmation « Et Dieu dit... » pour la création et pour notre vie quotidienne ?
 - d) Selon l'auteur, comment peut-on comprendre l'expression « image de Dieu » ?

Étude Biblique

3. Lisez Genèse 1¹ à 2³) Quelles conséquences a pour nous la déclaration de Dieu, à savoir que la création est bonne ?
4. Quel jour Dieu termine-t-il son travail de création ? Que signifie « le repos » qui arrive au 7^e jour ? À quel repos vous attendez-vous après votre mort ?

Questions Pour Discussion

5. L'auteur ne mentionne pas de théorie scientifique (évolution, Big Bang) expliquant l'origine de l'univers et de la vie. Est-ce une omission grave ? Quel type d'information le livre de la Genèse se soucie-t-il de communiquer ?
6. Pour apprécier l'utilité et l'importance d'un passage de l'Écriture, on peut se demander ce qu'on perdrait si le passage n'existait pas. Quelle différence cela ferait-il si la Genèse débutait en 24 ? Quelle information nous manquerait-il ?
7. Une personne étrangère à la foi chrétienne et ignorante du contenu de la Bible vous demande qu'est-ce que la Bible. Que lui répondez-vous ? S'il montre de l'intérêt à la lire, quels conseils lui donnez-vous ?

I. DIEU FAIT UNE PROMESSE

Le Péché Entre Dans Le Monde

Dans Genèse 3, le serpent engage une conversation avec Eve. « Est-ce vrai que Dieu vous a dit: « Vous ne devez manger aucun fruit du jardin »? » « Nous pouvons manger les fruits du jardin. », répond Ève, « Mais quant aux fruits de l'arbre qui est au centre du jardin, Dieu nous a dit: « Vous ne devez pas en manger, pas même y toucher, de peur d'en mourir. ». ». « Pas du tout, vous ne mourrez pas. ? » dit le serpent « Mais Dieu le sait bien: dès que vous en aurez mangé, vous verrez les choses telles qu'elles sont, vous serez comme lui, capables de savoir ce qui est bon ou mauvais. ».

Que dit le serpent   Eve ? Ceci : que quand on désobéit à Dieu, on devient plus à même de le connaître que lorsqu'on lui obéit. Que quand on sort des frontières établies par Dieu, la vie devient plus riche qu'en restant dans les limites de son commandement.

La folie humaine repose sur la pensée que Dieu peut être mieux compris en lui désobéissant qu'en lui obéissant. Elle repose sur la pensée que nous sommes plus comme Dieu lorsque nous rejetons de notre vie notre côté reflet du divin et obéissance que quand nous nous tournons vers Dieu. Vivre dans le péché, c'est refuser d'accepter le rôle divinement attribué d'être image de Dieu.

Le Péché Se Répand

Si Genèse 3 décrit comment le péché est entré dans le monde, Genèse 4.11 nous montre comment le péché se répand, provoquant une désorganisation complète de la vie humaine. Aussitôt que les gens rejettent de leur vie ce côté miroir de Dieu, ils commencent à se voir puissants, même en comparaison avec Dieu. Dans cette escalade vers une plus grande désobéissance, le livre de la Genèse nous décrit plusieurs étapes importantes : le meurtre d'Abel, la vengeance de Lamek, le mariage des Fils de Dieu avec les filles des hommes, le déluge et la confusion des langues. Chacune de ces histoires fait ressortir une forme différente de rébellion contre Dieu, et après chacune d'elles, le péché humain prend des proportions encore plus grandes.

Dans Genèse 3, les gens d sob issent pour la première fois à Dieu.

Dans Genèse 4.1-16, un homme se fait le meurtrier de l'un de ses semblables, et, ainsi, emp te sur les droits exclusifs de Dieu, parce que le sang et la vie appartiennent à ce dernier, à lui seul. Dans cette histoire, le péché envahit le domaine social. La question de Dieu n'est pas, comme elle l'avait été dans le Paradis, « Où es-tu ? » (Genèse 3.9), mais, en rapport avec la nature sociale du péché de Caïn, « où est ton frère Abel ? ».

Dans Genèse 4.23-24, qu'on appelle « Cantique de Lamek », le péché humain s'amplifie encore. L'exécution de la vengeance - un droit exclusif de Dieu - un homme la revendique ici avec défi : « S'il faut tuer sept hommes pour venger Caïn, on en tuera soixante-dix-sept pour que je sois vengé. ».

Genèse 6.1-4 décrit comment les décrets mêmes par lesquels Dieu avait séparé les « Fils de Dieu » des « filles des hommes » se trouvent violés et comment, sous la forme d'un mariage mixte, le désordre envahit la communauté humaine.

Ceci nous amène à Genèse 6-8, à l'histoire du déluge. Ici, la dépravation humaine atteint un nouveau sommet : « Il en fut attristé et regretta d'avoir fait des hommes sur la terre. » (Genèse 6.6). La terre, déclarée bonne à l'origine, était maintenant « pourrie : partout ce n'était que violence. » (Genèse 6.11).

Après le déluge, le péché humain augmente de nouveau lorsque les gens disent : « Au travail pour bâtir une ville, avec une tour dont le sommet touche au ciel ! Ainsi nous deviendrons célèbres, et nous éviterons d'être dispersés sur toute la surface de la terre. » (Genèse 11.4).

Les constructeurs ont l'intention d'opposer leurs réalisations - une ville et une tour - à Dieu dans les cieux. La ville et la tour symbolisent ensemble l'effort d'un peuple rebelle de dépasser ses limites telles que Dieu les a établies. Par ses réalisations culturelles, il veut proclamer son égalité avec Dieu. Les hommes sont las d'être nommés, d'être les récipiendaires d'un nom. Ils désirent se nommer eux-mêmes, devenir indépendants ; voilà le sens de leur tentative de construire une ville et une tour. Ils veulent se séparer complètement de Dieu. Ainsi, leur résolution exprime « l'acte ultime de rébellion, le refus total de Dieu, absolument sûrs qu'ils sont de leur autonomie. C'est là pécher totalement, irrévocablement » (B. Davie Napler, 1955 : *From Faith to Faith*, New York : Harper and Row, 56).

L'histoire de Babel constitue l'événement final de la préhistoire d'Israël. Avec la confusion de la langue commune et la dispersion des gens sur toute la surface de la terre, le jugement de Dieu sur les habitants de la terre paraît définitif.

Genèse 3-11 montre comment une humanité qui se détourne de Dieu se détruit, comment franchir les frontières de ce que Dieu a commandé amène au suicide social. Que va-t-il advenir de cette humanité ? Qui la sauvera de la destruction ?

Genèse 12 répond à ces questions. Dans ce chapitre, l'histoire du monde rencontre celle du salut. Dieu appelle Abraham parmi les nations et lui promet que toutes les familles de la terre seront bénies en lui.

Les mots initiaux de l'histoire du salut, ainsi, répondent aux problèmes causés par l'histoire précédente de la race humaine. En Abraham, Israël sera béni, et par Israël, toutes les familles de la terre seront bénies. Le but de Dieu, en appelant Abraham et Israël, est celui d'établir un pont entre lui et toute la race humaine.

L'histoire d'Abraham et d'Israël, qui commence dans Genèse 12, n'est qu'une histoire faisant partie d'une plus grande histoire. La Bible nous parle d'abord du monde, avant de se pencher sur Israël et sur l'Église. Son message touche au salut de toute l'humanité. Les onze premiers chapitres de la Bible parlent des limites les plus éloignées du monde, de l'origine et de la destinée de toute l'humanité.

Dieu Fait Une Promesse

Dans l'histoire de la tour de Babel, l'expression « dispersés sur toute la surface de la terre » n'est pas répétée moins de trois fois (Genèse 11.4, 8, 9). Dans Genèse 12, le champ de vision rétrécit brusquement. Tout à coup, un seul homme, la personne d'Abraham nous est présentée. Avec Abraham, Dieu commence quelque chose de neuf dans l'histoire : Dieu va traiter avec le monde, non pas directement, mais indirectement - à travers Abraham. À partir de ce point, la Bible ne s'occupe plus que de l'histoire d'Abraham et de sa postérité promise. Néanmoins, sa première préoccupation reste la création et l'humanité. Dieu est encore souverain. En traitant avec le monde, il accomplit son

dessein à travers l'appel d'un homme, d'une nation, et d'un Médiateur. C'est par eux que son oeuvre pour le monde atteint son but.

Dans Genèse 12, Dieu promet à Abraham trois choses :

1. Abraham deviendra une grande nation,
2. Dieu donnera le pays à la postérité d'Abraham (verset 7),
3. En Abraham, toutes les nations de la terre seront bénies (verset 3).

Les deux premières promesses, pour aussi importantes qu'elles puissent être, sont subordonnées à la troisième promesse - la promesse de la bénédiction du monde entier. Dans cette troisième promesse, Israël reçoit la révélation de ce qui motive son élection. Sa postérité et la possession du pays sont nécessaires à son existence historique et à sa survie. Mais elles ne sont pas des fins en elles-mêmes. La première mission d'Israël, le but de son existence, c'est d'être « la lumière des nations. » (Ésaïe 42.6). Israël, toutefois, avait tendance à perdre de vue cette mission. Voilà ce que nous apprenons, par exemple, en lisant le livre de Jonas. Ce livre a été écrit après le retour d'exil babylonien du peuple d'Israël, et après la réorganisation de la nation par Néhémie, Esdras et leurs successeurs.

Le concept d'Israël était devenu très étroit et exclusif tant le travail d'élaboration de la nation avait été laborieux. Israël se voyait toujours plus comme étant la seule nation du monde dont Dieu se souciait. Il attendait même le moment où Dieu détruirait tous ses ennemis et ferait surgir un Messie puissant qui régnerait sur le monde entier. Israël avait perdu de vue sa mission d'apporter la vraie connaissance de Dieu à tous les peuples de la terre.

Le livre de Jonas fut écrit afin de rappeler au peuple d'Israël son appel missionnaire, tout comme pour le réprimander. Son désir de vengeance l'avait rendu inapte au service. Jonas, par ses expériences, revit les expériences de son peuple, qu'il représente. Il fuit sa mission comme son peuple l'avait fait. Il veut voir les non Juifs détruits, comme son peuple l'avait voulu.

Le livre de Jonas n'est pas l'histoire d'un homme qui survit trois jours dans l'estomac d'un poisson. C'est l'histoire d'un prophète qui éprouve le choc de découvrir- que Dieu aime le monde entier et d'apprendre que la première mission de sa nation est celle d'être « une lumière pour les nations ».

Dieu Tiendra-t-il Sa Promesse ?

Après avoir raconté l'histoire de l'appel de Dieu à Abraham, le livre de la Genèse se consacre à cette seule question : Dieu peut-il, ou veut-il tenir sa promesse, que d'Abraham surgira un peuple qui servira Dieu, Israël, l'Église ? Restera-t-il fidèle à sa promesse ? Le reste du livre de la Genèse est centré autour de cette question. Les histoires qui se succèdent reflètent beaucoup de doutes et d'incertitudes quant à cette issue. Elle reflète aussi beaucoup de compromis et de calculs rusés chez un peuple qui doute de la promesse de Dieu et qui pense qu'il a une meilleure solution. Genèse 12-50 se divise en trois groupes d'histoires :

Les histoires d'Abraham

Le doute d'Abraham. « Quand le Christ appelle un homme », écrit Dietrich Bonhoeffer, « il lui commande de venir et de mourir ». Ces mots s'appliquent aussi à Abraham. Quand Dieu appelle Abraham, il lui demande de quitter son pays, son clan et sa maison (Genèse 12.1). Pour aller où ? Au pays que Dieu lui montrera. Mais quand Abraham arrive dans ce pays, c'est pour y trouver la famine

(12.10). La faim le force à voyager en Égypte, où il abandonnera sa femme au Pharaon. L'abandon de Sara à un autre homme est le premier incident relaté après qu'Abraham eût reçu la promesse de Dieu dans sa vie. Comment Abraham reçoit-il la promesse de Dieu ? Il échoue au premier test...

Pourquoi Dieu a-t-il choisi Abraham ? Pas parce que Abraham était juste, car Abraham ment au Pharaon pour sauver sa vie. « Dis-leur donc que tu es ma sœur », demande-t-il à Sara, « afin qu'on me traite bien à cause de toi » (Genèse 12.13). Loin d'être une personne hautement morale, Abraham est un menteur, qui, devant Pharaon, vend sa femme pour le harem de ce dernier. Abraham, ainsi, ne mérite pas l'élection de Dieu. Bien que non élu, Pharaon est plus vertueux que l'élu Abraham. Pharaon demande : « Pourquoi as-tu dit que c'était ta sœur, si bien que je l'ai prise pour femme ? Maintenant, voilà ta femme ; prends-la et va-t-en ! » (Genèse 12.18-19).

Huit chapitres plus loin, dans Genèse 20, Abraham répète le même mensonge. Cette fois, la scène n'est pas l'Égypte, mais Gêrar. De nouveau, Sarah est amenée dans un harem. Encore une fois, Dieu intervient pour s'assurer qu'une mère restera au peuple élu.

Le même scénario se retrouve dans Genèse 26.6-11. Cette fois, le patriarche menteur est Isaac, le fils d'Abraham.

Abraham et Isaac - les deux - prennent les choses en main. Les deux essaient de forcer la réalisation de la promesse de Dieu par des moyens détournés. Tous deux craignent la puissance des rois plus qu'ils ne croient en la promesse de Dieu.

La fidélité de Dieu Dans Genèse 15.8, Abraham exprime le doute que Dieu remplira sa promesse concernant le pays : « Seigneur Dieu, comment pourrai-je être sûr que je le posséderai ? »

La réponse de Dieu lui est donnée selon les formes du rituel de la conclusion d'une alliance. On sépare cinq animaux différents par le milieu et on les place de chaque côté. La coutume voulait que les partenaires de l'alliance marchent entre les deux côtés bordés par les moitiés d'animaux, exprimant ainsi une malédiction sur eux au cas où ils violeraient l'alliance. Dans cette histoire, toutefois, l'un des partenaires de l'alliance est complètement passif. Abraham tombe dans un profond sommeil, c'est alors qu'« ...une grande et sombre terreur s'empara de lui. » (Genèse 15.12). Dans les ténèbres, Abraham voit une fournaise fumante et une torche enflammée passer entre les parties des animaux.

Que signifie cette vision ? Que dans le cas de Dieu et d'Abraham, l'alliance est conclue avec la passivité complète du partenaire humain. La flamme passant entre les animaux signifie que « Dieu prend sur lui-même tout le poids de l'alliance. Abraham ne doit pas passer entre les animaux. Non seulement l'initiation, mais aussi l'accomplissement de l'alliance repose entre les mains de Dieu » (Suzanne de Dietrich, 1958 : *The Witnessing Community*, Philadelphia : Westminster Press, 35).

La stérilité de Sarah. Y aura-t-il un héritier de la promesse de Dieu à Abraham ? Abraham deviendra-t-il vraiment une grande nation ? Abraham et Sara auront-ils vraiment un enfant ?

Par désespoir d'obtenir une réponse, et selon les coutumes répandues à l'âge de bronze, Sara décide d'aider Dieu à sa manière. Elle donne sa servante Agar, l'Égyptienne, à Abraham. Et Agar porte en d'Abraham, Ismaël l'Arabe, qui, selon les coutumes et les lois de l'époque, aurait pu devenir l'héritier d'Abraham, et ainsi, l'héritier de la promesse de Dieu. Cela aurait permis que les Arabes, plutôt qu'Israël, deviennent le peuple de Dieu.

De nouveau, Dieu intervient. Il dit à Abraham que Sara lui enfantera un fils. Comment Abraham réagit-il ? À cette annonce, « Abraham se jeta le visage contre terre... » (Genèse 17.17). Il s'agit là d'une expression idiomatique. Quand, dans l'Ancien Testament, quelqu'un se jette le visage contre terre, c'est pour adorer Dieu. Ainsi, on s'attend à la suite : « Alors, Abraham se jeta le visage contre terre, et adora le Seigneur ». Mais à la place, nous lisons : « Alors, Abraham se jeta le visage contre terre et il rit, car il se disait : Comment pourrais-je avoir un enfant, moi qui ai cent ans, et comment Sara qui en a quatre-vingt-dix, pourrait-elle devenir mère ? »

Abraham se met alors à plaider pour ce qui lui semble physiquement possible : « Pourvu qu'Ismaël vive et que tu t'intéresses à lui » (Genèse 17.18). En d'autres mots, pourquoi ne pas remplir ta promesse en Ismaël l'Arabe.

Abraham rit et Sarah rit aussi (Genèse 18.12), c'est pourquoi Dieu leur dit que le nom de leurs fils serait Isaac, ce qui signifie : « il rit », ceci afin de rappeler aux parents que Dieu est tout à fait en mesure de remplir sa promesse sans avoir besoin de leur avis et de leur aide.

L'offrande d'Isaac. Dans le judaïsme, Genèse 22.1-19 est connu comme l'« akedah » ou offrande, c'est-à-dire l'offrande d'Isaac pour le sacrifice, mais aussi l'offrande de Dieu à son peuple.

Cette histoire d'« akedah » est là pour nous secouer en nous permettant de nous rendre compte qu'Israël doit son existence entièrement à Dieu et non à Isaac, qui est le don de Dieu. Abraham aime Isaac, et il fait bien de l'aimer. Mais il fait erreur lorsqu'il pense que la promesse de Dieu repose sur Isaac.

Et si Isaac est tué... sera-ce la fin de tout ? Et si le couteau d'Abraham s'abaisse, la promesse de Dieu périra-t-elle avec Isaac ? Nous connaissons la réponse. Dieu, et non Isaac, garantit la promesse. Même si le couteau d'Abraham tue Isaac, la cause de Dieu ne mourra pas avec Isaac. « Par la foi, Abraham offrit Isaac... Abraham estima que Dieu avait le pouvoir de ramener Isaac de la mort à la vie » (Hébreux 11.17-19).

En regardant plus loin que Genèse et l'Ancien Testament, nous voyons que plus tard, le couteau s'est abaissé... sur Jésus. Les forces démoniaques qui s'opposent à l'accomplissement de la promesse de Dieu à Abraham sont si fortes qu'elles tuent le fils unique de Dieu, celui qu'il aime. Mais Dieu est si puissant, si résolu d'accomplir sa promesse, que le troisième jour, il ressuscite Jésus, comme garantie complète de sa fidélité.

Les Histoires De Jacob

Les histoires de Jacob, elles aussi, nous rappellent que l'élection d'Israël ne s'est pas méritée, mais provient du libre choix de Dieu. Ces histoires soulignent de deux manières qu'Israël est le peuple choisi de Dieu, non en vertu de son comportement, mais en vertu de la grâce de Dieu.

Le choix du fils le plus jeune. Dans l'Ancien Proche-Orient, on donnait naturellement la préférence à l'aîné des fils. Dans les histoires de Jacob, toutefois, la grâce d'élection de Dieu renverse complètement cette manière d'agir. Ce n'est pas Ésaü l'aîné, mais Jacob le cadet qui devient l'héritier de la plus grande bénédiction d'Isaac et de la promesse de Dieu. Selon les coutumes de l'époque, la bénédiction de Dieu ne pouvait se transmettre que par une seule lignée, celle d'Ésaü l'aîné. Dieu, cependant, refuse de suivre ces coutumes. Dieu décide, et non les hommes, comment le courant de la

bénédictio divine coulera à travers l'histoire. Dieu reste à jamais le souverain dispensateur de sa grâce. Il répand toujours sa grâce sur celui qu'il a choisi à cette fin.

Beaucoup de chrétiens font erreur en interprétant les histoires des patriarches de façon moraliste et en élevant les patriarches au rang de modèles. Comparons Jacob et Ésaü sur le plan moral. Jacob est un ambitieux qui a décidé de mener une vie particulièrement réussie, quel qu'en soit le prix. Ésaü, d'un autre côté, est un homme fort, mais aimable. Bien que blessé, il est tolérant. Il n'est pas rancunier. Il est loyal. Mais attention à Jacob le rusé...

La lutte entre Jacob et Ésaü n'est pas une lutte morale, une lutte entre le bien et le mal. Il s'agit plutôt d'une lutte entre deux rivaux se battant pour la bénédiction de Dieu.

La lutte atteint un point culminant, ou une apothéose, dans Genèse 27, lorsque Isaac sent sa fin approcher et désire transmettre la bénédiction à Ésaü. Naturellement... Jacob, toutefois, triche et prive son frère de son droit d'aînesse, trompant son père afin de recevoir de lui la bénédiction réservée à son aîné.

Ceux qui sont choisis ne sont pas supérieurs, moralement, à ceux qui ne sont pas choisis. Dieu bénit Jacob, pas pour ce que Jacob est, mais plutôt pour ce que Dieu est - celui qui a miséricorde envers ceux qu'il choisit pour recevoir sa miséricorde.

Un portrait réaliste de Jacob. À travers les histoires de Jacob, on ressent une tension entre la perversion humaine et le dessein divin, entre le péché humain et la grâce divine. Jacob est traître, trompeur, accapareur, fier et replié sur lui-même, mais de la manière dont il est décrit, il est bien évident que son élection ne repose pas sur le mérite. L'histoire de sa vie s'entoure totalement du dessein et de la grâce de Dieu. Cette histoire nous révèle un homme soutenu par la promesse divine. Mais Jacob ne porte pas la promesse, c'est la promesse qui le porte, l'élevant en dépit de tous ses péchés et manquements, que chacun peut découvrir. Nous pouvons déjà commencer à deviner pourquoi le Christ se tient debout à la fin du voyage.

Les Histoires De Joseph

Les histoires de Joseph occupent près du quart du livre de la Genèse. Quel en est donc le sens ? À quelle question fondamentale répondent-elles ? Pourquoi Joseph traite-t-il si durement ses frères ? Pourquoi insiste-t-il afin qu'ils ramènent Benjamin avec eux en Égypte ? Pourquoi ordonne-t-il à son serviteur de mettre la coupe d'argent - la coupe de Joseph - dans le sac de Benjamin (Genèse 44.1-2) ? Qu'est-ce qui motive Joseph à faire tout cela ?

C'est la pénétration du dessein de Dieu par Joseph qui motive ce dernier. Il peut voir dans tout ce qui s'est passé la puissance souveraine de Dieu.

Joseph prétend avoir une telle pénétration à deux occasions : d'abord lorsqu'il dévoile son identité à ses frères, puis, de nouveau, après la mort de Jacob. Les deux discours prononcés alors contiennent l'indice qui révèle la signification des histoires de Joseph.

Dans son premier discours, Joseph dit à ses frères : « Dieu m'a donc envoyé dans ce pays avant vous, pour que vous puissiez y avoir des descendants et y survivre; c'est une merveilleuse délivrance. Ce

n'est pas vous qui m'avez envoyé ici, mais Dieu. » (Genèse 45.7-8a). Joseph lève ici le voile. Il expose le thème principal de sa vie : Dieu, dans son dessein miséricordieux, redresse tous les torts humains.

Dans son second discours, qui prend place peu de temps après la mort de Jacob, Joseph parle en des termes similaires : « N'ayez pas peur. Je n'ai pas à me mettre à la place de Dieu. Vous aviez voulu me faire du mal, mais Dieu a voulu changer ce mal en bien, il a voulu sauver la vie d'un grand nombre de gens, comme vous le voyez aujourd'hui. » (Genèse 50.19-20).

Dans son œuvre de salut, Dieu se sert du mal accompli par son peuple choisi. C'est ainsi que Dieu fait aboutir les complots funestes des frères de Joseph en bien, puisque ce dernier sera amené à accomplir un œuvre de salut, non seulement pour Jacob et sa famille, mais aussi pour le monde entier (Genèse 41.57). N'est-ce pas là une parabole de ce que Dieu réalisera un jour en Christ ? Le rejeté amené à la place la plus élevée, la main de Dieu agissant de telle manière qu'à travers l'infidélité d'Israël, le salut soit étendu aux nations, et finalement à Israël même ? » (S. de Dietrich, 1958, 42).

Questions Sur Le Chapitre I

1. Comment l'auteur décrit-il la nature fondamentale du péché ?
2. Quelles histoires présente-t-il comme jalons dans le développement de la désobéissance humaine d'Éden à Babel ?
3. À quel changement de perspective assiste-t-on entre les chapitres 11 et 12 ?
4. Quelles sont les trois choses promises à Abraham ? Laquelle est la plus importante ?
5. À quelle question cruciale le livre de la Genèse répond-il après l'appel d'Abraham ?
6. Que nous apprend l'histoire d'Abraham sur lui-même et sur Dieu ?
7. Les histoires de Jacob nous rappellent que l'élection d'Israël provient uniquement de la bonté de Dieu. Quels sont les deux moyens employés par l'auteur de la Genèse pour nous communiquer cela ?
8. Quelle vérité est illustrée par la vie de Joseph ?

Étude Biblique

9. Lisez Genèse 11.1-9 et 12.2-3.
 - a) Comparez les désirs de l'humanité dans cette vallée de Mésopotamie et les promesses données par Dieu à Abraham.
 - b) Quel rapport voyez-vous entre ces deux histoires et la société contemporaine ?
10. Lisez Genèse 15.1-21.
 - a) En quoi la cérémonie d'alliance donne-t-elle un sens à la déclaration de Dieu au verset 1 ?
 - b) Pourquoi le Seigneur considère-t-Il Abraham juste (v. 6) ?
 - c) Comment Paul présente-t-il Abraham en Romains 4 ? Comment devons-nous comprendre Abraham comme « notre père à tous » (v.16) ?
11. Selon l'auteur, c'est une erreur d'interpréter les histoires des patriarches de façon moraliste en élevant les patriarches au rang de modèles. Qu'en pensez-vous ? Est-ce une pratique répandue ? Quel danger cette interprétation apporte-t-elle ?
12. Comment l'histoire des Patriarches (Abraham, Jacob et Joseph) contribue-t-elle à l'image que se fait Israël d'elle-même comme nation ? Comment ces histoires aident-elles l'Église d'aujourd'hui à mieux connaître son identité ?

II. DIEU SE DONNE UN NOM

Le livre de l'Exode est lié à la suite d'événements dramatiques qu'on trouve dans le livre de la Genèse. Le Dieu qui s'adresse à Moïse lui dit « Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » (Exode 3.6). Le Dieu qui libère Israël de l'esclavage des Égyptiens est le même Dieu qui entend amener tout le monde à la pleine mesure d'humanité qui leur était destinée lors de la création.

Dieu Se Donne Un Nom Pour Moïse

Dieu s'est présenté à Moïse comme le Dieu des pères qui est ému par le joug que porte son peuple et qui ne peut attendre de s'impliquer, devant la misère de ce dernier. « J'ai vu comment on maltraite mon peuple en Égypte; j'ai entendu les Israélites crier sous les coups de leurs oppresseurs. Oui, je connais leurs souffrances. Je suis donc venu pour les délivrer du pouvoir des Égyptiens, et pour les conduire d'Égypte vers un pays beau et vaste, vers un pays qui regorge de lait et de miel » (Exode 3.7-8a).

Moïse, toutefois, n'a pas envie de retourner en Égypte. « Je vais donc aller trouver les Israélites et leur dire : « Le Dieu de vos ancêtres m'envoie vers vous ». Mais ils me demanderont ton nom. Que leur répondrai-je ? Dieu déclara à Moïse : « JE SUIS QUI JE SUIS ». Voici donc ce que tu diras aux Israélites: « JE SUIS m'a envoyé vers vous » » (Exode 3.14). Quel est le sens de ce que demande le peuple ? Il veut certainement savoir plus que le nom personnel de Dieu. Dans le monde ancien, un nom personnel n'était pas qu'une étiquette, comme cela l'est d'habitude pour nous. Le nom d'une personne, croyait-on, révélait la personnalité de ce dernier. Connaître le nom d'une personne était un moyen de contrôler cette dernière d'une certaine manière. En évoquant le nom d'une personne, on pouvait soit la bénir, soit la maudire. La question sur le l'appellation de Dieu, on ne la pose pas tant pour Dieu lui-même, afin que le peuple puisse l'adorer, mais plutôt pour soi-même, de manière à pouvoir mettre Dieu à son service, et de le rabaisser à soi.

La réponse de Dieu est étonnante : « Je suis celui qui suis », ou : « Je suis », ou : « Je serai ». C'est ce troisième nom qui semble être la meilleure traduction, parce qu'elle correspond au contexte du peuple de Dieu sortant d'Égypte à travers le désert pour se diriger vers la terre promise.

Le mot original duquel « Je serai ce que je serai » est une traduction possible, est le mot de quatre consonnes YHWH. Parce que le texte original hébraïque de l' Ancien Testament n'avait pas de voyelles, YHWH est tout ce qui apparaît. Parce qu'on croyait que ce nom était trop saint pour être prononcé par qui que ce fût, on ne l'utilisa jamais plus tard. Chaque fois que les Juifs arrivaient au nom YHWH en lisant dans une synagogue, ils lui substituaient le nom « Adonai », qui signifie « Monseigneur ». C'est ainsi que par la suite, plus personne ne savait quelles voyelles allaient avec les quatre consonnes, et qu'on perdit la prononciation exacte du nom de Dieu. L'approximation la plus probable est celle de « Yahvé ». Nous supposons que cette dernière est la bonne.

Quand Dieu se donne le nom de « Yahvé », que veut-il dire ? D'une manière négative, qu'il est un Dieu qui ne permet à personne de le revendiquer ; qu'il protège sa propre liberté, et le mystère de sa personne. D'une manière positive, il veut dire qu'on peut compter sur lui, qu'il n'est pas capricieux, mais fidèle. Le nom de Dieu signifie qu'il a béni Abraham, Isaac et Jacob, et qu'il bénira aussi leur postérité. Ainsi qu'il a tenu sa promesse dans leur vie, ainsi la tiendra-t-il dans la vie d'Israël, mais toujours d'une manière que lui seul connaît.

Ce que le nom de Yahvé veut dire est magnifiquement illustré par l'histoire de Jacob, qui, devenu âgé, bénit Manassé et Éfraïm, les deux fils de Joseph. Joseph fait se tenir les deux garçons de telle manière que la main droite de Jacob, celle qui dispense la plus grande bénédiction, reposera sur la tête de Manassé, le fils aîné de Joseph, et sa main gauche, la main dispensant la bénédiction moindre, sur la tête d'Éfraïm, le fils cadet. Jacob, toutefois, croise les bras et pose la main droite sur la tête d'Éfraïm. Joseph, persuadé que son père a commis une erreur, le corrige : « Non, mon père, tu te trompes. C'est celui-ci l'aîné. Mets donc ta main droite sur sa tête. » (Genèse 48.18). Mais Jacob persiste : « Je sais, mon fils, je sais ». Que peut savoir Jacob, l'aveugle ? Il sait que la liberté de Dieu transcende les coutumes et les traditions humaines, et que Dieu, dans sa liberté souveraine, fait grâce à qui il choisit d'être gracié.

Dieu Se Révèle À L'Égypte

Laisse partir mon peuple

Quand Dieu ordonne au Pharaon de laisser partir son peuple, il interrompt cinq siècles de silence dans le monde. La dernière fois que Dieu s'était directement impliqué dans les affaires du monde, c'était lorsqu'il avait dit : « Allons... Descendons mettre le désordre dans leur langage, et empêchons-les de se comprendre les uns les autres » (Genèse 12.7). Sur ces mots, Dieu avait quitté les hommes. Dieu parlera de nouveau dans Genèse 12.1 en appelant Abraham. À partir de ce moment, Dieu s'occupe d'Abraham et des descendants de ce dernier. Dieu retournera plus tard aux gens de la terre, mais pas avant de s'être donné un peuple de serviteurs.

Moïse est le premier d'une longue liste de messagers, qui, représentant le peuple serviteur, s'adresseront au monde de la part de Dieu. Devant le Pharaon, Moïse interrompt un silence de plusieurs siècles en lui demandant de laisser partir son peuple.

Tout d'abord, ces mots semblent peu raisonnables. Après tout, dans l'Ancien monde, posséder des esclaves était quelque chose de parfaitement légal. Alors pourquoi le Pharaon aurait-il dû permettre aux esclaves hébreux de partir ? La réponse, c'est qu'Israël est le fils premier-né de Dieu, et que Dieu, en tant que père, a réellement le droit, selon la loi ancienne d'exiger le retour de son fils au tyran qui a rendu celui-ci esclave. L'exigence de Dieu auprès du Pharaon, « Le peuple d'Israël est mon fils, mon fils aîné. Je t'ai ordonné de le laisser partir pour qu'il puisse me rendre un culte, mais tu as refusé. C'est pourquoi je vais faire mourir ton propre fils aîné » (Exode 4.22-23) est précisément en accord avec les lois sociales et les coutumes de cette époque. Mais en refusant de laisser Israël partir, le Pharaon défie les lois sociales établies, et Dieu intervient ; non comme « un despote, mais en exerçant fidèlement un privilège reconnu » (David Daube, 1953 : *The Exodus Pattern in the Bible*, London : Faber and Faber, 13).

« Laisse partir mon peuple ». On dirait que ces mots montrent un Dieu n'ayant à cœur que la libération des Hébreux, et non le sort des Égyptiens. Mais cela est faux, car les mots de Dieu au Pharaon sont : « Israël est mon fils, mon fils aîné ». « Le fait que Dieu appelle Israël son fils aîné », écrit George A. F. Knight, « est d'une grande importance théologique. Le premier-né était consacré au service à la fois de Dieu et celui des autres fils et filles de Dieu. Quand Dieu a adopté Israël, toutes les nations des hommes sont devenues, ipso-facto, des enfants de Dieu elles aussi » (1976 : *Theology as Narration*, Grand Rapids : Eerdmans, 34).

Dieu a choisi Israël, non pour recevoir des privilèges particuliers, mais afin de porter des responsabilités hors de l'ordinaire. Lesquelles ? Devenir « une lampe pour les nations » afin que le salut de Dieu « s'étende jusqu'au bout du monde » (Ésaïe 49.6).

Le Pharaon endurec son coeur

Le livre de l'Exode caractérise la réponse du Pharaon à l'exigence de Dieu comme un endurecissement du coeur. Ce thème ne revient pas moins de dix-neuf fois. À chacune d'elle, la résistance du Pharaon augmente. Ce dernier s'endurec et désobéit (Exode 8.15). Il agit comme un ivrogne qui se bouche délibérément les oreilles lorsque ses amis lui donnent des conseils. C'est là le stade initial du mal du Pharaon - qu'il s'inflige lui-même. Alors, la seconde étape vient, lorsqu'il n'est plus en mesure de changer et quand il doit s'opposer à Dieu, tout comme un alcoolique doit continuer à boire. Dans ce dernier état, l'exigence de Dieu amène le Pharaon toujours plus profondément dans le péché avec lequel il a choisi de vivre. C'est seulement alors qu'on lit que « **Le Seigneur endurec le coeur du Pharaon** » (Exode 9.12).

Dieu, peut-on dire, s'implique dans la désobéissance du Pharaon, afin d'en faire un usage missionnaire. Il utilise l'endurecissement du coeur du Pharaon pour montrer au monde sa puissance. Sans cet endurecissement du coeur du Pharaon, Dieu n'aurait pas libéré son peuple avec des manifestations de puissance. Ainsi que nous le lisons dans Exode 9.15, ces signes ont une grande valeur missionnaire. Dieu dit alors au Pharaon : « Si j'avais tendu le bras pour vous frapper de la peste, toi et ton peuple, vous auriez disparu de la surface de la terre ». Ceci amène une question : Si Dieu avait pu le faire, pourquoi ne l'a-t-il pas vraiment fait ? La réponse suit : « Mais je t'ai laissé subsister afin de te montrer ma puissance et pour que ma renommée se répande sur toute la terre ».

Les dieux d'Égypte sont détrônés

Dieu utilise la désobéissance du Pharaon à des fins missionnaires. Comment ? En rendant public, par toutes sortes de prodiges et de manifestations de puissance, que les dieux de l'Égypte ne tiennent pas leurs promesses ainsi qu'il le fait.

Les Serpents (Exode 7.8-13). Pourquoi Dieu change-t-il le bâton d'Aaron en un serpent ? La réponse tient compte de la géographie de l'Égypte. À l'exception d'une longue et étroite bande de terre arabe, de chaque côté du Nil, l'Égypte n'est qu'une vaste région désertique. Dans cette région, les Égyptiens pensaient qu'aucun dieu ne pouvait résider. Seuls les serpents, de dangereux serpents le faisaient. En faisant avaler les bâtons des magiciens égyptiens par le bâton d'Aaron, Dieu démontre qu'il a pouvoir là où les dieux de l'Égypte n'en ont pas - sur le désert.

L'eau changée en sang (Exode 7.14-24). Pourquoi Dieu change-t-il l'eau du Nil en sang ? La réponse tient compte de l'agriculture égyptienne. L'agriculture de l'Égypte dépendait de la crue annuelle du Nil. À moins que cette, crue n'ait lieu, la bande de terre arabe longeant les deux rives, aussi bien que tout le Delta du Nil ne seraient pas irrigués et ne produiraient rien. C'était le dieu Hapi qui supervisait cette crue annuelle du Nil. Mais en transformant l'eau du Nil en sang, Dieu démontrait sa supériorité sur Hapi. Exode 7.25, de manière - significative, prétend que Dieu - et non Moïse a frappé les eaux du Nil ; Dieu, et non Moïse - a défait Hapi. Quand l'eau est devenue rouge, le Pharaon « a vu le sang de son dieu tué par le Dieu vivant d'Israël » (Knight, 1976).

Les grenouilles (Exode 8.1-15). Pourquoi Dieu a-t-il fait grouiller le Nil de grenouilles ? Chaque année, l'Égypte passait par une saison de grenouilles, alors que le long des rives du Nil, les gens étaient forcés, nuit après nuit, d'écouter la cacophonie des croassements des grenouilles. Le dieu qui supervisait cette épreuve annuelle était Hekht. Cette divinité féminine « protégeait les crocodiles de la rivière, qui étaient les ennemis des grenouilles. D'autre part, une pluie de grenouilles promettait une crue du Nil. Aussi, Hekht était-elle considérée comme un symbole de fertilité » (Knight, 1976). Avec un nombre sans précédent de grenouilles envahissant le pays, les événements devaient complètement dépasser Hekht. Une fois de plus, Yahvé s'était montré plus puissant que les dieux de l'Égypte.

La peste du bétail (Exode 9. 1-7). Pourquoi Dieu a-t-il affligé les animaux domestiques de l'Égypte d'une terrible maladie ? Dieu agit ainsi parce que ce geste représente le coup porté à tout un nombre de divinités locales, comme par exemple le veau de Ur-Mer et le taureau Bakis.

L'obscurité (Exode 10.21-29). Pourquoi Dieu a-t-il envoyé des ténèbres épaisses sur le pays d'Égypte, « des ténèbres qu'on peut toucher » ? C'est parce que cette pluie révèle la bataille de Dieu contre Amon-Râ, le dieu-soleil, la source de toute vie, que même le Pharaon adorait comme son Père céleste » (Knight, 1976). L'éclipse du soleil signifie l'éclipse d'Amon-Râ.

Qu'amène la défaite de certains dieux d'Égypte ? Exode 9.18 nous offre une réponse à cette question. Dieu dit au Pharaon que le lendemain, il fera éclater un violent orage de grêle (le mot que Dieu utilise pour le jugement). C'est pourquoi (ici suit le mot que Dieu utilise pour grâce) le peuple doit rassembler son troupeau et toutes ses possessions dans un abri sûr.

À cause de ces mots de jugement et de grâce, la division gagne du terrain parmi les Égyptiens. Certains croient ce que Dieu dit, d'autres non. Ceux qui croient en la Parole de Dieu mettent leur bétail à l'abri. Même quelques serviteurs du Pharaon « prirent au sérieux l'avertissement du Seigneur » (Exode 9.20). Ils l'ont craint avant que ne tombe la grêle. Des païens entendent et obéissent à la Parole de Dieu. Mais ceci ne serait jamais arrivé si Dieu n'avait pas d'abord endurci le cœur du Pharaon. Dieu n'est pas seulement miséricordieux envers les Hébreux, mais il montre également sa miséricorde aux Égyptiens, prémices du jour où l'Égypte sera unie à Israël, partenaire égal du peuple choisi.

Un jour, à côté de l'Égypte et de l'Assyrie,
il y aura en troisième lieu Israël,
exemple vivant de la bénédiction
que Dieu apportera au monde.
Le Seigneur de l'univers bénira le monde en ces termes :
« Je bénis l'Égypte, mon peuple,
l'Assyrie, que j'ai créée de mes mains,
et Israël, la part qui est bien à moi. » (Ésaïe 19.24 s.)

Dieu Se Lie À Israël

Pourquoi Israël ?

Pourquoi Dieu choisit-il Israël afin de remplir sa mission auprès des peuples du monde ? Pourquoi ne prit-il pas plutôt les Égyptiens, avec leurs connaissances ? Ou les Babyloniens, avec leur sagesse ? Ou, des siècles plus tard, les Grecs, avec leur philosophie et leur science ? Ou les Romains, avec leur génie des lois et de l'ordre ? Il semblerait que n'importe lequel de ces peuples aurait accompli cette mission

divine auprès du monde avec plus de succès et d'efficacité. Pourquoi Dieu choisit-il Israël comme « royaume de sacrificateurs et nation sainte » (Exode 19.6) afin de se tenir devant lui pour tous les peuples du monde ?

Les avantages certains d'un tel choix en fournissent l'une des raisons : permettre à Dieu de modeler Israël comme une motte informe d'argile et d'en faire une nation qui ne soit pas continuellement tentée de se retourner sur son « glorieux passé » et ses « respectables traditions ».

Une raison bien plus importante, c'est qu'un tel choix est en harmonie avec le mystère qui entoure le nom de Yahvé. Le nom de Yahvé signifie que les voies et les pensées de Dieu sont toujours plus élevées que les nôtres. Il appartient à la nature de Dieu d'aller à l'encontre des idées humaines, de choisir les choses folles du monde pour confondre les sages, de choisir les choses faibles du monde pour confondre les fortes, de choisir les choses viles du monde, celles qu'on méprise, celles qui ne sont pas, pour réduire à rien celles qui sont, afin qu'aucune chair ne se glorifie devant Dieu (1 Corinthiens 1.27 s.). Pour bénir le monde, Dieu choisit un peuple qui n'est pas un peuple.

L'Exode

Le nom de Yahvé signifie : Je serai ce que je serai. Cela veut dire : « J'aurai pitié de qui je veux avoir pitié et j'aurai compassion de qui je veux avoir compassion. » (Exode 33.19). Ce nom contient à la fois une promesse qui engage et une déclaration de liberté. Il promet la présence de Dieu mais en même temps nous informe que Dieu est libre de s'attacher à qui que ce soit qu'il choisit.

Dieu est souverainement libre, mais pas arbitraire. Après avoir échappé à la destruction à la Mer Rouge, le peuple d'Israël chante ce cantique au Seigneur : « Je veux chanter en l'honneur du Seigneur : il a remporté une victoire éclatante, il a jeté à la mer chevaux et cavaliers ! » (Exode 15.1). Le peuple confesse que sa délivrance est due à un acte de Dieu. Il ne le confesse pas parce qu'il croit que Dieu a agi pour lui, ou parce qu'il a la conviction ou le sentiment que Dieu l'a racheté. Israël confesse plutôt que Dieu l'a fait sortir d'Égypte parce que Dieu avait promis de le faire auparavant. Israël vit l'expérience de la délivrance de la Mer Rouge comme l'accomplissement d'une promesse divine. Cette délivrance commence lorsque, du sein du buisson ardent, Dieu dit à Moïse : « J'ai vu comment on maltraite mon peuple en Égypte ; j'ai entendu les Israélites crier sous les coups de leurs oppresseurs. Oui, je connais leurs souffrances. » (Exode 3.7 s.). Ce n'est pas une impulsion momentanée qui a conduit Dieu à délivrer Israël - Un mouvement qu'il serait concevable de voir prendre fin plus tard, à la suite d'une nouvelle impulsion. Dieu a plutôt agi en libérateur afin de réaliser la promesse qu'il avait déjà faite, et cela, non seulement à la Mer Rouge, mais tout au long de l'histoire de son peuple serviteur. Il agit de la même manière, par exemple, lors de la première rupture de l'Alliance, quand le peuple se mit à adorer le veau d'or. « Je vais consumer ce peuple à la nuque raide », Dieu dit à Moïse. Comment Moïse contient-il cette explosion de divine colère ? Comme le vrai médiateur entre Dieu et son peuple, Moïse calme le courroux de Dieu en lui rappelant ses promesses passées. « Souviens-toi de tes serviteurs Abraham, Isaac et Jacob, auxquels tu as fait ce serment solennel : « Je rendrai vos descendants aussi nombreux que les étoiles. Je leur donnerai le pays que j'ai promis et ils le posséderont pour toujours » » (Exode 32. 13). Après le rappel de ces promesses, Dieu se repentit de son intention d'en finir avec Israël. Dieu est souverainement libre. Mais il n'est pas arbitraire. Il est fidèle à ses promesses.

L'Alliance

La pierre angulaire de la nouvelle vie à laquelle Dieu appelle les esclaves hébreux libérés, c'est l'alliance. Dieu leur dit : « Vous avez vu comment j'ai traité les Égyptiens ; vous avez vu comment je vous ai amenés ici, près de moi, comme un aigle porte ses petits sur son dos. Maintenant, si vous écoutez bien ce que je vous dis et si vous respectez mon alliance, vous serez pour moi un peuple particulièrement précieux parmi tous les peuples. » (Exode 19.4 5.). Dieu se lie à ce peuple au moyen d'une alliance. Qu'est-ce que cela signifie ?

Un moyen de survie. Dans l'ancien Proche-Orient, les alliances étaient souvent un moyen de survie. À l'arrière-plan de la pratique des conclusions d'alliance se dessine l'affreuse réalité d'un monde où « les loups se dévorent entre eux », de rivalités de tribus, de nations et d'empires continuellement en train de s'entre-déchirer. On ressentait constamment la menace de la défaite et de l'anéantissement, d'où les efforts fiévreux des chefs et des rois afin de conclure des alliances entre eux. Une alliance constituait une tentative de devenir le gardien de son frère dans un but de survie mutuelle.

L'Ancien Testament fait usage de ce principe d'alliance pour décrire la relation entre Dieu et son peuple serviteur. Dieu prend Israël sous sa protection. Il s'attache à Israël au moyen d'une alliance sans laquelle le peuple ne pourrait pas survivre.

Deux types. Dans l'ancien Proche-Orient, deux types d'alliance existaient. Le premier était un accord entre des partenaires égaux, comme lorsque deux tribus se juraient une assistance militaire mutuelle, ou encore comme dans l'alliance entre David et Jonathan (1 Samuel 20). L'autre type correspondait à la prétendue alliance royale, qui ne reposait pas sur l'égalité. Le souverain concluait une alliance, non avec ses sujets, mais pour eux. L'un des partenaires était seigneur, l'autre, serviteur.

C'est cette sorte d'alliance que Dieu conclut avec Israël. L'initiative appartient entièrement à Dieu « je vous ai amenés ici, près de moi, comme un aigle porte ses petits sur son dos » (Exode 19.4). La relation de Dieu avec Israël est celle d'un aigle qui s'élève et plane au-dessus de son nid afin d'enseigner à ses petits comment voler... Le grand aigle déploie ses ailes au-dessus de la nichée, il se saisit de l'un d'eux, timide ou épuisé, et le porte sur ses ailes jusqu'à ce qu'enfin, il ose voler lui-même et suivre son père dans ses girations ascendantes. Nous avons là l'élection, la délivrance et l'éducation : toutes en un » (Martin Buber, 1958 : *Moses*, - New York : Harper and Row, 102).

L'alliance du Sinaï (Exode 19-24). Bien que la sortie d'Égypte domine le livre de l'Exode, il ne s'agit que d'une introduction. Le but de l'Exode, c'est le Mont Sinaï. C'est là que Dieu conclut une alliance royale entre lui et Israël. C'est là qu'il dicte les termes de son attachement à Israël.

Les dix commandements constituent le fondement de tout ce que Dieu requiert d'Israël (Exode 20.2-17). Les nombreuses et diverses lois qui suivent, dans l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome sont des applications concrètes des dix commandements à des circonstances particulières aux époques. Ensemble, ces lois délimitent la frontière qu'Israël ne peut franchir sans rompre l'alliance.

Le grand nombre et la variante de ces lois peut porter à confusion. Quand on les lit, il est bon de tenir compte de trois éléments.

D'abord, ces lois s'appliquent à tous les aspects de la vie. Dans leur globalité et leur variété, elles nous rappellent qu'il n'existe aucun domaine, public ou privé, à l'abri de la souveraineté de Dieu. En lisant ces lois, on prend conscience que Dieu revendique l'être entier. Deutéronome 27.15-26 illustre bien cette revendication totale : « Maudit soit celui qui se fabrique un idole ou une statue en métal fondu pour l'adorer en secret... Maudit soit celui qui déshonore son père ou sa mère... qui déplace la borne du domaine de son voisin... qui indique la mauvaise route à un aveugle... qui fausse le cours de la justice à l'égard d'un étranger, d'un orphelin ou d'une veuve... qui couche avec une des femmes de son père... qui s'accouple avec un animal... qui couche avec sa demi-sœur, fille de son père ou de sa mère... qui couche avec la mère de sa femme... qui assassine quelqu'un en cachette... qui accepte de l'argent pour assassiner un innocent... qui ne respecte pas les commandements de la loi de Dieu et qui ne les met pas en pratique ».

Toutes ces interdictions ont quelque chose en commun. Elles traitent du péché commis en secret. « Il existe bien des domaines de la vie que ne touche pas le bras de la justice, ou qu'une telle loi ne parvient pas à couvrir. Mais aucun de ces domaines n'échappe à l'attention vigilante de Dieu et le peuple est appelé à reconnaître que Dieu exerce son juste jugement même sur ce qui est caché aux yeux des hommes » (Gerhard von Rad, 1960 : *Moses*, London : Lutterworth, 57 5.).

Deuxièmement, bien de ces lois invitent le peuple de Dieu à la compassion. Elles font preuve de compréhension et de considération envers les faibles et les sans défense. Elles établissent les droits des serviteurs, des esclaves, des captifs, des veuves, des orphelins, des immigrants, des handicapés, des pauvres. Un bon exemple de loi appelant à la compassion est celle qui interdit de retenir, la nuit venue, un vêtement reçu en gage. « S'il s'agit d'un pauvre qui vous donne son manteau en gage, vous ne le garderez pas durant la nuit; vous le lui rendrez au coucher du soleil, afin qu'il puisse s'en couvrir pour dormir. Il vous en sera reconnaissant et le Seigneur votre Dieu lui-même considérera que vous avez accompli une bonne action » (Deutéronome 24.12 s.). La loi du glanage constitue un autre exemple : « Lorsque vous moissonnerez, si vous avez oublié une gerbe dans le champ, vous ne retournerez pas la prendre; vous la laisserez pour les étrangers, les orphelins et les veuves. » (Deutéronome 24.19). Cet esprit de compassion s'étend même aux animaux : c'est ainsi qu'un boeuf foulant le grain ne doit pas être muselé (Deutéronome 25.4), ni un chevreau cuit dans le lait de sa mère (Exode 23.19).

Troisièmement, en lisant ces nombreuses et diverses lois, il s'agit de garder à l'esprit qu'elles ne devraient jamais être séparées de leur fondement dans l'action salvatrice de Dieu. Israël est appelé à observer ces lois par reconnaissance envers la grâce non méritée de Dieu telle que déployée dans l'Exode. Le péché fondamental d'Israël ne consiste pas à désobéir à telle ou telle autre loi, mais à ne pas manifester sa reconnaissance. Pourquoi Israël devait-il être miséricordieux envers les étrangers ? Pas en vertu de la miséricorde, ni seulement parce que Dieu, par nature, est miséricordieux. Par dessus tout, il devait être miséricordieux parce que Israël lui-même, à une époque, a été un étranger secouru et racheté par Dieu. « Vous ne devez pas maltraiter ou exploiter les étrangers installés chez vous; rappelez-vous que vous étiez aussi des étrangers en Égypte. » (Exode 22.20). La loi d'alliance de Dieu est « essentiellement une loi surgie d'une réalité expérimentée d'un Dieu miséricordieux, qui a lui-même tiré une nation victime parmi la société des nations et l'a traitée avec une gentillesse et une miséricorde imméritées incomparables » (Napler, 1955 : *From Faith to Faith*, New York : Harper and Row, 202). Les Israélites devaient obéir à Dieu, non comme des esclaves, mais comme un peuple qui se souvenait avec reconnaissance des actions de grâce de son libérateur.

Questions sur le chapitre II

1. Comment Dieu s'identifie-t-il à Moïse et quel nom choisit-il ?
Comment concluons-nous que Yahvé est le nom de Dieu ? Comment le traduisons-nous ?
Que veut dire ce nom ?
2. Pourquoi le Seigneur extermine-t-il le Pharaon d'Égypte pour délivrer Israël ?
Quelle raison donne le Seigneur au Pharaon pour laisser aller Israël ?
Comment la supériorité du Seigneur sur les dieux d'Égypte est-elle démontrée ?
3. Quelles sont les deux raisons proposées par l'auteur pour le choix d'Israël par le Seigneur ?
4. Pourquoi le Seigneur fait-il une alliance avec son peuple ? Quelle sorte d'alliance est-ce ?
Pourquoi le Seigneur donne-t-il tant de lois et de règles à son peuple ?
Quel sera le péché fondamental d'Israël ?

Étude Biblique

5. Lisez Exode 5.22 à 6.9
Par quel nom Dieu s'est-il révélé à Abraham Isaac et Jacob ? Pourquoi ce nom était-il approprié ?
Quelles promesses sont liées à la révélation du nom de Dieu selon ce passage ?
Quel est le contexte historique de ce passage ? Y a-t-il de nouveaux accents aux anciennes promesses ?
D'après l'information offerte dans ce passage, quelle description feriez-vous de ce dieu dont le nom est Yahvé ?
Quelles autres caractéristiques associées au nom Yahvé voyez-vous dans Exode 33,19 et 34,6-7 ?
6. Lisez Exode 19.1-6
 - a) Quel rapport voyez-vous entre la situation évoquée en 19.4 et la parole de 6.6 ?
 - b) Quelles sont les deux exigences de Dieu à l'égard d'Israël en 19.5 ?
 - c) Quel rapport voyez-vous entre Genèse 12.2-3 et Exode 6.6 ?
7. D'après vous, pour qui, originalement, les histoires de la Genèse (création, déluge, patriarches) ont-elles été racontées et écrites ?

Questions Pour Discussion

8. Yahvé a fait alliance avec Israël au Sinaï. Quelle est l'importance de cette alliance pour Israël. Quels en sont les avantages pour le peuple ?
9. Quel rapport y a-t-il entre la Loi et l'Amour dans la Bible ? (voir par exemple Deutéronome 6.5)

III. DIEU CONDUIT SON PEUPLE CHEZ LUI

Le Livre De Josué

Était-ce la volonté de Dieu qu'Israël envahisse un pays déjà occupé par un autre peuple ? Les Israélites avaient-ils raison de penser que Dieu désirait les voir massacrer ce peuple et réduire ses villes en cendres ?

On s'est souvent posé ces questions. Quelle est la réponse ? Est-ce que, d'une certaine manière, les Israélites étaient aussi barbares que les autres peuples de l'époque ? Étaient-ils des nomades avides de terre dont le comportement ne dépassait guère la sauvagerie contemporaine ? Cette sorte de réponse ne touche pas au coeur du sujet. La clé repose autre part. Il s'agit de retracer le lien qui rattache le dessein divin depuis la période d'Abraham jusqu'à l'avenir, en passant par la conquête de la Palestine.

La Terre promise

Un acompte. Aucun thème n'est probablement aussi marqué dans les six premiers livres de la Bible que celui de la Terre promise, plus tard accordée par Dieu. La promesse d'un pays apparaît d'abord en Genèse 12.1 : « va dans le pays que je te montrerai. » Elle est répétée treize fois dans la Genèse, cinq dans l'Exode, trois dans les Nombres, quinze dans le Deutéronome et deux fois dans Josué.

Les patriarches sont les premiers à recevoir la promesse du pays. Bien qu'ils y vivent déjà, ils n'y sont qu'immigrants. Abraham, par exemple, n'en possède pas un centimètre carré. C'est seulement après la mort de sa femme, et en payant un prix exorbitant qu'il acquiert une parcelle de la Terre promise. « Dès lors, le champ d'Éfron, situé à Makpéla, à l'est de Mamré, la grotte qui s'y trouve et tous les arbres situés à l'intérieur de ses limites devinrent la propriété d'Abraham » (Genèse 23.17-18).

Ce champ et sa grotte sont un acompte de la Terre promise. C'est dans cette grotte qu'Abraham et Sara, Isaac et Rebecca, Jacob et Léa seront enterrés. Ce n'est que dans la mort qu'ils cessent d'être immigrants dans le territoire cananéen et entrent dans une partie de la Terre promise qu'ils possèdent légalement. Cette grotte est le lieu de rendez-vous de ceux qui ont reçu le pays en promesse mais ne l'ont jamais possédé. C'est là qu'ils se retrouvent et attendent que Dieu réalise sa promesse envers eux.

L'époque de Josué en est une d'accomplissement. Israël prend possession du pays et le divise entre ses douze tribus.

Un héritage. La Palestine n'a jamais appartenu aux Cananéens. Dieu en était le propriétaire attitré dès le début. Avec la conquête, Dieu la reprenait aux Cananéens et la donnait aux Israélites, mais sur une base provisoire, car Dieu en demeure le propriétaire. Dieu dit à Israël : « Une terre ne pourra jamais être vendue de manière définitive, car la terre m'appartient, à moi, le Seigneur... » (Lévitique 25.23). Le pays, comme Israël lui-même, reste toujours sous la juridiction divine. À la fois Israël et le pays doivent toujours répondre à ses conditions. Tous deux doivent répondre avec obéissance à sa volonté. « La productivité du pays est déterminée par la conduite de ceux qui l'habitent, car à la fois le pays et le peuple vivent sous une souveraineté historique et morale. Lorsque Dieu lui commande de produire, la terre le fait avec fertilité et abondance ; quand il prononce sur elle un jugement, elle reste aride et désolée, et ne laisse pousser que des épines et des chardons » (James Muilenburg, 1961 : *The Way of Israel*, New York : Harper and Row, 85 s.).

La conquête

Le livre de Josué relate la plus grande partie de la conquête. Les Israélites traversent le fleuve du Jourdain et capturent les villes de Jéricho et d'Al. Sans coup férir, ils mènent alors trois opérations militaires avec succès. D'abord, ils pénètrent au cœur du pays (Josué 7-9), puis ils vainquent une alliance de cinq rois cananéens du sud pour occuper toute la Palestine du sud (Josué 10), enfin, ils battent les rois cananéens du Nord et prennent leurs villes (Josué 11). C'est ainsi que la région montagneuse de la Palestine appartient maintenant aux Israélites dans sa plus grande partie. S'il n'y avait eu les chars de fer (Juges 1.19), les plaines longeant les côtes de la Méditerranée auraient aussi été conquises.

Après la conquête du pays, celui-ci fut partagé entre les tribus (Josué 13-21).

Parallèlement au livre de Josué, le premier chapitre des Juges fournit aussi un récit de la conquête et nous indique clairement que celle-ci ne fut pas aussi rapide et complète que ne le suggère une lecture informelle de Josué. Juges 1 nous montre à quel point l'occupation israélite de la Palestine représente un processus long et incomplet. La conquête n'est certainement pas l'histoire d'un succès après un autre : elle se fait par à-coups. Comme Israël se bat à pied, il ne peut s'aventurer dans les plaines pour combattre les chars des cités-états (Josué 17.16 ; Juges 1.19). Israël ne peut donc pas occuper les plaines. À une occasion seulement les soldats israélites défont une unité de chars, lorsque Debora et Baraq leur ordonnent d'attaquer une armée cananéenne constituée de 900 chars dans les plaines d'Esdreton. D'un point de vue militaire, il s'agit d'une mission suicide. Mais tandis que les Israélites descendent des collines, les pluies se déversent. « Le torrent qui coule depuis si longtemps, le torrent de Quichon a balayé les ennemis. » (Juges 5.21). La plaine devient un lac, les chars s'enlisent et Israël est victorieux.

Malgré cette victoire locale, les plaines ne sont pas conquises, de même qu'un grand nombre de villes et de villages cananéens (Juges 1.27-33). L'occupation de la Palestine, ainsi, est à la fois lente et partielle et se poursuivra au moins jusqu'à ce que David unifie le pays entier. La Palestine ne deviendra pas le foyer d'Israël avant cette époque.

Ouverture à un avenir

La promesse du pays est-elle accomplie lorsque les Israélites s'installent en Palestine ? En partie seulement. La promesse du pays reste ouverte à une réalisation future. En fait, il en va ainsi de toutes les promesses de Dieu dans l'Ancien Testament, tout simplement parce que l'accomplissement ultime de l'histoire d'Israël se situe au-delà de l'horizon de l'Ancien Testament. L'existence d'Israël précède toujours ce qui doit suivre. Israël est toujours en pèlerinage, même quand « installé ». Le commandement de Dieu reste perpétuellement en vigueur : « On façonnera quatre anneaux d'or que l'on fixera aux quatre angles du coffre, deux anneaux d'un côté, deux de l'autre. On taillera deux barres en bois d'acacia et on les recouvrira d'or. On les introduira dans les anneaux sur les côtés du coffre pour le transporter. Lorsqu'elles seront en place, on ne les retirera plus. » (Exode 25.12-15). Israël doit toujours être prêt à partir.

Bien que la conquête sous Josué soit la réalisation historique de la promesse d'abord faite à Abraham, l'Ancien Testament ne considère jamais la conquête comme son accomplissement plein et entier. Au début de la conquête, on dit que la promesse s'est entièrement réalisée : « Le Seigneur donna aux Israélites tout le pays qu'il avait promis à leurs ancêtres. Ils l'occupèrent et s'y installèrent. Le Seigneur

leur assura la paix sur toutes les frontières, comme il l'avait aussi promis à leurs ancêtres. Il leur accorda la victoire sur tous leurs ennemis, aucun d'entre eux ne pouvait leur résister. Ainsi toutes les promesses que le Seigneur avait faites au peuple d'Israël se réalisèrent ; pas une seule ne resta sans effet. » (Josué 21.43-45).

Mais déjà cinq chapitres plus tard, dans Juges 2, l'auteur sacré se sent obligé d'enregistrer une note discordante - le fait qu'Israël est forcé de partager ce pays avec les Cananéens. « Le Seigneur laissa donc subsister dans le pays les nations qu'il n'avait pas livrées à Josué ; il ne se pressa pas de les chasser. » (Juges 2.23).

La promesse du pays, ainsi, reste effective. Elle ne trouve aucune réalisation historique satisfaisante. Israël ne parvient jamais non plus au repos que Dieu a promis (Deutéronome 12.9 s. : 25.19). À travers l'histoire d'Israël, la promesse reste ouverte à un accomplissement futur, et c'est pourquoi l'Épître aux Hébreux peut la reprendre et, à la lumière de la résurrection de Jésus, révéler de nouvelles profondeurs de sa signification. « Efforçons-nous donc d'entrer dans ce repos ; faisons en sorte qu'aucun de nous ne tombe, en refusant d'obéir comme nos ancêtres. » (Hébreux 4.11).

Le Livre Des Juges

Le thème

Le livre des Juges peut se résumer en une seule phrase : la puissance de Dieu se rend parfaite dans la faiblesse humaine. On peut dire que ce thème unit tous les différents récits. Le livre des Juges ne consiste pas en une série d'histoires héroïques. Son seul héros est Yahvé, qui achève ses victoires à travers la faiblesse des juges. Voilà ce qu'illustre bien la guerre de Gédéon contre les Madlanites. Pourquoi Dieu dit-il à Gédéon de réduire son armée à trois cents hommes (Juges 7.9) ? Afin de montrer que c'est lui, et non Gédéon, qui livre Madlan aux mains des Israélites.

Les histoires des juges suivent un certain modèle. Le premier des juges répond à un appel de Dieu. Il démontre alors publiquement son talent de chef en vainquant les ennemis. Mais les standards ne cessent alors de baisser.

Gédéon, par exemple, requiert des hommes d'Israël qu'ils lui donnent les boucles d'oreille en or ramassées en butin. Gédéon en fait un « éphod » qu'il place en sa ville, ou il devient le centre du culte de Baal. « Avec l'or, Gédéon fabriqua une statue qu'il plaça à Ofra, son village. Les Israélites se mirent à adorer cette idole, qui devint ainsi un piège pour Gédéon et sa famille. » (Juge 8.27).

Jefté, après avoir vaincu les Ammonites, offre sa propre fille en sacrifice à Dieu parce qu'il a fait vœu d'offrir « la première personne qui sortira de ma maison pour venir à ma rencontre, lorsque je reviendrai victorieux de chez les Ammonites. » (Juges 11.31). De plus, après sa victoire contre les Ammonites, Jefté est incapable, ou peu désireux de faire cesser une lutte sanglante entre deux tribus israélites - les Éfraïmites des montagnes à l'ouest du Jourdain et les Galaadites de la région à l'est du Jourdain (Juges 12.1-7). L'hostilité devient si tendue qu'un simple mot suffit à décider de la vie ou de la mort des individus. Voici comment le livre des Juges relate l'histoire :

Puis les Galaadites occupèrent les gués du Jourdain pour couper la route aux Éfraïmites. Chaque fois qu'un fugitif se présentait pour passer, on lui demandait: « Es-tu Éfraïmite ? » S'il répondait « non », on lui ordonnait de

prononcer le mot « Chiboleth ». L'homme disait « Sibolet », car il ne réussissait pas à prononcer le terme correctement. Alors on s'emparait de lui et on le tuait près des gués du Jourdain. Quarante-deux mille hommes d'Éfraïm perdirent la vie à ce moment-là. (Juges 12.5 s.).

Il est intéressant de noter que le sens du mot *Shibboleth* dans ce contexte n'est pas clair du tout, ni n'a aucune importance. « Nous n'avons pas affaire à une confession de quelque sorte soit-elle, dont le contenu serait décisif, mais simplement à un mot complètement vide duquel la vie ou la mort allait dépendre » (Gerhard van Rad, 1980 : 41). Il est également intéressant que ce rapport de querelle interne se termine par le commentaire indiquant qu'elle eut lieu pendant que Jéfté était juge. « Jéfté, le Galaadite, fut le chef des Israélites pendant six ans, puis il mourut et on l'enterra en Galaad, dans sa ville natale. » (Juges 12.7).

Dans l'histoire de Samson, les standards s'écroulent également. Samson éclabousse de plus en plus fréquemment sa puissance, don de Dieu, dans le grand conflit entre éros (l'amour humain) et son appel (la tâche divine). Il joue de plus en plus avec son charisme.

Le pessimisme imprègne tous ces récits. Les Gédéon, Jéfté et Samson n'émergent au-dessus de leurs limites que rarement, grâce au charisme que leur a confié leur Dieu. À l'arrière-plan de tous ces récits repose cette question inarticulée : Qui il y aurait-il eu sans Gédéon, Jéfté ou Samson ? Où est celui qui devra délivrer le peuple de Dieu, pas seulement à une ou deux reprises, mais pour tous les temps à venir ?

Une direction charismatique

Israël des années qui suivent la conquête n'est pas du tout une nation telle que nous comprenons aujourd'hui le sens de ce mot. Au contraire, il s'agit d'une fédération informelle de douze tribus rattachées par leur alliance commune avec Yahvé. Cette alliance à la fois crée et maintient cette société. Israël n'a ni statut d'état, ni de gouvernement central, ni de capitale. Ses diverses tribus sont des unités politiquement indépendantes dont le point de rencontre religieux est une tente-sanctuaire portable, qui abrite l'arche de l'alliance, le trône de l'invisible Yahvé. Ce sanctuaire qui, à l'origine, passait de tribu en tribu, trouve ensuite un abri permanent à Siloé (1 Samuel 1-4). C'est là que les membres des tribus se rassemblent lors des jours de fête afin de rechercher la présence de Dieu et de renouveler allégeance envers son alliance.

Cette forme d'organisation politique ne peut survivre qu'aussi longtemps que les tribus restent petites et unies. C'est un juge qui s'occupe des dangers venant de l'extérieur ; une personne ointe de l'Esprit de Dieu (Juges 3.10), et qui s'adresse alors aux tribus voisines pour chasser l'ennemi. Toutefois, après la défaite de cet ennemi, on ne donne pas de suite à la victoire. On n'essaie pas d'assiéger et de capturer les cités ennemies. On se contente de le repousser. Après la victoire, les Israélites rapidement recrutés se dispersent, et leur chef se retire, parce qu'il n'est pas roi. Il rentre à la maison de son père, retourne à ses troupeaux, à sa terre. Il redevient ce qu'il était auparavant : un membre ordinaire de la tribu.

Juges 2.13-18 décrit sommairement la période des juges. Ce passage fait état des quatre actes du drame qui se déroule.

Acte 1 : Israël abandonne le Seigneur pour adorer les Baals et les Astartés.

- Acte 2 : La colère du Seigneur s'excite contre Israël, et le livre aux pillieurs.
 Acte 3 : Le peuple gémit sous l'affliction et l'oppression.
 Acte 4 : Le Seigneur est pris de pitié et fait surgir un juge qui sauve Israël du pouvoir de l'oppresseur.

Après la mort du juge, le même drame reprend. Le peuple se détourne, et se conduit comme auparavant : « ils rendaient un culte à des dieux étrangers et s'inclinaient devant eux pour les adorer » (Juges 2.19).

Après la conquête, pendant près de deux siècles, les tribus vivent ainsi. Ce qui domine, dans cette confédération tribale, c'est l'image du chef charismatique. Israël n'imité pas le modèle des cités-états des Cananéens, ni ne cherche à organiser un état politique. Il continue de rejeter l'idée de la monarchie. Lorsque les Israélites demandent à Gédéon de régner sur eux, lui et ses descendants, Gédéon répond : « je ne serai pas votre chef et mon fils pas davantage. C'est le Seigneur qui sera votre chef. » (Juges 8.23). Yotam, lui aussi, s'oppose à la règle monarchique. Dans sa fable bien connue des arbres (Juges 9.7-21), il laisse savoir que seul un bon à rien voudrait devenir roi d'Israël.

Les Philistins

Les choses en seraient restées là si les Philistins n'avaient pas sérieusement mis à l'épreuve cette manière charismatique de diriger. La ligue des tribus israélites, humainement parlant, n'avait pu survivre aussi longtemps que parce que ses ennemis étaient trop faibles et dispersés. Elle n'avait jamais été défiée par un état fort et bien organisé. Ce qu'étaient, précisément, les Philistins. Ayant été chassés de chez eux par les envahisseurs grecs, ils avaient traversé la mer jusqu'à la Palestine. Ils avaient échoué dans leur tentative d'entrer en Égypte, mais au XII siècle avant Jésus-Christ, ils s'étaient établis le long des côtes de la Palestine. Voilà la sorte d'ennemi à laquelle la fédération informelle d'Israël ne pouvait faire face. « À l'encontre des adversaires précédents, les Philistins ne représentaient pas seulement une menace limitée, concernant seulement les tribus adjacentes, ni un danger que le ralliement des tribus aurait éliminé d'un seul coup ; ayant en tête la conquête, ils menaçaient Israël dans sa totalité et dans son existence même. Ils étaient, de plus, des soldats disciplinés, dont les armes, grâce à leur monopole sur le fer, étaient supérieures... Les mobilisés des tribus israélites, mal entraînés, mal équipés, n'avaient guère de chances contre un tel ennemi dans une bataille ouverte » (John Bright, 1959 : *A History of Israel*, Philadelphia : Westminster Press, 164).

La bataille décisive entre Israël et les Philistins est enregistrée dans 1 Samuel 4. L'arche de l'alliance est capturée. Israël est gravement défait. Son potentiel de guerre est détruit lorsqu'on lui interdit de travailler le métal. « on ne trouvait aucun forgeron dans tout le territoire d'Israël, car les Philistins ne voulaient pas que les Hébreux puissent se fabriquer des épées ou des lances. » (1 Samuel 13.19).

Devant cet état d'urgence, la première étape vers l'état se réalise. Pour un Israélite né libre, le choix est clair : franchir cette étape ou devenir esclave. Cependant, il s'agit d'un choix difficile, parce qu'il représente une démarche vers un concept d'autorité étranger à la tradition d'Israël. C'est ce que nous étudierons dans le chapitre suivant.

L'adoration des baals

Avant de mourir, Josué se rend compte du danger que représente la cananéanisation pour son peuple. Il appelle celui-ci à Sichem et fait promettre à Israël de rester fidèle à son alliance avec Yahvé (Josué

24). Mais on ne tiendra pas la promesse. Presque toute la deuxième génération abandonnera Yahvé pour servir les baals à la place (Juges 2.10 et ss ; 3.7). Gédéon détruit pour de bon l'autel de Baal de son père, et en construit un à la place pour Yahvé, mais peu après sa mort, les Israélites « rendirent de nouveau un culte idolâtrique aux Baals. » (Juges 8.33). Pourquoi si vite ? Qu'est-ce qui est si attrayant dans le culte de Baal ?

Lorsque Israël envahit la Palestine, c'est un peuple nomade. Quand il fait la conquête du pays cananéen, le peuple s'adonne à l'agriculture et, en même temps, à la vie cananéenne et à son culte. Car les deux sont liés. En passant à l'agriculture, Israël est confronté par quelque chose qui n'avait vraiment jamais touché à sa vie religieuse. Israël sait que Dieu est un Dieu nomade, qui voyage à travers le désert au devant de son peuple. Mais Dieu est-il aussi le Dieu du sol, de la semence et de la récolte ? Cette question fait naître la grande crise qui traverse la vie religieuse d'Israël après son entrée en Palestine. Le Dieu de l'Exode est-il aussi le dieu de la fertilité ? Est-ce que ce ne sont pas plutôt les baals, les divinités locales cananéennes - qui sont seigneurs ?

Dans les temps anciens, le sol arabe était profondément sacré. Le sol, croyait-on, était habité par un divin mystère. Un fermier ne pouvait pas simplement le labourer. Afin de le faire, il avait besoin d'une permission et de directives divines. En Canaan, les baals fournissaient les deux. Les Cananéens croyaient que le mystère de la fertilité se cachait dans les profondeurs du sol. C'est là que les puissances - mâles et femelles - Baal (le seigneur) et Baala (la dame) copulaient, sous la forme d'innombrables couples. Cette divine activité sexuelle rendait le sol fertile.

Les gens n'étaient pas simplement des témoins passifs d'une telle activité divine. Un accouplement sacré, au cours duquel un homme et une femme imitaient Baal et Baala, leur permettaient de participer au mystère et ainsi d'accroître la fertilité du sol. C'est pourquoi la prostituée sacrée jouait un rôle prédominant dans le culte des baals. Une telle femme - parfois un homme - accomplissait un acte sexuel non tant pour l'argent et le plaisir que pour des raisons religieuses, afin d'établir le contact avec les forces de reproduction à l'intérieur du sol. Le culte de Baal, par nature, était orgiaque.

Ceci étant le cas, il est aisé de voir comment Israël tombe vite sous l'emprise du culte de Baal. Un fermier cananéen pouvait entrer en relation avec les forces divines de ses labours tout en assouvissant ses désirs sexuels. Pour prendre contact avec les baals, il n'avait qu'à se laisser guider par ses impulsions physiques.

En adorant les Baals, Israël n'avait pas l'intention de se détourner de Yahvé. En temps de crise, le peuple lui revenait. Mais pour les questions d'agriculture, il se tournait vers les baals. Il remerciait Yahvé de ses victoires militaires, et les baals des bons produits de la terre. Sous l'oppression de l'ennemi, il n'avait qu'à renverser les autels du baalisme local (Juges 6.28) et ainsi, il satisfaisait aux exigences de l'heure. Aussitôt qu'on proclame la guerre de libération, il n'y a vraiment plus que YHWH, et le baalisme est immédiatement oublié... Mais lorsque la paix revient, et que la vie reprend son cours normal, avec la culture du sol, il devient difficile à YHWH de s'ériger contre les petites puissances sans nom, se faulant partout, sans forme particulière. Lui, YHWH, ne peut pas réellement rester le Dieu du peuple, le Dieu d'Israël dans le sens absolu, à moins qu'il ne soumette à sa règle cette nouvelle forme de vie qu'est l'agriculture » (Martin Buber, 1960 : *The Prophetic Faith*, New York : Harper and Row, 64 et ss).

Yahvé et les baals se trouvent diamétralement à l'opposé. Les baals n'amènent jamais le peuple au-delà de sa nature animale. Ils fleurissent plutôt dans cette nature animale, et ne posent aucun standard

moral. Yahvé, à l'opposé, ne peut être adoré que lorsqu'on lui obéit. L'adorer sans réponse morale n'est rien de plus qu'un acte païen.

Le choix crucial qu'Israël est appelé à faire pendant cette période est celui de choisir entre Yahvé et les baals. La question : « Quand cesserez-vous de sautiller tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre? Ou bien c'est le Seigneur qui est le vrai Dieu, et alors rendez un culte au Seigneur! Ou bien c'est Baal qui est le vrai Dieu, et alors rendez un culte à Baal ! » (1 Rois 18.21) confronte sans cesse Israël. Si Israël avait suivi Baal, il aurait cessé d'être le peuple de Dieu, et son héritage ne nous aurait pas été transmis.

Questions sur le chapitre III

1. Quel acompte de la terre promise le Seigneur donne-t-il à son peuple ?
2. Le Seigneur est le propriétaire de la Palestine (et de toute la terre !). Quelles sont les implications de ce droit de propriété pour les occupants ?
3. Décrivez la conquête de Canaan par Israël. Était-elle complète ? (Juges 1.19-23)
4. Pourquoi le Seigneur a-t-il commandé que les barres restent dans les anneaux de l'arche ? Quelle implication cela a-t-il pour Israël ?
 - a) Que veut dire cette déclaration de l'auteur :
« La promesse reste ouverte à un accomplissement futur » ?
 - b) Où et quand la promesse sera-t-elle accomplie ?
5. Quel est le thème du livre des Juges ?
 - a) Qui est le héros de ce livre ?
 - b) Quel modèle suit les histoires des juges ?
 - c) À quelle question semble répondre ces histoires ?
6. Décrivez l'organisation politique d'Israël durant les deux siècles qui ont suivi la conquête.
7. Pourquoi les Philistins constituent-ils la plus grande menace durant cette période ?
8. Pourquoi la religion des baals a-t-elle autant d'attrait pour Israël ?

Étude Biblique

9.
 - a) Quelle compréhension à Israël de son droit de propriété sur la Palestine ? (Deutéronome 6.10-11 ; 8.7-10 ; 11.10-12 ; Josué 23.14)
 - b) Quelles tentations sont liées à la possession du pays ? (Deutéronome 6.12-14 ; 8.11-17 ; 11.16)
 - c) Quelles responsabilités sont liées à la possession du pays ? (Deutéronome 6.4-9 ; Josué 1.7-8 ; Luc 12.48)
 - d) Quels dangers sont liés à la possession du pays ? (Nombres 13.32-34 ; Deutéronome 1.26-28 ; Josué 1.6-9 et 18)

Questions Pour Discussion

10. Comment comprenons-nous notre existence en tant que chrétiens vivant dans un pays où plusieurs ne partagent pas notre foi, et ce, dans l'attente du retour glorieux du Christ ? (cf. les 4 catégories de la question 9)
11. Où sont les baals aujourd'hui ?

IV. DIEU CHOISIT UN ROI POUR SON PEUPLE

Les livres de Samuel et des Rois nous font le récit d'environ 500 années de l'histoire des Israélites. Publié séparément sous la forme d'un livre moderne, ce récit remplirait un volume d'environ 300 pages. Son titre, comme quelqu'un l'a suggéré, pourrait être « l'ascension et la chute du royaume hébreux ».

Le Peuple Vent Un Roi

Après avoir traversé sain et sauf la Mer Rouge, Israël accepte et confesse la souveraineté de Yahvé : « Seigneur, tu es roi pour toujours ! » (Exode 15.18). Au Mont Sinäi, Yahvé étrenne son règne sur Israël : « Voici ce que tu déclareras aux descendants de Jacob, les Israélites : ... vous serez pour moi un royaume de prêtres, une nation consacrée à mon service » (Exode 19.3-6).

L'ascension de la royauté en Israël pose ainsi un problème théologique profond. Comment une nation peut-elle demander un roi si elle reconnaît déjà Yahvé comme son seul souverain ? À cause de ce problème, il n'est pas surprenant que la royauté en Israël ne s'impose qu'après une lutte amère.

Sous la conduite de Samuel, le dernier des juges, Israël trouve suffisamment de force pour éloigner les Philistins. Mais tandis que Samuel prend de l'âge, le peuple commence à craindre pour l'avenir. Il constate la force que les autres nations ont acquise en s'unifiant sous la conduite d'un roi. Il désire faire de même. C'est pourquoi le peuple va voir Samuel et lui fait cette requête : « Désigne donc un roi pour nous gouverner, comme cela se fait chez tous les autres peuples. » (1 Samuel 8.5).

Tout d'abord, Samuel ne veut rien entendre. Une telle requête va à l'encontre de ses convictions les plus profondes. Mais Dieu lui dit d'accéder à la requête du peuple : « ce n'est pas toi qu'ils rejettent, c'est moi ! Ils ne veulent plus que je sois leur roi. » (1 Samuel 8.7). Samuel rapporte cette réponse divine aux Israélites, mais en même temps les avertit de ce qu'ils pourront perdre en ayant un roi. Une armée royale, fait-il remarquer, recrutera de nombreux soldats parmi vos fils. Un palais royal nécessitera le service de plusieurs de vos filles. Il faudra établir des impôts élevés pour payer tout cela.

Dieu désire que le peuple se rende compte des conséquences sérieuses qui résulteront de son acquiescement à une telle requête. Néanmoins, il y accède. Plus encore, il s'en sert pour mener à bien ses propres desseins. Il établit la dynastie de David, de laquelle, lorsque les temps seront accomplis, apparaîtra le roi sauveur du monde. En raison même des nombreuses controverses et de la tension qui accompagnent l'ascension du royaume hébreu, on peut noter deux points de vue au sujet des origines du royaume - celui des monarchistes, et celui de anti-monarchistes. Les monarchistes acceptent la royauté comme un don de Dieu. Les anti-monarchistes restent très critiques quant à la royauté.

Ces deux points de vue, l'un en faveur, l'autre contre la royauté, reflètent ensemble la situation globale à l'époque de la naissance de la monarchie. Oui, « la royauté était un don de Dieu dans une période difficile ; la consécration du roi était un commandement de Dieu et c'est pourquoi la royauté était revêtue de la promesse de Dieu ; mais en même temps, ce don de royauté était parsemé d'embûches et de tentations, dès le départ. Le point de vue hostile, dans ce récit des origines de la royauté correspond au jugement final passé sur la monarchie : c'est-à-dire que cette dernière a généralement été blâmée pour sa responsabilité dans la désobéissance d'Israël » (Claus Westermann, 1966, *A Thousand Years and a Day*, Philadelphia : Fortress Press, 113).

Le personnage de Samuel ne se comprend qu'à la lumière de cette tension caractérisant la naissance de la royauté. Samuel est tout d'abord mécontent de la requête du peuple qui veut un roi (1 Samuel 8). Puis on le voit pousser Saül (1 Samuel 9-10). Enfin, quand Saül s'égare, il le déserte et rompt avec lui (Samuel 13.8-15 ; 15).

Le Trio D'ouverture

Dieu dit que la requête d'un roi par Israël (1 Samuel 8.7) correspond à son rejet comme souverain de ce peuple. Cette requête représente une « chute » de l'ancien engagement d'Israël à la royauté exclusive de Yahvé, comparable, d'une certaine manière, à la chute de nos premiers parents. Dans les premiers chapitres de la Genèse, on retrouve l'histoire la plus ancienne de l'humanité. Les Livres de Samuel et des Rois retracent l'histoire du royaume hébreu. Le parallèle est frappant. Ce n'est pas surprenant, parce que ce qui est vrai de l'humanité entière peut être aussi vrai pour les rois d'Israël. Ces deux histoires commencent par un acte de désobéissance et de rejet.

Dans le troisième chapitre de son livre (1955 : *From Faith to Faith*) B. Davie Napier établit la liste de plusieurs points communs. Nous en faisons état dans les pages qui suivent.

Le roi Saül

L'histoire de Saül est étonnamment similaire par sa structure à celle du jardin d'Éden dans Genèse 2 et 3. Ceci ne veut pas dire que l'histoire de Saül est modelée d'après celle du jardin. Cela signifie plutôt qu'Israël voyait à la fois l'histoire de l'humanité et sa propre histoire dans une perspective unique. Cela montre que Dieu n'agit pas en utilisant deux mesures différentes : l'une pour l'humanité ; l'autre pour son peuple serviteur. Il juge tous les péchés selon les mêmes standards. Ainsi, il faut s'attendre à certains parallèles. Napier en relève six :

1. De la même manière que Dieu place l'homme dans le jardin d'Éden, il établit Saül dans le royaume - tous deux selon les circonstances les plus favorables.
2. Les deux doivent remplir une condition : obéir à Dieu. Au premier homme, Dieu dit : « Tu peux manger les fruits de n'importe quel arbre du jardin, sauf de l'arbre qui donne la connaissance de ce qui est bon ou mauvais. Le jour où tu en mangeras, tu mourras. » (Genèse 2.17). À Israël et à Saül, il dit : « Si désormais vous respectez et servez le Seigneur votre Dieu, si vous lui obéissez sans vous révolter contre ses commandements, si vous le suivez, vous et votre roi, tout ira bien. Mais si vous ne lui obéissez pas, si vous vous révoltez contre ses commandements, le Seigneur vous fera sentir sa puissance, à vous et à vos ancêtres. » (1 Samuel 12.14-15).
3. On violera cette condition dans les deux cas, et pour une raison identique - la rationalisation de l'acte de désobéissance. On rationalise la désobéissance dans le jardin avec ces mots : « La femme vit que les fruits de l'arbre étaient agréables à regarder, qu'ils devaient être bons et qu'ils donnaient envie d'en manger pour acquérir un savoir plus étendu. Elle en prit un et en mangea. Puis elle en donna à son mari, qui était avec elle, et il en mangea, lui aussi. » (Genèse 3.6). Saül transgresse la loi de Dieu usurpant les fonctions de prêtre. Lorsque Samuel tarde venir, il offre le sacrifice habituel avant la bataille. Il explique ainsi son action à Samuel : « J'ai vu que les soldats m'abandonnaient et que tu n'étais pas venu au rendez-vous; de plus, je savais que les

Philistins étaient rassemblés à Mikmas. J'ai alors pensé qu'ils allaient venir nous attaquer au Guilgal avant que nous ayons pu nous rendre le Seigneur favorable. C'est pourquoi j'ai pris la responsabilité d'offrir moi-même le sacrifice complet. » (1 Samuel 13.11-12).

4. Dans les deux cas, on essaie de blâmer quelqu'un d'autre. Adam dit à Dieu : « C'est la femme que tu m'as donnée pour compagne; c'est elle qui m'a donné ce fruit, et j'en ai mangé. » (Genèse 3.12). Saül, après avoir désobéi à Dieu en épargnant le meilleur du troupeau Amalécite, rejette le blâme sur le peuple : « J'ai fait mourir tous les Amalécites, sauf Agag, leur roi, que j'ai ramené ici. Quant à mes soldats, s'ils ont prélevé les plus belles têtes du bétail qui devait être détruit, c'était pour les offrir en sacrifices au Seigneur ton Dieu, ici au Guilgal. » (1 Samuel 15.20-21).
5. Dans les deux cas, un jugement correspondant à la faute est prononcé et exécuté après la transgression. Ce jugement, c'est l'expulsion. L'homme est expulsé du jardin d'Éden, pour « l'empêcher maintenant d'atteindre aussi l'arbre de la vie ; s'il en mangeait les fruits, il vivrait indéfiniment » (Genèse 3.22). Saül est déchu de la royauté : « puisque tu as rejeté les ordres du Seigneur, le Seigneur te rejette aussi : tu ne seras plus roi de son peuple. » (1 Samuel 15.23).
6. Dans les deux histoires, le destin des successeurs est scellé par la transgression initiale. Tout comme la transgression du premier homme conduit à la condamnation de toute l'humanité, la transgression de Saül jette une ombre tragique sur le destin de la royauté d'Israël. Westermann écrit : « Saül est comme un homme rejeté, condamné, qui se doute de ce qui va lui arriver, mais qui ne change pas de voie. Ne voulant pas céder, il affronte les Philistins dans une dernière bataille sur le Mont Gilboa. Le combat est terrible. Saül voit tomber trois de ses fils. Il est lui-même grièvement blessé par une flèche. Afin de ne pas être fait prisonnier par l'ennemi, il se jette sur son épée. Son écuyer meurt avec lui. Ce tableau sombre et déprimant du premier roi israélite a un sens symbolique. C'est toute la monarchie d'Israël qui est dépeinte à travers Saül plutôt qu'à travers David... Le destin de la royauté d'Israël est déjà profondément menacé dans la personne de son premier représentant » (1966, *Thousand Years*, 120).

Le roi David

À la fin du premier livre de Samuel, les Philistins ont défait les Israélites, tandis que Saül et trois de ses fils sont tués dans la bataille. La route de la royauté est maintenant ouverte à David.

Le deuxième livre de Samuel tout entier traite l'histoire de David en tant que roi. David accroît la puissance de la nation en unifiant les tribus du Nord à celle du Sud. Il capture Jérusalem et en fait sa capitale. Il y amène alors l'arche - l'ancien symbole national de l'alliance de Yahvé avec Israël. Aucune décision n'a jamais eu d'aussi importantes conséquences pour cette cité. Avec l'arche, Jérusalem devient plus que la capitale et la résidence royale. Elle s'élève au rang de cité sainte, de lieu d'habitation de Dieu.

L'arrivée de l'arche à Jérusalem déclenche de grandes réjouissances. Le Psaume 24, selon toute probabilité, célèbre cet événement. Alors que la procession de fête s'avance vers les portes de la cité et que l'arche est, pour la première fois, portée dans Jérusalem, le chœur chante, en forme d'antienne :

« Portes, élevez vos linteaux ; élevez-les, portails éternels ! Que le roi de gloire fasse son entrée ! Qui donc est ce roi de gloire ? -L'Éternel des armées : c'est lui le roi de gloire ! »

Le succès, malheureusement, monte à la tête de David. Sa puissance devenant plus grande, il commence à croire qu'il peut faire tout ce qui lui plaît. Vers la fin d'un après-midi, se levant après la sieste et se promenant sur la terrasse de son palais, il voit Bethsabée, la femme d'Urie, et commet adultère avec elle. Le mari de Bethsabée, bien que Hittite (2 Samuel 13.3), a pris un nom de Yahvé : littéralement Urie-Yah, ce qui signifie « Yahvé est lumière », ou encore « Yahvé est ma lumière ». Il est ainsi le frère de David « en Yahvé ». De plus, il est profondément loyal à David en tant que soldat. Son nom apparaît dans le rôle d'honneur des 37 hommes forts qui ont servi sous David (2 Samuel 23.39).

Le verdict de Dieu sur le péché de David est double. David n'a pas péché que contre son semblable, il a aussi péché contre Dieu. « Alors pourquoi m'as-tu méprisé », lui dit Dieu, « en faisant ce qui me déplaît ? Tu as assassiné Urie le Hittite, oui, tu as tout organisé pour qu'il soit tué par les Ammonites, puis tu as pris sa femme et tu l'as épousée. » (2 Samuel 12.9). Le châtement de Dieu correspond au péché de David. Son péché, en - assassinant Urie, est puni par une annonce de violence comparable : « Je vais faire venir le malheur sur toi, du milieu de ta propre famille. Sous tes yeux je prendrai tes femmes et je les donnerai à l'un de tes proches, qui couchera avec elles au grand jour » (2 Samuel 12.11).

Si l'histoire de Saül se place en parallèle avec celle de la désobéissance dans le jardin d'Éden, l'histoire de David est revêtue d'une ressemblance suggestive à celle de Caïn et Abel dans Genèse 4.

1. Ni dans le cas de Caïn ni dans celui de David ne peuvent se trouver un motif extérieur valable pour le péché. Aucun des deux hommes ne réagit à une provocation. L'impulsion qui les amène à commettre un acte de violence vient de l'intérieur. De l'intérieur, du coeur de David, viennent « les mauvaises pensées qui le poussent à vivre dans l'immoralité, à voler, tuer, commettre l'adultère, vouloir ce qui est aux autres, agir méchamment, tromper, vivre dans le désordre, être jaloux, dire du mal des autres, être orgueilleux et insensé. » (Marc 7.21-22).
2. Les deux hommes commettent un acte de violence dans leur propre communauté. Caïn tue son frère, et David l'un de ses loyaux sujets.
3. Les deux hommes admettent leur culpabilité. Caïn indirectement (Genèse 4.13) et David ouvertement : « Je suis coupable envers le Seigneur, je le reconnais. » (2 Samuel 12.13).

Le roi Salomon

Qui succédera à David et deviendra roi d'Israël ? Vers la fin du règne de David, les intrigues et les conspirations se multiplient. Sera-ce le prince Amnon, l'aîné, et, de ce fait, l'héritier traditionnel (2 Samuel 3. 2) ? Absalom s'assiera-t-il sur le trône ? Parce que Amnon a violé Tamar, la soeur d'Absalom (2 Samuel 13), ce dernier le fait assassiner. Amnon étant hors de la course, Absalom aspire au trône. Pour accélérer la succession, il conspire contre son père, se proclamant roi à Hébron et chasse David de Jérusalem. Absalom sera plus tard tué par Joab, le général de David. Après la mort d'Absalom, il reste plusieurs successeurs possibles parmi les autres fils de David. Le plus âgé d'entre

eux, Adonia, à l'appui du général Joab et du sacrificateur Abiatar. De son côté, son rival, Salomon, a le sacrificateur Sadoc, le prophète Natan, la reine Bethsabée, et enfin la très importante garde royale. C'est Salomon qui vaincra.

Le nouveau roi fait des débuts prometteurs. Salomon construit un temple magnifique. Il professe une foi humble. Mais bientôt, la cour du roi Salomon rivalise avec celle des autres nations, tout comme son harem rempli de princesses étrangères, la magnificence de ses bâtiments et la taille de son armée. Tout ceci ne peut être financé qu'avec des impôts toujours plus élevés et éloigne Salomon de son peuple. Sans s'en rendre compte, ce dernier est entraîné de détruire l'unité de la nation. Par exemple, afin de mener à bien son ambitieux programme de construction, Salomon lève une corvée sur tout Israël ; une corvée qui, à un moment donné, mobilise 30 000 hommes (1 Rois 5.13). Parce que le Nord a quatre ou cinq fois la population du sud, on imagine aisément que la majorité des travailleurs forcés venaient du Nord. Le ressentiment augmente après que Salomon décide de diviser son royaume en 12 districts afin de briser la royauté tribale et de promouvoir celle de la nation. En agissant ainsi, le roi touche à l'une des cordes sensibles des tribus.

Après le règne de Salomon, l'inévitable arrive. Les dix tribus du Nord se séparent pour former un royaume distinct, Israël, tandis que le Sud reste le royaume de Juda. Bien que le mécontentement du Nord soit antérieur à Salomon, c'est directement sur ce dernier qu'en rejaillit le blâme ultime (1 Rois 11.9, 11).

Si le péché fondamental de Saül avait été la désobéissance et celui de David, la violence, celui de Salomon est l'apostasie. Ses épouses étrangères continuent d'adorer les dieux de leurs pays et Salomon les laisse leur construire des sanctuaires. Plus tard, il sera lui-même entraîné dans ces cultes étrangers et adorera Astarté, divinité des Sidoniens et Milkom, l'abomination des Ammonites (1 Rois 11.4-7).

L'ambition de grandeur et de splendeur de Salomon, tout comme son apostasie envers Yahvé, amènent la destruction de l'unité nationale, tout comme, dans Genèse 11, la résolution des gens de se faire un nom pour eux-mêmes avait amené la confusion des langues et la dispersion. Ainsi qu'il en fut au commencement, ainsi en est-il sous le règne de Salomon. Quand le peuple se détourne de Dieu pour servir d'autres dieux, le jugement et la fin de l'unité suivent.

La division du Nord et du Sud est définitive. Les deux royaumes ne seront jamais réunis. Cette division est particulièrement traumatisante. Deux siècles plus tard, le prophète Ésaïe évoque la désintégration de la communauté israélite comme une tragédie sans parallèle, lorsqu'il menace : « Mais pour toi, pour ton peuple et pour ta dynastie, le Seigneur va faire venir un temps qu'on n'avait plus connu depuis le jour où le royaume d'Israël s'est séparé du royaume de Juda. » (Ésaïe 7.17).

Pesés Dans La Balance

C'est facile de dire quand les livres des Rois ont été écrits. Il suffit de vérifier quand l'histoire s'achève. À la fin de 2 Rois, le temple et toutes les maisons de Jérusalem ont été incendiées (25.9), et le roi, avec une grande partie de son peuple, est en déportation à Babylone. Le dernier événement mentionné est celui de la libération de Joakin, roi de Juda, d'une prison de Babylone. Ceci a lieu en 561 avant Jésus-Christ. Ainsi, il est clair que la rédaction finale des livres des Rois a lieu pendant l'exil à Babylone, pas trop longtemps après 561 avant Jésus-Christ.

Une question importante : pourquoi ces livres ont-ils été rédigés ? La fin tragique du royaume du Sud (le royaume du Nord avait cessé d'être plus d'un siècle auparavant) laisse penser qu'Israël, en tant que nation, n'existe plus. La question que tout le monde se pose c'est pourquoi. Pourquoi Dieu nous a-t-il rejeté ? Ne sommes-nous pas le peuple choisi ? Où nous sommes-nous égarés ?

Les livres des Rois ont été écrits afin de répondre à ces questions. Les Israélites, enseignés par les grands prophètes, prennent au sérieux le défi que représentent ces questions, accumulent les documents disponibles et soumettent l'histoire entière du royaume hébreu à un examen attentif et pieux. Ils apportent à cette histoire un critère ultime et, à la lumière de ce critère. Ils mettent chaque roi de Juda et d'Israël sur le plateau de la balance.

Ce critère, c'est l'obéissance au commandement de Dieu dans Deutéronome 12.1-7. Ces rois avaient-ils reconnu le temple de Jérusalem comme le seul lieu légitime du culte ou, en désobéissant à ce commandement, avaient-ils apporté des sacrifices dans des « lieux élevés » ou l'adoration était mélangée avec des éléments païens ?

Le lieu central de Jérusalem pour le culte, c'est Dieu qui l'avait commandé afin de purifier l'adoration des Israélites des éléments étrangers qui s'étaient infiltrés dans les sanctuaires à travers tout le pays. « Vous détruirez complètement les lieux sacrés situés sur les sommets des montagnes et des collines, parmi les arbres verts, là où les nations que vous allez déposséder adorent leurs dieux. Vous démolirez leurs autels, vous briserez leurs pierres dressées... vous irez l'adorer seulement dans le lieu qu'il choisira, sur le territoire de vos tribus, pour y demeurer et y manifester sa présence » (Deutéronome 12.2-5). Les livres des Rois placent l'histoire entière du royaume hébreu sous le jugement de ce commandement.

Mesurés avec ce critère, tous les rois du royaume du Nord sont condamnés d'office, parce qu'ils ont tous suivi le péché de Jéroboam. Quand les tribus du Nord se sont séparées de celles du Sud et du trône de David, elles se sont aussi retranchées de la promesse que Dieu avait faite à la maison de David (2 Samuel 7.11-16). Il ne s'agissait pas d'un simple schisme politique. C'était aussi un schisme religieux. Jéroboam, le premier roi du Nord, de manière à éloigner ses sujets du temple de Jérusalem, fait ériger deux Veaux d'or, un à Dan, l'autre à Béthel. « Vous êtes montés assez souvent à Jérusalem. », dit-il à son peuple, « Voyez, gens d'Israël, il est ici, votre Dieu qui vous a fait sortir d'Égypte » (1 Rois 12.28). Voilà le grand péché de Jéroboam et tous ses successeurs sont coupables du même péché. C'est pourquoi tous les rois du Nord sont condamnés.

Après la division, le royaume du Sud représente le véritable Israël. Mais son infidélité est presque aussi grande que celle du Nord. Seuls deux rois de Judée reçoivent une louange inconditionnelle : Ézéchias et Josiah. Six sont approuvés, mais avec des réserves : Asah, Josaphat, Joas, Amazia, Azariah et Jotham. Tous les autres se font reprocher d'avoir fait ce qui est mal aux yeux de Yahvé.

Si, dans l'ensemble, les rois de Juda n'ont guère fait mieux que ceux d'Israël, comment expliquer la clémence relative de Dieu envers Juda ? Samarie, la capitale du Nord, tombe aux mains des Assyriens en 721 avant Jésus-Christ. Jérusalem, la capitale du Sud, ne tombera sous la coupe des Babyloniens qu'en 587 avant Jésus-Christ. Comment expliquer cette grâce additionnelle de 134 années ? La réponse repose sur la promesse de Dieu d'établir et de maintenir la dynastie de David. Cette réflexion à propos du roi Abiam est caractéristique : « Abiam commit les mêmes péchés que son père avant lui, et contrairement à son ancêtre David, il n'aima pas le Seigneur son Dieu de tout son cœur. Le Seigneur son Dieu lui accorda quand même un fils pour lui succéder, afin que la famille royale ne

s'éteigne pas et que Jérusalem reste la capitale du royaume » (1 Rois 15.3-4). La promesse de Dieu à David est bien ce frein qui caractérise toute l'histoire de Juda et retarde un jugement mérité depuis longtemps.

Dieu Promet Un Roi

La lumière de Dieu luit dans les ténèbres de l'histoire du royaume hébreu, comme en témoignent les mots du prophète Natan au roi David :

Enfin, je t'annonce que moi, le Seigneur, je vais t'accorder des descendants. Lorsque sera venu pour toi le moment de mourir, je désignerai l'un de tes propres enfants pour te succéder comme roi, et j'établirai fermement son autorité. C'est lui qui me construira un temple, et moi je l'installerai sur un trône inébranlable. Je serai un père pour lui et il sera un fils pour moi. S'il agit mal, je le punirai comme un père punit son fils. Cependant je ne lui retirerai pas mon appui, comme je l'ai fait pour Saül lorsque je l'ai rejeté et que je l'ai remplacé par toi. Un de tes descendants règnera toujours après toi, car le pouvoir royal de ta famille sera inébranlable. (2 Samuel 7.11-16)

Ces mots ouvrent un nouveau chapitre dans l'histoire du peuple de Dieu. Par eux, Dieu promet sans condition d'établir à perpétuité la Maison de David et de donner le titre de fils adoptif au roi davidique régnant.

Le récit de David ramenant l'arche à Jérusalem précède cette promesse momentanée, tout comme celui du mépris de Mikal, sa femme, lorsqu'elle vit David danser devant l'arche. La conséquence directe de ce mépris envers David, c'est que « Mikal, fille de Saül, n'eut pas d'enfant jusqu'à sa mort » (2 Samuel 6.23). La prophétie de Natan, à l'effet que la Maison de David régnerait pour toujours, suit immédiatement cette annonce, afin de rappeler au lecteur que l'héritier du trône ne peut pas venir d'elle, première femme de David.

La question de la succession de David suit la promesse que Dieu fait à ce dernier. Sera-ce Mefibaal, le fils infirme de Jonatan (2 Samuel 9.1-13) ? Le prince Amnon, le fils aîné de David ? Ou Absalom ? Ou Salomon ? Les rivalités, les intrigues et les conspirations redoublent parmi les fils de sang. Tandis que se déroule le drame de la succession, il devient toujours plus évident que, bien que les hommes proposent la manière dont la promesse de Dieu s'accomplira, c'est Dieu qui dispose. Et quand la monarchie prend fin en Israël, et que l'on peut se demander comment se réalisera la promesse de Dieu, même à ce moment-là, Yahvé préserve le trône davidique, jusqu'à ce que, dans l'accomplissement des temps, Jésus y accède. « Gloire à Dieu ! Que Dieu bénisse celui qui vient au nom du Seigneur ! Que Dieu bénisse le royaume qui vient, le royaume de David notre père ! Gloire à Dieu dans les cieux ! » (Marc 11.9-10)

Questions Sur Le Chapitre IV

1. Pourquoi Israël désire-t-il un roi ? Pourquoi Samuel s'y oppose-t-il ? (1 Samuel 8.4-9) Est-ce que Yahvé désire qu'Israël ait un roi ?
2. Quelle parallèle l'auteur trace-t-il entre le récit des premiers humains et celui des 3 premiers rois d'Israël ?
3. À quelle époque les livres des Rois ont-ils été écrits ?
 - a) De quel critère l'auteur des livres des Rois se sert-il pour juger de la valeur de chaque roi ?
 - b) Qu'est-ce qui a mené à la condamnation du royaume du nord ?
4. Qu'est-ce qui retient l'exécution de la condamnation du royaume de Juda pendant 134 ans ?
5. Mille ans après la mort de David (époque de Jésus), les fidèles attendaient toujours l'héritier de son trône. Sur quoi se fondait cette attente ?

Étude Biblique

6. Lisez 2 Samuel 7.1-17.
 - a) Comment Yahvé fait-il connaître sa présence à David ? (voir aussi 2 Samuel 6.3-4 ; 7.4)
 - b) Pourquoi Yahvé rappelle-t-il à David quelques uns de ses exploits passés ? (vv 6-9)
 - c) Quelle était alors l'intention de David ? (v 2) Comment Yahvé réagit-il à ce souhait ? (v 11)
7. Les alliances de Dieu en revue.
 - a) Quelles étaient les promesses initiales faites à Abraham ? (Genèse 12.2-3)
Quelles précisions sont apportées ultérieurement ? (15.4-5 ; 17.6)
 - b) Avec qui Yahvé fait-il alliance en Exode 19.1-6 ? Quelles Promesses sont attachées à cette alliance ?
 - c) Avec qui le Seigneur fait-il alliance en 2 Samuel 7.1-17 (voir aussi 2 Samuel 23.5) ?
Quelle est la raison d'être de cette alliance ? (vv 8,10,11) Comment cette alliance accomplit-elle et développe-t-elle l'alliance avec Abraham ? (vv 1.9-10,12 ; aussi Psaume 2.11)

Questions Pour Discussion

8. Israël ancien était une théocratie : Yahvé régnait sur le peuple par l'intermédiaire des prophètes, des prêtres et des rois qu'Il avait choisis.
Plusieurs groupes ont tenté, dans le passé, d'établir une théocratie (les Puritains en Nouvelle-Angleterre, des Mennonites conservateurs, la secte de Jim Jones en Guyanne...)
Peut-on identifier le Canada (ou tout autre pays) au Royaume de Dieu ? Quelle est la valeur de la citoyenneté nationale pour le chrétien ? Devrait-on arborer le drapeau national dans nos Églises ?

V. DIEU FAIT UN PROCÈS À SON PEUPLE

Qu'est-ce Qu'un Prophète

Pas un diseur d'avenir

La plupart des gens croient qu'un prophète, c'est quelqu'un qui regarde dans une boule de cristal pour révéler l'avenir. Un prophète, selon l'opinion populaire, c'est quelqu'un qui prédit l'avenir. Il y a aussi beaucoup de chrétiens qui le croient. Ils pensent que les écrits prophétiques de l'Ancien Testament prédisent le cours des événements futurs et qu'un interprète habile peut en extraire les secrets des événements à venir. Un tel usage des livres prophétiques, toutefois, « c'est vraiment une survie de l'ancienne pratique païenne de divination » (R.B.Y. Scott, 1944 : *The Relevance of a Prophet*, New York : McMillan, 2.). Ceux qui cherchent à deviner les desseins du tout puissant méprisent la parole du Christ ressuscité :

Il ne vous appartient pas de savoir quand viendront les temps et les moments, car le Père les a fixés de sa seule autorité. (Actes 1.7)

Ce qui dénote un prophète, ce n'est pas la capacité de ce dernier de prévoir les événements futurs, mais celle de comprendre le sens des événements courants. La perspicacité, non pas la prévision, distingue un prophète du reste du peuple. Ce qui le distingue, c'est un don de Dieu qui lui permet de faire le diagnostic de la maladie mortelle de cette génération : l'infidélité du peuple à son alliance avec Yahvé.

Un prophète n'est pas un humaniste ému par le fardeau des pauvres. Ce n'est pas un révolutionnaire incitant le peuple à dresser des obstacles. Ce n'est pas un réformateur amenant une nouvelle éthique. C'est plutôt quelqu'un qui puise sa protestation morale d'une source vieille de plusieurs centaines d'années : la loi de l'alliance. Un prophète entre en extase ou se met à tonitruer parce qu'il est certain de deux faits : Dieu tiendra sa promesse de bénir un Israël obéissant à la loi de l'alliance, et Dieu détruira un Israël ne le faisant pas.

Les prédictions de l'avenir font réellement partie du message du prophète, mais ces prédictions sont toujours sous conditions morales et peuvent ainsi être modifiées ou supprimées. Parce qu'elles annoncent l'aboutissement naturel d'une situation morale, elles ressemblent aux prédictions d'un médecin à son patient fumeur » à la chaîne : Si vous m'écoutez, vous vivrez ; sinon, vous mourrez.

Ranimer l'alliance

Les prophètes entrent en procès avec Israël afin que ce dernier se consacre à nouveau à Yahvé. Ils appellent Israël à une nouvelle adhésion à son alliance avec Yahvé. Ils prétendent qu'il est possible de vivre à l'intérieur du cadre de l'alliance :

Nettoyez-vous, purifiez-vous,
écartez de ma vue vos mauvaises actions,
cessez de mal faire.
Apprenez à bien faire,
préoccupez-vous du droit des gens,

tirez d'affaire l'opprimé,
rendez justice à l'orphelin,
défendez la cause de la veuve. (Ésaïe 1.16-17)

Les prophètes n'exhortent pas simplement à une conversion privée. Ils invitent Israël à organiser sa vie entière autour de Yahvé. Hors de Yahvé, du cadre de l'alliance, disent-ils, la vie est désorganisée. Une alliance brisée, c'est une communauté brisée. Quand les vœux de l'alliance tombent, les relations humaines s'écroulent, les prêtres deviennent hypocrites, le culte religieux devient une farce.

Ésaïe compare l'alliance entre Yahvé et Israël à la relation qu'un homme pourrait entretenir avec sa vigne. Même si le propriétaire prodigue à sa vigne les meilleurs soins, elle ne donne pas les bonnes grappes qu'il était en droit d'en attendre, mais seulement du raisin sauvage. Qu'est-ce que Dieu peut faire de plus pour Israël qu'il n'a déjà accompli ? Il lui a donné vie, pays et prospérité. Qu'en a-t-il reçu en retour ? Avec un art littéraire consommé, Ésaïe arrache cette réponse de la mémoire d'Israël :

Le Seigneur espérait d'eux qu'il respecteraient le droit (en hébreu « mishpat »),
mais c'est partout injustice et passe-droit (« mishpah ») ;
il escomptait la loyauté (« sedakah »),
mais c'est partout cris de détresse et déloyauté (« seakah »). (Ésaïe 5.7)

L'acte d'accusation du prophète à l'endroit de ses contemporains peut être formulé ainsi : **Vous avez brisé l'alliance. Repentez-vous ! (Jérémie 31.32 ; Osée 8.1).** Tout le reste est commentaire.

Les prophètes classiques

La prophétie classique en Israël se trouve en parallèle de l'histoire des rois d'Israël. Bien que l'Ancien Testament mentionne les prophètes à la fois avant et après cette période, dans son sens le plus étroit, la prophétie se confine à la période de la monarchie. La première période des prophètes classiques, approximativement entre 750-700 av. J.-C., coïncide avec l'apogée de la puissance assyrienne. À cette époque, Amos et Osée étaient à l'oeuvre dans le royaume du Nord, Ésaïe et Michée dans celui du Sud. La seconde période des prophètes classiques, approximativement entre 650-600 av. J.-C., coïncide avec l'effondrement de la Syrie et l'ascension de Babylone. Les deux événements de cette période seront la destruction de l'Assyrie (612 av. J.-C.), la destruction de Juda et la conquête de Jérusalem par les Babyloniens qui s'ensuivit (587 av. J.-C.). Nahum, Habaquq et Sophonie relèvent du premier événement ; Jérémie et Ézéchiël, du second. Dans ce dernier chapitre, nous étudierons deux de ces prophètes classiques.

Le Prophète Amos

La situation

Amos s'en prend à l'Israël du nord, sous le règne de Jéroboam II, environ au milieu du VIII^{ème} siècle quand tout semble en paix et en sécurité. L'Assyrie est faible et la Syrie sur le déclin. Jéroboam II prend avantage de leur faiblesse afin d'étendre son territoire, de développer le commerce et d'accumuler des biens.

Quand Amos apparaît, le pays est prospère et les cités splendides. Les riches ont leurs maisons d'hiver et d'été décorées d'ivoire cher (Amos 3.15). Ils se parfument avec les huiles les plus fines (Amos 6.6),

leurs femmes sont vaines, irresponsables et adonnées au vin (Amos 4.1). En même temps, il n'y a pas de justice dans le pays (Amos 3.10) ; les pauvres sont exploités et même vendus en esclavage (Amos 2.6-8) et les juges sont corrompus (Amos 5. 12). Au milieu de ce désordre social, Amos s'exclame :

Hélas pour vous qui vivez tranquilles à Sion,
et pour vous qui habitez sans soucis sur la colline de Samarie !
Vous êtes, paraît-il, l'élite de la première des nations.
Et dire que les Israélites se tournent vers des gens comme vous ! (Amos 6.1)

Un retour à l'Alliance !

Le seul but d'Amos est celui de redonner vie à l'alliance d'Israël avec Yahvé. Ils s'adresse aux Israélites comme étant le peuple de Yahvé et leur rappelle ce que cela implique. « Vous avez », dit-il, « divorcé des obligations qu'implique l'Alliance ».

Amos puise toutes ses accusations contre le peuple de l'ancienne loi de l'Alliance. Cette loi précise, par exemple, que les pauvres et les faibles ne seront pas opprimés et que personne ne devra être dans un grand état de besoin :

N'opprimez pas non plus les veuves et les orphelins.
Si vous les opprimez ils m'appelleront à leur secours, moi, le Seigneur,
et je vous assure que j'entendrai leur appel.
Je me mettrai en colère et je vous ferai mourir à la guerre ;
alors ce seront vos femmes qui deviendront veuves
et vos enfants orphelins. (Exode 22.21-23)

À l'époque d'Amos, on avait oublié ce mandat. En revanche, la corruption, l'exploitation des dépossédés et le proxénétisme règnent. Les gens ont en effet passé une alliance avec les baals et ont ainsi construit leur vie entière sur des bases différentes. Là où, par exemple, le culte de Yahvé implique le bien-être du peuple tout entier, l'accent mis sur le culte de Baal, « est axé sur une augmentation maximale de la productivité et une accumulation du bien privé » (Scott, *Prophets*, 176) Ce qui vient compliquer la situation, c'est l'alliance entre le gouvernement et le monde des affaires dans le but de préserver cet ordre injuste. Contre cette mentalité des affaires pour les affaires, Amos hurle cette prédiction :

Vous exploitez le faible, vous prélevez du blé sur sa récolte.
C'est pourquoi vous ne profiterez pas des belles maisons que vous avez bâties,
et vous ne goûterez pas le vin des vignes de choix que vous avez plantées
Mais je n'ignore rien de tous vos crimes, je connais la gravité de vos fautes :
vous êtes l'ennemi de l'innocent, vous vous laissez acheter.
Au tribunal vous empêchez qu'on fasse justice aux pauvres. (Amos 5.11-12)

Dans chaque ville d'Israël, les disputes légales sont réglées par les anciens - les notables locaux. Ils s'assoient aux portes de la ville, ou toutes les affaires de la communauté se discutent. Ce sont les cours auxquelles Amos réfère lorsqu'il demande justice « à la porte ». Les membres de ces tribunaux populaires sont sous les lois de l'ancienne alliance (Exode 23.1-3, 6-8). Ils ne doivent pas accepter de pots-de-vin. Ils doivent acquitter l'innocent et condamner le coupable. À l'époque d'Amos, cette loi

qui exige une justice égale pour tous les Israélites, on l'ignore et les lois sont écrites en faveur du riche et afin de permettre à celui-ci d'exploiter les pauvres.

Dieu n'a pas de favoris

La corruption systématique de la Société d'Israël amène Amos à réfléchir à la portée de l'Alliance. Dieu s'intéresse-t-il seulement à Israël ? Israël, conclut Amos, ne représente rien de plus pour Dieu que les Éthiopiens, les Philistins ou les Syriens. Israël est, en fait, dans une situation bien pire que celles de n'importe lequel des précédents. **C'est un peuple pécheur, pas le peuple qui n'adore pas Yahvé qui sera détruit :**

... « avez-vous plus de prix pour moi que les gens d'Éthiopie ?
Je vous ai fait partir d'Égypte, mais j'ai fait partir aussi
les Philistins de Kaftor et les Syriens de Quirb !
Ne le savez-vous pas ? »
Le Seigneur Dieu a l'oeil fixé sur la dynastie coupable des rois d'Israël.
«Je vais la supprimer, dit-il, de la surface du sol.
Mais il n'est pas certain que je supprimerai aussi les descendants de Jacob.
Pour l'instant, je donne l'ordre qu'on secoue la nation d'Israël parmi les autres nations,
comme on secoue un crible sans qu'une pierre tombe à terre. » (Amos 9.8-9)

Israël s'est fait des illusions en pensant être le favori de Dieu. Dieu n'a pas de favoris, dit Amos. Le Dieu qui appelle et prépare Israël pour une mission, c'est le Dieu de tout le monde. Un peuple lui est aussi cher qu'un autre. Mais est-ce que la sortie d'Égypte n'est pas la preuve que Dieu nous aime d'un amour exclusif ? demande le peuple à Amos (Amos 2.10 ; 3.1). Non, réplique Amos, car les autres nations ont eu leur exode, elles aussi. Dieu a fait sortir Israël du pays d'Égypte, il a aussi amené les Philistins de Kaftor et les Syriens de Quirb. Dieu est le Dieu de toute l'histoire ; pas de l'histoire d'Israël seulement. Il est derrière le grand mouvement du monde. Il désire bénir le monde entier. Afin d'accomplir cela, il a assigné à Israël un rôle particulier. Israël, toutefois, s'abuse quand il voit ce rôle comme celui d'une classe privilégiée devant Yahvé.

Le jour de Yahvé

Israël fait face à l'avenir avec espoir. Il croit que le courant de l'histoire va le favoriser. Il croit en la venue du jour de Yahvé, lorsque Dieu triomphera sur tous ses ennemis et établira son règne sur le monde. Ce jour-là, Israël sera sauvé, quelle que soit sa conduite. Ainsi, Israël fait face à l'avenir avec confiance et soupire même après le jour de Yahvé. Amos, cependant, lance ces imprécations contre ceux qui attendent ce jour :

Quel malheur de voir ceux qui attendent le jour où le Seigneur interviendra !
Que vous apportera-t-il, ce jour du Seigneur ? (Amos 5.18)

Israël n'a rien à espérer de ce jour, puisque Israël lui-même est parmi les ennemis de Dieu.

Cela, Amos l'exprime dans un tableau puissant. Berger lui-même (Amos 1.1), il décrit ce qui pourrait bien arriver à un berger essayant de protéger son troupeau. Le jour de Yahvé, dit-il, est « comme pour un homme qui fuit devant un lion et tombe sur un ours. Il entre à la maison, appuie la main au mur, et se fait mordre par un serpent ! » (Amos 5.19).

Un berger chassant le lion qui s'est attaqué à son troupeau rencontre un ours. Maintenant, il est pris entre le lion et l'ours. « Le berger tente d'apercevoir une issue - une maison, une hutte de quelque sorte. En une fraction de seconde, il voit l'issue. Il se débarrasse à la fois du lion et de l'ours. Sauvé ! Alors, terrassé par la fatigue, il s'appuie contre le mur intérieur de la hutte, et un serpent le mord ! Voilà, dit Amos, ce qu'est le jour du Seigneur » (James A. Sanders, 1961 : 68 et ss.) Il n'y a pas d'issue au jugement de Dieu. Même pour Israël.

Un nouveau commencement

Est-ce que le jugement est le dernier mot de Dieu pour Israël ? Non, dit Amos, car lorsque le feu du jugement aura accompli son oeuvre, Dieu restaurera toutes choses :

Une hutte effondrée : c'est la cité de David,
Un jour, dit le Seigneur, je la remettrai en état,
je réparerai ses brèches, je redresserai ses ruines.
Je la reconstruirai comme elle était autrefois (Amos 9.11)

Dieu n'est pas un Dieu de justice sévère et mécanique. Si cela avait été le cas, il aurait pu répudier son alliance longtemps auparavant. Dieu pardonne une fois, après l'autre, espérant qu'Israël se repentira. Bien que sa condamnation des infidélités d'Israël soit dure, la porte de la repentance reste ouverte. Quand Dieu montre à Amos la destruction imminente d'Israël dans une vision, Amos n'a aucune raison valable à offrir à Dieu afin de différer sa sentence destructrice tout ce qu'il peut faire, c'est en appeler à sa miséricorde.

...je dis : « Je t'en prie, Seigneur Dieu, pardonne à ton peuple.
Sinon comment pourra-t-il subsister, lui qui est si petit ? »
Et le Seigneur changea d'avis : « Cela n'arrivera pas », dit-il. (Amos 7.2-3)

Pourquoi Dieu se repent-il ? Pas parce que « le peuple est innocent », mais parce qu'il est trop petit. Le jugement de Dieu n'est jamais définitif. On retrouve toujours une dimension de l'affection de Dieu ou la compassion domine sur la justice, où la miséricorde est une possibilité perpétuelle : Alors le Seigneur, le Dieu de l'univers, se montrera peut-être bienveillant pour les derniers descendants de Joseph (Amos 5.15). (Abraham J. Heschel, 1962 : *The Prophets*, New York : Harper and Row, 35 et ss.)

Le Prophète Jérémie

Un peu plus de cent ans se sont écoulés depuis qu'Amos a prononcé ses prophéties et le royaume du Nord a été détruit. Maintenant, le glas est prêt à sonner de nouveau, cette fois pour le royaume du Sud. Jérémie s'en charge.

Une mission impossible

La mission de Jérémie consiste à annoncer la chute du royaume du Sud, la destruction de Jérusalem, et la fin de la dynastie davidique. Il s'agit d'une mission qui frôle les limites de l'être humain. Jérémie doit faire face à un nationalisme exacerbé par l'espoir d'une indépendance politique et proclamer qu'un désastre politique est le jugement inévitable de Dieu pour un peuple déloyal. Comme les prophètes qui l'ont précédé, Jérémie n'est pas entendu et on le fuit. Méprisé et rejeté par son peuple, il souffre intensément. Sans épouse ou enfants pour le soutenir (Jérémie 16.1-13), doutant de ses propres frères

et parents (Jérémie 12.6), en difficulté avec les autorités, mal vu par la plupart des gens et renonçant à leur style de vie, Jérémie est assailli par la solitude. Mais Dieu lui dit :

N'aie pas peur d'eux, car je suis avec toi pour te délivrer. (Jérémie 1.8)

Est-ce que cela soulage Jérémie ? Pas tellement. Dans la solitude et le désespoir, il se plaint à Dieu que sa mission est impossible :

Seigneur, tu m'as si bien séduit que je me suis laissé prendre ;
tu m'as forcé la main, tu as été le plus fort.
Tous les jours on rit de moi, tous me tournent en ridicule.
Chaque fois que je dois parler, il me faut ensuite appeler au secours,
crier à la violence et à l'oppression.
Recevoir de toi une parole me vaut chaque jour moqueries et insultes.
Si j'en viens à me dire : « Je ne veux plus y penser, je ne parlerai plus de la part de Dieu »,
alors au plus profond de moi il y a comme un feu qui me brûle.
Je m'épuise à le maîtriser, mais je n'y parviens pas. (Jérémie 20.7-9)

Pas de lignes définies

Le livre de Jérémie est difficile à lire. La disposition semble en être confuse. Le lecteur n'y trouve pas une histoire suivie. Il n'y a pas non plus de progression logique des idées qui amènerait les différentes parties à un ensemble cohérent. Ce manque apparent d'ordre vient du fait que, comme la plupart des livres prophétiques, le livre de Jérémie est une sorte d'anthologie. Il ne faut donc pas y rechercher un ordre chronologique. Qu'un passage apparaisse avant un autre ne signifie pas qu'il ait été écrit en premier. Si l'on y recherche vraiment un classement, on pourrait à la rigueur en trouver un par sujets. Mais même là, il est difficile de s'y retrouver tout à fait. Bien que cette dernière remarque, écrit John Bright, ouvre la porte à la compréhension. « Les livres prophétiques ne sont pas vraiment des livres... comme nous en comprenons le terme. Ils ne sont pas non plus des livres dans le sens de la plupart des livres du nouveau Testament... ou, pour autant, des écrits variés de l'Ancien Testament. Ils représentent plutôt une série de paroles prophétiques et d'autres composants qui possèdent une longue et complexe histoire en ce qui concerne leur transmission » (Jérémie 1 vi ss.). Ainsi, une ligne définie est hors de question. Nous ne pouvons que remarquer la structure étendue :

Les paroles de Jérémie à Israël : Jérémie 1-24 ; 30-33 ;
Les paroles de Jérémie aux nations : Jérémie 25 ; 46-51 ;
Le récit de la vie de Jérémie : Jérémie 26-29 ; 34-45 ;
Les lamentations de Jérémie : Jérémie 10-20.

L'ancienne alliance

Dans Jérémie 2 à 13, nous sommes témoins d'un procès concernant l'alliance. Le procureur représentant Yahvé est Jérémie qui retrace l'histoire d'Israël à partir d'une perspective de l'engagement d'Israël à l'alliance. De ce point de vue, c'est une histoire d'ingratitude et d'infidélité. L'acte d'accusation se corse au verset 13, lorsque Jérémie accuse le peuple d'avoir abandonné celui qui est « la source d'eau vive », pour se creuser « des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau ».

Dans d'autres passages, Jérémie rappelle le vrai sens de la circoncision - l'acte d'initiation au peuple de l'alliance. Il compare la circoncision à l'obéissance quand il dit au peuple du royaume du Sud :

À qui dois-je parler, qui avertir pour qu'on m'écoute ?
Ils ont les oreilles bouchées, ils ne peuvent pas être attentifs.
Ce que tu dis, Seigneur, provoque leurs moqueries ;
ils ne veulent rien entendre. (Jérémie 6.10)

Ailleurs, il dit même que Dieu punira à la fois les Juifs circoncis et les nations incirconcises parce qu'ils n'ont pas pratiqué la bonté, la justice et la loyauté sur la terre (Jérémie 9.23). -Toutes des qualités qui représentent le coeur de l'alliance et résument le message central des prophètes. Les descendants d'Abraham peuvent exercer leur rituel de circoncision, mais ils en ignorent le sens profond : la réponse qu'elle exige. Quelque chose de radicalement neuf doit prendre place. Le coeur humain doit être circoncis.

La Réforme de Josias

Peu de temps après que Jérémie commence à prêcher, l'Assyrie perd le contrôle de la Palestine. Les moins déliées, le roi Josias est en mesure d'apporter des mesures de réforme religieuse. Ces dernières représentent une purification radicale du culte de Yahvé (2 Rois 23.4-14, 24). Josias supprime les sanctuaires locaux de Yahvé à travers son royaume et centralise toute l'adoration publique à Jérusalem.

Bien que la réforme produise beaucoup de bons résultats, elle n'amène pas une repentance complète. Elle donne de l'éclat aux activités religieuses, mais Dieu n'est pas aveuglé par la fumée d'un encens qu'il ne peut voir (Jérémie 7.9-11). L'exigence centrale de Dieu, c'est l'obéissance, pas la religion.

À plus d'une occasion, Jérémie se plaint de ne pas voir de vraie repentance naître de la réforme de Josias, mais seulement un culte plus élaboré (Jérémie 6.16-21) et aussi que les riches et les puissants se servent du culte comme un écran de fumée lorsqu'ils violent la loi de l'alliance (Jérémie 7.1-15). Il constate la faiblesse d'une réforme lorsqu'il s'agit de changer le coeur humain et il répudie la suffisance du sacrifice rituel que la prêtrise ne devrait pas approuver (Jérémie 7.21-23).

En l'an 609 av. J.-C., la tragédie éclate. Josias meurt et Juda perd son indépendance. Les pratiques populaires reviennent (Jérémie 7.16-18 ; 11.9-13) et la moralité publique dégénère. Quelque chose de plus efficace que la réforme de Josias est nécessaire.

Une nouvelle alliance

Alors que l'histoire d'Israël se rapproche de l'exil babylonien, Jérémie se rend compte que les Israélites ne sont pas en mesure de se repentir par eux-mêmes. « L'Éthiopien peut-il changer la couleur de sa peau ? ou la panthère les taches de son pelage ? Non ! Eh bien, vous tous, si habitués à mal faire, vous ne pouvez pas davantage vous mettre à faire le bien ! » (Jérémie 13.23) La repentance doit venir d'une autre manière. S'il doit y avoir une renaissance nationale, ce sera par une autre source. Jérémie identifie cette source :

Bientôt, déclare le Seigneur, je conclurai une alliance nouvelle avec le peuple d'Israël et le peuple de Juda. Elle ne sera pas comme celle que j'avais conclue avec leurs ancêtres, quand je les ai pris par la main pour les faire sortir d'Égypte. Celle-là, ils l'ont rompue, et

pourtant c'est moi qui étais leur maître, dit le Seigneur. Mais voici en quoi consistera l'alliance que je conclurai avec le peuple d'Israël, déclare le Seigneur : j'inscrirai mes instructions non plus sur des tablettes de pierre, mais dans leur conscience ; je les graverai dans leur coeur ; je serai leur Dieu et ils seront mon peuple. (Jérémie 31.31-33)

Dieu ne promet pas à Israël une nouvelle loi, mais une nouvelle motivation intérieure, et la capacité d'accomplir une loi déjà connue. Ce qui est nouveau, c'est que Dieu motivera intérieurement son peuple et lui donnera la force nécessaire. Les gens auront la volonté de Dieu dans leur coeur et ne désireront faire que ce que Dieu veut.

Jérémie est bien conscient que le coeur humain est tortueux et incurable par dessus tout (Jérémie 17.9) et que « l'homme n'est pas capable de se conduire comme il faut ; il n'a pas les moyens de diriger ses pas dans la bonne direction » (Jérémie 10.23). C'est seulement à la lumière de cette constatation dévastatrice de l'incapacité d'Israël de se repentir par sa propre force que nous devons voir à quel point l'annonce de Yahvé est nouvelle. Sous la nouvelle alliance, « les gens obéiront à Dieu non plus parce qu'ils sont censés le faire, mais parce qu'ils voudront le faire. Cette fois, on ne se croisera pas les doigts derrière le dos ; cette fois, faire ce qui vient naturellement sera faire la volonté de Dieu. Voilà le miracle. » (William L. Holladay, 1974 : *Jeremiah : Spokesman Out Of Time*, Philadelphia : Pilgrim Press, 119)

La signification de Jérémie

Mesuré selon des standards humains, Jérémie a échoué. Son message a été complètement ignoré et il n'a pas empêché son peuple de prendre un chemin suicidaire. Néanmoins, « peu d'hommes jettent une ombre plus grande sur l'histoire de son peuple qu'il ne l'a fait ; peut-être plus que n'importe qui d'autre, il l'a rendu en mesure de survivre au désastre qui l'a frappé. Dans un sens, réel bien que limité, Jérémie fut l'un des sauveurs d'Israël. » (Bright, 1965 : *Jeremiah [The Anchor Bible]*, New York : Doubleday, cxii)

La chute de Jérusalem en 587 av. J.-C. et l'exil babylonien qui s'ensuivit n'était pas simplement une catastrophe politique mais surtout un désastre spirituel. D'après une croyance populaire, Jérusalem était inviolable. Même si un envahisseur étranger dévastait Juda et allait jusqu'à assiéger Jérusalem, la ville elle-même ne tomberait pas. Pas seulement à l'épaisseur de ses murailles, mais parce qu'elle était à l'abri de l'ombre des ailes de Dieu. Yahvé ne pourrait pas permettre que cela arrive. Il avait trop investi dans Jérusalem ; il avait conclu une alliance éternelle avec David (2 Samuel 7.4-17).

À l'époque de Jérémie, l'idée que Jérusalem était une cité inexpugnable était devenue un dogme. Évoquer l'idée que la cité de David tomberait et que la dynastie davidique prendrait fin, cela ne se faisait pas. C'est pourquoi, quand Jérusalem tomba et que la lignée davidique fut interrompue, la piété populaire et la théologie officielle étaient bien incapables d'expliquer ce qui arrivait. Si Israël n'avait pas été en mesure de trouver une explication valable à cette tragédie dans les termes de la fidélité de Yahvé à sa partie de l'alliance, cette nation n'aurait pas survécu, humainement parlant. « Que cela ne soit pas arrivé, c'est à des hommes comme Jérémie qu'on le doit dans une grande mesure... qui ont donné une explication à la tragédie en regard à la foi d'Israël et ont montré la voie au-delà. » (Bright, 1965, cxiii)

Questions sur le chapitre V

1. Qu'est-ce qu'un prophète ? Qu'est-ce que ce n'est pas ?
2. À quel genre de message appartient le message des prophètes ?
3. À quelle période de l'histoire du peuple d'Israël appartiennent les prophètes classiques ?
4. Le prophète Amos :
 - a) Dans quel contexte historique et géographique a oeuvré Amos ? Que savez-vous de lui ?
 - b) Quel but vise la prophétie d'Amos ? Décrivez la société à laquelle il s'adresse.
 - c) Selon le prophète, quel est le statut d'Israël devant Yahvé ?
 - d) Pourquoi Israël devrait-il craindre le « jour de Yahvé » ?
5. Le prophète Jérémie :
 - a) Quand et à qui Jérémie adresse-t-il sa prophétie ? Quelle expérience a-t-il de la fonction de prophète ?
 - b) Quelles charges porte-t-il contre la réforme du roi Josias ?
 - c) Dieu surgira le renouveau d'Israël selon le prophète ?

Étude Biblique

6. Lisez Amos 9 :
 - a) L'adoration de Yahvé à l'autel était le centre officiel de l'adoration publique. Pourquoi Amos la condamne-t-il ? (Lire aussi Amos 5.21-24 ; 2.6-11)
 - b) Quel titre donneriez-vous au paragraphe 9.2-4 ? Quel titre donneriez-vous au paragraphe du Psaume 139.7-12 ? Comment la même vérité sur Dieu conduit-elle à des conséquences contraires ?
 - c) Selon Amos 9.7-10, comment Israël comprend-il son élection par Yahvé ? (voir aussi 2.6-11 ; 3.2)
 - d) Selon les versets 11-15 et le paragraphe intitulé « Un nouveau commencement » (p. 69), quel espoir propose le prophète au peuple ?
7. Lisez Jérémie 31.23-37 :
 - a) Quel est le thème général des chapitres 30 et 31 du livre de Jérémie ? (voir 30.1-3 ; 31, 27, 31, 38)
 - b) Quelle est la nature de la nouvelle alliance évoquée et promise ?
 - Quand l'ancienne alliance a-t-elle été conclue ? (32)
 - Qu'est-il arrivé à cette alliance ? (32)
 - Sur quoi le nouveau traité d'alliance sera-t-il rédigé et signé ? (33)
 - Quelle relation sera établie et assurée par la nouvelle alliance ? (33)
 - Quel sera le résultat, le fruit de cette alliance ? (34)
 - c) Dieu a-t-il besoin de l'État d'Israël pour établir son Royaume ?

Questions Pour Discussion

8. L'Église a-t-elle besoin de prédication prophétique aujourd'hui ? Si oui, quelles en seraient les caractéristiques ?
9. Que veut dire l'affirmation : « Chaque chrétien est appelé à être prophète » ? (voir le Catéchisme de Heidelberg, Q 31 et 32)

VI. DIEU PROMET UNE CITÉ SAINTE À SON PEUPLE

La Naissance Du Judaïsme

La chute de Jérusalem en juillet 587 av. J.-C. marque un virage important dans l'histoire du peuple de Dieu. La vie nationale organisée d'Israël cesse ; l'histoire du judaïsme commence. Juda, la dernière tribu d'Israël, cesse d'exister en tant que nation et devient une communauté religieuse.

L'extinction politique de Juda ébranle la foi du peuple. Dieu n'avait-il pas conclu une alliance spéciale avec Israël à travers le roi David ; une alliance qui garantirait la continuité de la dynastie davidique (2 Samuel 7) ? Est-ce que l'histoire des faits puissants de Dieu, commencée lors de l'exode, n'avait pas trouvé son apothéose lorsque Dieu choisit David comme roi et Jérusalem comme lieu de sa résidence terrestre ? Bien que Dieu eût rejeté les tribus du Nord, n'était-il pas vrai que c'est « la tribu de Juda, et c'est le mont Sion qui eut sa préférence » et qu'« il choisit aussi David comme serviteur » (Psaumes 78.68 et 70) ?

Si Dieu avait fait toutes ces choses, alors pourquoi avait-il permis que le Temple soit détruit et que la maison de David tombe ? Le poète du psaume 89 souligne l'angoisse profonde que cause cette question :

Mais tu as rejetés, tu as laissé tomber le roi que tu avais consacré ;
tu t'es fâché contre lui.
Tu as rompu l'engagement que tu avais pris envers ton serviteur ;
tu as souillé sa couronne en la jetant à terre...
Tu lui as fais perdre sa splendeur,
tu as renversé son trône à terre...
Seigneur, où sont passées tes bontés d'autrefois,
et les promesses que, dans ta fidélité,
tu avais faites à David ? (Psaume 89.38-50)

Le danger que les exilés du Sud, comme les exilés du Nord avant eux, soient assimilés par les populations non-juives qui les entouraient, n'était pas du tout imaginaire. La survie de Juda dépendait de sa capacité de changer son état de nation en celui de communauté religieuse. C'est un changement que Juda était en mesure de faire. Juda a « à la fois survécu à la calamité et, formant une nouvelle communauté à partir des ruines de l'ancienne, a repris sa vie en tant que peuple. Sa foi, disciplinée et affermie, survécut ainsi et, petit à petit, trouva la direction qu'elle suivrait à travers les siècles à venir. Dans l'exil et au-delà, le judaïsme était né » (Bright, 1959, 323).

La Reconstruction Du Temple

L'avenir qu'espéraient les fidèles exilés, c'était un retour au pays. Cet espoir se réalisa en 538. L'année auparavant, Babylone était tombée entre les mains du roi persan Cyrus. En 538, Cyrus permit aux Juifs de rentrer chez eux et leur donna l'autorisation de reconstruire le Temple de Jérusalem.

Esdras 1.2-4 et 6.3-5 en font le récit. On y lit que le décret libéral proclamé par Cyrus prévoyait que le Temple serait reconstruit aux frais du trésor royal. Le décret stipulait en outre qu'on rendrait et renverrait à Jérusalem la vaisselle d'or et d'argent prise par Nabuchodonosor.

La communauté des rapatriés était très petite au début. « Au cours des années qui suivirent la rentrée des premiers rapatriés, d'autres groupes suivirent leur exemple. En 522, la population totale de Juda, comprenant ceux qui étaient déjà résidents, dépassait à peine 20 000 personnes. Jérusalem elle-même, avec une population minime 75 ans après (Néhémie 7.4), restait presque en ruines » (Bright, 1959, 347).

Les rapatriés avaient à faire face à de nombreuses difficultés. Les premières récoltes étaient insuffisantes (Aggée 1.9-11 ; 2.15- 17), le coût de la vie était élevé et les salaires maigres. Les voisins, en particulier l'aristocratie samaritaine, qui voyait Juda comme faisant partie de leur territoire, étaient ouvertement hostiles. De plus, les Judéens qui étaient restés en Palestine manquaient d'enthousiasme en voyant revenir les exilés, car ces Judéens s'étaient appropriés les champs et les vignobles et avaient emménagé dans les maisons qui n'avaient pas été détruites. Enfin, les exilés ne rentraient pas dans un pays indépendant, mais dans une province de l'Empire persan.

En quittant Babylone, les Juifs pensaient assister à de grands événements dès leur arrivée en Palestine. Mais ce fut très décourageant. Après l'excitation du début du retour, il ne restait que les difficultés et l'hostilité. Le rêve de restaurer l'ancien empire de David et de détruire tous les ennemis du peuple de Dieu s'évanouirent très vite.

C'est pourquoi il n'est pas surprenant que le travail de reconstruction du Temple, commence tôt après le retour, se soit arrêtée. Les gens, devant se battre pour leur existence, n'avaient ni les ressources ni l'énergie de mener à bien le projet. L'aide financière promise par les Persans était minime. 18 ans après la mise en oeuvre de la reconstruction du Temple, on en était toujours aux fondations.

Pendant cette période, Dieu avait aussi des hommes qui parlaient pour lui afin de proclamer le message de sa venue et de son royaume. Les prophètes Aggée et Zacharie apparaissent. Les deux hommes lient leur message à la reconstruction du Temple - si étroitement que pour eux, cette reconstruction est vraiment la condition de la venue de Dieu -. Le Temple, après tout, était l'endroit où Dieu parlait à Israël et où il lui pardonnait ses péchés. L'attitude qu'on prenait envers le Temple révélait une attitude pour ou contre Dieu. Aggée, ainsi, ne peut se taire plus longtemps :

Eh bien, est-il normal que vous habitiez des maisons richement décorées
alors que mon Temple est en ruine ?
Je vous le demande, moi, le Seigneur de l'univers,
réfléchissez à ce qui vous arrive.
Vous avez beaucoup semé, mais votre récolte est très faible ;
vous n'avez pas suffisamment à manger pour bien vous nourrir
et pas suffisamment à boire pour vous rendre gais ;
vous n'avez pas assez de vêtements pour vous tenir chaud
et le salaire du travailleur s'épuise aussi vite qu'une bourse percée ! (Aggée 1.4-6)

Traduit dans la langue du Nouveau Testament, le message d'Aggée se lit : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et vous recevrez aussi toutes les autres choses dont vous avez besoin pour vivre. »

Le résultat de l'appel d'Aggée fut que « Le Seigneur réveilla le zèle de Zorobabel, le gouverneur de Juda, de Yéchoua, le grand-prêtre, et de tous ceux qui étaient revenus d'exil. Ils se mirent au travail pour reconstruire le temple de leur Dieu, le Seigneur de l'univers » (Aggée 1.14). En 515, le Temple

était terminé et dédié dans la liesse populaire (Esdras 6.13-18). Le peuple de Dieu avait de nouveau un centre culturel.

Le Renouveau De L'alliance

La période allant de la fin de la reconstruction du Temple jusqu'au milieu du siècle suivant est marquée par le silence de l'histoire. Nous ne savons presque rien de ce qui est arrivé au peuple Juif de cette époque. Puis, à la fin de cette période, Néhémie et Esdras apparaissent. Néhémie donne à la communauté un statut politique et une réforme administrative ; Esdras réorganise et réforme sa vie spirituelle. La date de la carrière de Néhémie est certaine -445 à -433 ; celle d'Esdras ne l'est pas.

Le rôle de Néhémie

Néhémie servait comme échanson à la cour du roi persan Artaxerxès. Le roi désirait stabiliser la Palestine. Après que Néhémie eût entendu parler des conditions de vie défavorables de la Palestine, il résolu de se servir de son influence auprès du roi afin de lui demander la permission d'aller à Jérusalem. Sa requête fut acceptée. « On lui accorda une ordonnance autorisant la construction des murailles de la cité qui stipulait que les matériaux nécessaires proviendraient des forêts royales. Plus que cela, soit immédiatement, soit par la suite, Néhémie était nommé gouverneur de Judée (Néhémie 5.14 ; 10.1), qui devenait une province séparée, indépendante de la Samarie » (Bright, 1959, 364 55.).

Néhémie arrive à Jérusalem en 440 au plus tard. Il se met à l'oeuvre immédiatement. En tant que nouveau gouverneur, il s'attelle d'abord au problème le plus urgent : celui de la sécurité. En 52 jours (Néhémie 6.15), il dresse une muraille.

Néhémie fut gouverneur de Judée deux termes d'affilée. Il assura la sécurité de la communauté juive, lui donna une administration honnête et un statut politique. Mais il ne réforma pas la vie interne de la communauté. Cette tâche était réservée « au prêtre Esdras, spécialiste de la loi du Dieu du ciel » (Esdras 7.12).

Le rôle d'Esdras

Comme Néhémie, Esdras était envoyé par Artaxerxès (Esdras 7.12-26). Il avait reçu le pouvoir d'enseigner la loi et de mettre en place l'administration qui verrait à ce qu'elle soit respectée. On ordonna à tous ceux qui prétendaient allégeance au Temple de la communauté de Jérusalem du vivre en accord avec la loi qu'Esdras avait apportée avec lui. Cette loi, c'était la Pentateuque - les cinq premiers livres de l'Ancien Testament. Désobéir à la loi, c'était aussi désobéir à la loi du roi persan.

Après cela, si quelqu'un refuse d'obéir à Dieu ou à La loi de l'Empereur, qu'on ait soin de lui infliger la condamnation qu'il mérite, soit la mort, soit le bannissement, soit la confiscation de ses biens, soit encore l'emprisonnement (Esdras 7.26).

Les hauts faits de la réforme d'Esdras se trouvent dans Néhémie 8-10. Devant la foule assemblée, on lit la loi « du matin jusqu'au milieu du jour » (Esdras 8.3) et tout le peuple, à la fois les hommes et les femmes, doivent prêter serment d'allégeance à la loi. Cela signifie en fait que le peuple s'engage à ne plus se marier avec les étrangers, à ne plus travailler le jour du sabbat, à laisser la terre en jachère et à annuler les dettes tous les sept ans, ainsi qu'à prélever eux-mêmes une taxe annuelle pour l'entretien du Temple.

L'attente ardente de la venue imminente de Dieu se trouve à l'arrière-plan. L'obéissance à la loi commence à prendre la première place dans la vie de la communauté.

Le programme de réforme d'Esdras semble s'accomplir un an après l'arrivée de ce dernier à Jérusalem. Puis on n'entend plus parler de lui. Mais lors de son bref séjour à Jérusalem, il reconstitue Israël et donne à sa foi une forme par laquelle elle pourra survivre à travers les siècles. Dans le cadre de la stabilité politique apportée par Néhémie, Esdras organise la communauté juive autour de la loi, la Torah. Depuis cette époque, la marque distinctive d'un Juif ne sera ni l'existence nationale, ni une particularité ethnique, mais l'adhésion à la loi. La loi permet de vaincre les limites géographiques et ethniques des époques précédentes. Elle accompagnera les Juifs où qu'ils aillent.

L'encouragement De L'histoire

Les livres de Samuel et des Rois forment un récit continu qui couvre environ 500 années de l'histoire des Israélites. Débutant avec le dernier des juges, Samuel, ces livres se terminent par la vie du dernier des rois de Juda, Joiakin, libéré de prison par le roi babylonien et invité régulièrement à manger à la table de ce dernier.

Quand nous passons au premier livre des Chroniques, le livre qui suit immédiatement celui des Rois d'après l'ordre traditionnel grec et latin de nos Bibles, nous nous attendons à ce que l'histoire continue. Jusque là, en lisant l'Ancien Testament, de Genèse à Rois, la narration des faits puissants de Dieu s'était poursuivie de manière continue. Toutefois, le premier livre des Chroniques nous ramène au tout début - à Adam. Puis, après neuf chapitres de listes de noms, nous en venons à l'histoire de la mort de Saül (que nous avons déjà lu dans 1 Samuel 31). Dans les chapitres qui restent, 1 Chroniques nous raconte ce que le roi David a accompli. 2 Chroniques narre la vie de Salomon et des rois de Juda, et va un peu plus loin que le second livre des Rois. Il finit avec Cyrus, roi de Perse, lorsque celui-ci ordonne la reconstruction du Temple de Jérusalem. Mais ce n'est pas avant de commencer à lire le livre suivant, Esdras, que nous retournons à l'histoire d'Israël.

Pourquoi cette répétition de l'histoire d'Israël ? Pourquoi 1 et 2 Chroniques répètent-ils l'histoire des livres antérieurs, et particulièrement celle de 1 et 2 Samuel et des Rois ?

Aucune de ces séries de livres n'avait pour but de faire la chronique du passé. Elles rappellent le passé dans un but précis. Comme tous les bons écrits historiques, chacune de ces narrations est écrite afin de transmettre un certain message.

Les livres de Samuel et des Rois décrivent l'ascension et le déclin du royaume hébreux à partir d'une certaine perspective. Leur but est de répondre à la question : pourquoi Israël, en tant que nation, finit-il si tragiquement ? Le règne de chaque roi est évalué selon qu'il a été fidèle ou non à Yahvé. Ce récit de siècles de royauté devient petit à petit une grande confession de culpabilité. Israël est appelé à confesser ses péchés afin que Dieu puisse les lui pardonner et lui procurer un nouvel avenir.

L'auteur des Chroniques écrit à partir d'une perspective différente. Cet auteur désire encourager les Juifs, après leur retour d'exil, à la lutte pour le maintien de leur existence dans des circonstances défavorables.

Le ton de Samuel et des Rois est essentiellement prophétique. Ces livres nous disent que l'histoire de la monarchie est liée à celle des prophètes. Le premier roi fait face à un prophète, tout comme David,

le second roi. À plusieurs occasions, nous voyons des prophètes changer le cours de l'histoire (1 Rois 12.21-24 ; 13 ; 14.1-8 ; 16.1-4). Dans les Chroniques, cependant, on met très peu l'accent sur les prophètes.

En bref, la première histoire, Samuel/Rois, est là pour appeler la nation à la repentance des péchés passés et pour montrer que Dieu fait toujours de grandes choses pour son peuple quand celui-ci se tourne vers lui ; la seconde histoire, les Chroniques, a l'intention de rassurer le peuple de Juda en dépit de son passé de péché, afin qu'il se sente le peuple que Dieu a choisi pour accomplir son dessein dans l'histoire. En regardant en arrière, après 700 ans d'histoire, comment le peuple aurait-il pu se décourager, voyant que Dieu avait accompli de si grandes choses pour lui ?

Ainsi, les Chroniques présentent une histoire de Juda, en mentionnant spécialement les institutions liées au Temple. Les généalogies dans 1 Chroniques 1 montre la position prise par la tribu de Juda en rapport avec les autres nations. Le deuxième chapitre de 1 Chroniques s'attache à la tribu de Juda, le troisième aux descendants du roi David.

Après neuf chapitres d'introduction, l'histoire commence vraiment. Le règne de Saül est vite mis de côté. Après quoi, 1 Chroniques raconte l'élection de David comme roi de tout Israël, omettant le récit de ses activités épisodiques en Juda et avec les Philistins, parce que ces derniers n'entrent pas dans son objectif. On ne nous dit rien de Bethsabée ni de l'humiliation de David lors de la rébellion d'Absalon. Le David des Chroniques est un roi modèle. Lui et son fils ne règnent pas en Israël, mais dans « le royaume de Yahvé » (1 Chroniques 28.5). À l'encontre de Samuel/Rois, 1 et 2 Chroniques ne s'attardent pas à nous montrer les péchés de David et de Salomon. Ces livres cherchent plutôt à attirer l'attention sur ces hommes en tant que porteurs de la promesse divine, comme symbole d'espérance.

Dans la description de David des Chroniques, nous commençons à percevoir la silhouette du futur roi d'Israël, venant de la maison de David, qui vint à Jérusalem « humble et monté sur un âne » (Matthieu 21.5). Nous découvrons ici une association des tableaux de David et du Christ, fils de David.

C'est une expérience réconfortante que celle de lire l'histoire d'Israël à partir de ce point de vue de rédemption. Les Chroniques donnent aux Juifs ce dont ils ont besoin : un sens renouvelé de leur mission auprès des nations de la terre.

La Transformation De Jérusalem

Les prophéties d'Aggée et de Zacharie ont pour thème la transformation du Temple de Jérusalem à la fin des temps :

Faites éclater votre joie, gens de Jérusalem, je viens habiter au milieu de vous. Dès ce moment-là de nombreuses nations se rallieront à moi, le Seigneur, et elles deviendront mon peuple (Zacharie 2.14-15a).

Ce thème particulier a une longue histoire. Pour comprendre son influence sur le message d'Aggée et de Zacharie, il est nécessaire d'en retracer le thème jusqu'à ses racines prophétiques les plus anciennes.

Selon ce que nous lisons dans 1 Chroniques 11, la première chose que David fit après avoir accédé à la royauté d'Israël, ce fut la prise de Jérusalem. Il fit alors amener l'Arche - symbole de l'alliance de Yahvé avec Israël - dans sa nouvelle capitale. Aucune décision n'eut de plus grandes conséquences

pour cette cité. Elle fit de Jérusalem le centre d'adoration du peuple d'Israël. Grâce à la présence de l'arche, Jérusalem devint plus que la capitale et la résidence royale. Elle fut élevée au rang de cité sainte, d'habitation de Dieu.

Au cours du temps, la sainteté de l'arche passa d'abord au Temple, puis à la cité de Jérusalem toute entière. Même après que l'arche eut été volée et le Temple détruit, Jérusalem resta le centre de la piété juive.

Le fait que Jérusalem ait été déclarée ville sainte ne changea toutefois pas la condition morale de la cité. Elle resta, tout comme les autres grandes cités, une ville de péché. Jérusalem était la cité construite « sur le meurtre et l'oppression » (Michée 3.10), un repaire de meurtriers (Ésaïe 1.21), une ville orgueilleuse qui insultait les cieux par son entêtement à suivre les désirs de son propre cœur (Jérémie 13.9 et suivantes). C'était une cité pleine d'injustices (Ésaïe 1.21).

Jérusalem n'a jamais été construite par Dieu ni pour lui. Elle n'était pas sainte d'elle-même. Pourquoi pas ? Parce que la sainteté n'est pas une force impersonnelle, mais une qualité personnelle, qui réside non pas dans la matière, mais dans la nature des actes humains. Ainsi, le Dieu de l'Écriture s'occupe-t-il plus de la conduite humaine que des rues et des bâtiments. La première chose qui compte pour Dieu, c'est une conduite sainte, ce n'est pas un lieu sacré. Par exemple, si Jérusalem doit être appelée « sainte », c'est seulement parce que son peuple reflète la sainteté de Dieu.

Profondément attristé par l'absence de sainteté à Jérusalem, le prophète Ésaïe a un rêve (Ésaïe 2.1-4). Dans son rêve, il est témoin de la transformation de Jérusalem. Cette transformation se fait en plusieurs étapes.

Tout d'abord, c'est le paysage qui change. La montagne du Temple s'élève ; on l'exalte au-dessus de toutes les collines qui l'entourent, pour devenir ainsi visible à tous les habitants du monde.

Ensuite, le prophète voit beaucoup de peuples venir vers le Temple de toutes les directions possibles. Des peuples qui ne peuvent plus longtemps vivre dans les conditions de vie désespérées qui sont les leurs. Les désordres de la société et la violence internationale (épée, lances, guerre) forcent ces peuples à aller à Jérusalem afin d'échapper à leur mode de vie chaotique. En arrivant à Jérusalem, ils reçoivent la loi, « En effet, c'est de Sion que vient l'enseignement du Seigneur, c'est de Jérusalem que nous parvient sa parole » (Ésaïe 2.3).

Tout comme les groupes de pèlerins israélites font un voyage annuel à Jérusalem afin d'écouter la voyante de Dieu dans la loi de l'alliance, ainsi Ésaïe s'attend à ce que « dans les derniers jours », les nations affluent à Jérusalem pour y trouver un règlement final à toutes leurs disputes. Ces nations assujettiront leur existence à la volonté de Dieu et réorganiseront leur vie en conséquence, « De leurs épées, ils forgeront des pioches, et de leurs lances, ils feront des faucilles. » (Ésaïe 2.4).

Une forme plus élaborée de cette prophétie de pèlerin se trouve dans Ésaïe 60. Tout comme Ésaïe 2, Ésaïe 60 décrit la transformation de Jérusalem. Yahvé appelle Jérusalem au réveil, en anticipation de la gloire qu'il y apportera. Jérusalem y est dépeinte comme une femme prostrée au sol, à laquelle on dit de se lever et de refléter la lumière qui lui vient d'en haut. Cette lumière est si brillante qu'elle a le même effet que dans Ésaïe 2. Les nations vivant dans les ténèbres verront de loin la lumière de l'âge nouveau et viendront de toutes les directions afin de rendre hommage à la gloire divine maintenant révélée sur la terre. Jérusalem émerge de son insignifiance passée et met en mouvement un pèlerinage

des nations (Ésaïe 60.3). Les navires font route depuis l'Ouest comme des vols de colombes. Des caravanes apporteront de l'or et de l'encens depuis l'Est. L'abondance de la mer et les richesses des nations afflueront à Jérusalem (Ésaïe 60.5). La violence et l'injustice sociale cesseront (Ésaïe 60.14). La lune et le soleil n'auront plus d'utilité, car Yahvé sera la lumière éternelle de Jérusalem (Ésaïe 60.19). Ses murailles seront le salut et ses portes la louange de Dieu (Ésaïe 60.18). Tous ses habitants formeront un peuple de fidèles (Ésaïe 60.21). Ils seront appelés « la cité du Seigneur, la Sion du Saint d'Israël » (Ésaïe 60.14).

Avec l'affirmation qu'à la fin des temps, tout le monde sera fidèle à Jérusalem (Ésaïe 60.21), Israël atteint l'apogée de sa vision. Le prophète a faim et soif d'une Jérusalem où la justice habite. Mais seule la présence de Dieu le permettra. Seule la présence de Dieu débarrassera la cité de ses ombres et de son mal, et en fera « un sujet de fierté pour toujours, un sujet de joie de siècle en siècle. » (Ésaïe 60.15).

C'est cette prophétie de pèlerinage d'Ésaïe qu'Aggée utilise pour s'adresser à la communauté juive de Jérusalem. De cette vision, toutefois, il ne choisit qu'un grand trait - celui des nations apportant des présents à Yahvé. Allant contre toutes les évidences visibles, il perçoit son époque comme celle du salut. Même dans les conditions pénibles de son époque, il voit Yahvé se préparant à sa venue à Jérusalem :

Oui, moi le Seigneur de l'univers, je le déclare, dans peu de temps je vais ébranler le ciel et la terre, les mers et les continents. Je mettrai toutes les nations étrangères sens dessus dessous. Leurs richesses afflueront ici et je redonnerai au temple une grande splendeur, je vous le déclare. (Aggée 2.6-7)

Aggée a la vision de l'époque à laquelle les nations feront un pèlerinage à Jérusalem pour apporter à Yahvé leurs trésors, parce que lui seul a un droit légitime sur tous les trésors éparpillés parmi les nations. « En effet, l'or et l'argent du monde entier m'appartiennent. » (Aggée 2.8), c'est pour cette époque, lorsque les trésors reviendront à leur propriétaire légitime, que le Temple doit être reconstruit.

Zacharie, lui aussi, utilise la prophétie de pèlerinage d'Ésaïe pour décrire la venue de Yahvé. Il parle de tout le pays se transformant en une plaine et de Jérusalem exaltée au-dessus de tout (Zacharie 14.10). Il promet que Jérusalem sera alors une grande cité débordant du peuple de Dieu et des nations des Gentils (Zacharie 2.10 ; 8.22) ou de ce qui en reste (Zacharie 14.16), affluant de partout dans le monde. La Jérusalem de ce jour sera appelée cité sainte (Zacharie 8.3). Chaque chose et chacun portera l'inscription « consacré au Seigneur » (Zacharie 14.20). La ville n'aura pas de murailles, car la gloire de Yahvé sera « comme une muraille de feu autour de la ville » (Zacharie 2.9).

La nouvelle Jérusalem de l'espérance prophétique, en d'autres mots, le rassemblement des fidèles de la fin des temps, une communauté sainte qui sera comme une cité au sommet d'une colline, dont la lumière, la lumière du Dieu qui y habite, sera visible pour le monde entier.

Questions sur le chapitre VI

1. Quels changements sont nécessaires pour qu'un « peuple de Dieu » survive à la chute du royaume de Juda ?
2. Pourquoi la reconstruction du temple de Jérusalem a-t-elle pris tant de temps à compléter ? (23 ans !)
3. Quelle fut la contribution de Néhémie au bien-être du peuple de Juda ? À quelle époque fut-il gouverneur de cette province ?
4. Quand et pourquoi le livre des Chroniques 1 & 2 fut-il écrit ? Comment ce livre diffère-t-il des livres de Samuel et des Rois dans sa présentation de l'histoire du peuple d'Israël ?
5.
 - a) Quels événements expliquent le caractère sacré de Jérusalem ?
 - b) Décrivez la vision qu'a Ésaïe de Jérusalem aux chapitres 2 et 60.
 - c) À quelle époque et pour quels motifs Zacharie et Aggée ont-ils prophétisé ?
 - d) Quel aspect de la reconstruction du temple retient l'attention d'Aggée ?
 - e) Que prophétise Zacharie à propos de Jérusalem ? (voir Zacharie 14 et Apocalypse 21)

Étude Biblique

6.
 - a) Lire Aggée 1. Quelle était l'attitude des Juifs rapatriés à propos de la reconstruction du temple ?
 - b) Lire Aggée 2.1-9. À quelle objection du peuple le prophète semble-t-il répondre ? Comment y répond-il ?
 - c) Lire Néhémie 13.10-27. Néhémie fait face à deux problèmes importants. Quels sont-ils ?
 - d) Lire Néhémie 10,29-40. Quelles furent les conséquences de la lecture de la Loi par Esdras (8.4 et suivantes) et de l'étude de la Loi par le peuple (8.13) ?
 - e) À partir de ces passages et de votre connaissance du Nouveau Testament, quelle importance la Loi a-t-elle prise avec le temps ?

Questions Pour Discussion

7. Entend-on aujourd'hui des excuses similaires à celles présentées par les rapatriés de Juda pour ne pas reconstruire le temple ?
8. À quoi s'appliquent-elles ?
9. Que doit-on espérer et éviter lors d'un renouveau d'intérêt personnel et communautaire pour l'étude de la Parole de Dieu ?

VII. L'ECCLÉSIASTE À LA RECHERCHE DE DIEU

Qu'est-ce que la sagesse ?

Les Livres des Proverbes, Job et Ecclésiaste ont une place à part dans la littérature, celle des livres de sagesse : la littérature sapientiale. La sagesse touche à ce que tout le monde sait mais que personne ne comprend. Elle s'intéresse à la routine et à l'ordinaire. Elle est à la recherche des lois qui contrôlent les événements familiers et quotidiens. À partir du chaos de ces événements elle tend à fixer un certain ordre. Son but est de rendre la vie plus prévisible et ainsi plus sûre et plaisante.

Qui étaient les hommes sages ? Jérémie 18.18 mentionne les Ecclésiastes comme une classe distincte, avec les prêtres et les prophètes. Il y eut alors des gens qui dirent : « Allons c'est le moment de faire des plans contre Jérémie, car nous ne manquons ni de prêtres pour donner un enseignement, ni de sages pour fournir un bon conseil, ni de prophètes pour transmettre la Parole de Dieu. »

À l'origine, lors de la monarchie, les Ecclésiastes constituaient une classe de fonctionnaires du gouvernement, de conseillers et de diplomates qui aidaient le roi, jouant le rôle d'une sorte de conseil que le roi pouvait consulter ». Une de leurs responsabilités était celle de préparer les fils nobles à assumer leurs rôles de chefs politiques et culturels. La mémorisation était au centre de cet apprentissage. On croit que des parties du livre des Proverbes sont des recueils de paroles sages rassemblées sous forme de textes qu'on devait étudier, recopier pour s'exercer à écrire et mémoriser.

Bien sûr, la recherche de la sagesse n'était pas particulière à Israël. La littérature égyptienne et mésopotamienne de la même époque témoigne de recherches semblables. Cependant, la recherche hébraïque de la sagesse diffère fondamentalement de celle des pays voisins. Pour Israël, Yahvé contrôlait tout ; la puissance de Yahvé englobait tous les domaines de la vie. Pour Israël, la sagesse était une réponse aux faits quotidiens, conditionnée, par la connaissance de l'autorité de Yahvé sur la création. C'est de là que vient la caractéristique des hommes sages d'Israël et « leur crainte de Yahvé » :

Reconnaître l'autorité du Seigneur est l'ABC de la sagesse.

Ceux qui méprisent les enseignements et les avertissements des sages sont des insensés.
(Proverbes 1.7)

Reconnaître l'autorité du Seigneur est l'ABC de la sagesse,
lui être fidèle permet d'acquérir l'intelligence. (Proverbes 9.10)

La soumission au Seigneur nous enseigne la sagesse.

Avant d'accéder aux honneurs il convient d'être humble. (Proverbes 15.33)

Dans ce contexte, la crainte n'est pas un sentiment de frayeur. Elle signifie plutôt la foi et l'engagement d'une personne envers Yahvé. La phrase « Reconnaître l'autorité du Seigneur est le commencement de la sagesse » contient en peu de mots toute la théorie Israélite de la connaissance. Ce qui veut dire que la pleine connaissance ne peut être acquise sans la foi en Yahvé. Ce genre de foi « ne s'oppose pas - on le croit généralement de nos jours - à la connaissance ; au contraire, la foi est ce qui libère la connaissance, lui donne la possibilité de parvenir au fait et lui indique sa place appropriée dans le domaine varié des activités humaines. En Israël, l'intelligence ne s'est jamais séparée ou ni n'est jamais devenue indépendante du fondement de l'existence entière qui est la soumission à Yahvé » (Gerhard von Rad, 1972 : *Wisdom in Israel*.- Nashville : Abingdon Press, 68).

Le Livre Des Proverbes

Puisque le mouvement de sagesse a originellement fleuri dans le milieu de la cour royale, beaucoup des proverbes reflètent les conditions de cette cour. Parce que, à l'origine, les Ecclésiastes étaient des conseillers pour le roi, il leur était essentiel de savoir comment se comporter en présence des souverains et des membres de la noblesse. C'est ainsi qu'à maintes reprises, nous trouvons des instructions sur le comportement approprié à la table du roi, comme dans Proverbes 23.1 s. :

Si tu es assis à la table d'un homme important,
considère bien qui tu as devant toi.
Réfrène ton appétit si tu es un glouton.

Les hommes sages étaient souvent appelés à conseiller leur roi avec quelques mots bien choisis. D'où les nombreuses instructions concernant le bon et le mauvais emploi des mots. Par exemple,

Il est agréable de savoir bien répondre ;
quel plaisir de dire la parole juste au moment voulu ! (Proverbes 15.23)
Une parole bien tournée est aussi précieuse qu'un objet en or ciselé, orné d'argent. (25.11)

Les enseignements des hommes sages d'Israël sont tous composés sous forme poétique. En fait c'est de la poésie. Ce mélange de sagesse et de poésie n'est pas une coïncidence. Il est essentiel. C'est pourquoi les poètes, par leurs choix et leur arrangement des mots, donnent aux réflexions une clarté toute particulière. Examinons quelques formes littéraires que ces hommes ont utilisé afin d'exprimer leur sagesse.

Les parallélismes

Le parallélisme constitue la forme littéraire la plus courante en Israël. Elle consiste à placer deux lignes en parallèle. Dans ces lignes, le poète doit exprimer ses sentiments selon deux points de vue. Il y a plusieurs sortes de parallélisme. Le parallélisme synonymique, le parallélisme antithétique et le parallélisme synthétique sont les trois qui se présentent le plus fréquemment.

Dans le parallélisme synonymique, les deux lignes expriment approximativement la même chose. Par exemple :

Mieux vaut acquérir de la sagesse que de l'or,
de l'intelligence que de l'argent. (Proverbes 16.16)
Quand le sot parle, il cause sa ruine ;
il sera pris au piège de ses propres paroles. (Proverbes 18.7)

Dans le parallélisme antithétique, les deux lignes expriment une idée opposée. Par exemple :

Le malheur s'acharne sur qui agit mal,
alors que le bonheur récompense les gens honnêtes. (Proverbes 13.21)
Un fils raisonnable fait la joie de ses parents,
un sot fait le désespoir des siens. (Proverbes 10.1)

Comme le contraste exprimé par la seconde ligne n'est pas l'opposé exact, les parallélismes antithétiques permettent un nombre infini de possibilités de changements. Le poète fournit seulement

un opposé possible parmi plusieurs. Pour se familiariser avec la poésie hébraïque, on devrait essayer de donner différents opposés à ceux que l'on trouve, par exemple, dans les Proverbes 10-16.

Dans le parallélisme synthétique, la seconde ligne n'exprime ni la même chose que la première ligne, ni l'opposé, mais elle enrichit la pensée de la première ligne. Cette sorte de parallélisme permet aussi un nombre infini de changements. Ainsi :

Le Seigneur est une forteresse. L'homme juste accourt près de lui et il est en sécurité.
(Proverbes 18.10)
Les paroles peuvent être source de vie ou de mort.
Qui aime parler doit en accepter les conséquences. (Proverbes 18.21)

Les proverbes numériques

Une autre forme littéraire qu'Israël utilisait pour exprimer sa sagesse est le prétendu « proverbe numérique ». Cette sorte de proverbe exprime le besoin humain fondamental de faire la liste des choses ou des personnes qui appartiennent à la même catégorie. Par exemple :

Il y a six choses que le Seigneur déteste et ne supporte absolument pas :
Le regard orgueilleux, la bouche qui trompe,
Les mains qui tuent les innocents,
L'esprit qui projette l'injustice,
Les pieds qui courent faire le mal,
Le témoin qui dit des mensonges.
Mais il y en a aussi une septième :
L'homme qui sème la discorde entre frères. (Proverbes 6.16-19)

Les proverbes numériques font la liste des choses ou des personnes dont les similitudes ne sont pas manifestes, mais surprennent. En fait, ce sont presque des énigmes ou des paroles qu'on peut facilement changer en énigmes. Et, comme nous l'apprenons dans Proverbes 1.6, les énigmes étaient utilisées par les maîtres de sagesse. Les maîtres cachaient la vérité dans une énigme et demandaient ensuite à leurs élèves de la retrouver en l'expliquant. Par exemple, ils pouvaient demander : « Il existe sur la terre quatre espèces d'animaux fort petits mais qui sont d'une sagesse étonnante » ; les élèves devaient répondre :

... les fourmis, qui n'ont pas de force,
mais amassent leur nourriture pendant l'été,
Les damans, qui sont faibles,
mais se fabriquent des abris sûrs au milieu des rochers,
les sauterelles, qui n'ont pas de roi,
mais se déplacent en troupes ordonnées,
les lézards, qui peuvent être attrapés avec la main,
mais se faufilent jusque dans les palais des rois (Proverbes 30.25-28)

L'objectif principal du mouvement de sagesse en Israël était de nature pratique : préparer les fils de nobles à des postes de chef. Cet objectif, toutefois, « est de plus en plus rejoint par un intérêt de dire en termes humains quelle est la signification fondamentale de la vie de l'homme : quel est son vrai but, comment y parvenir, et par quels moyens. En termes modernes, d'un mouvement traitant d'éthique

pratique, il devient un mouvement traitant de plus en plus de questions religieuses et théologiques » (J. Coert Rylaarsdam, 1964 : *The Proverbs, Ecclesiastes, the Song of Solomon*, [Layman's Bible Commentary]. Vol 10, Richmond : John Knox Press, 10). Job et Ecclésiaste sont des exemples de cette dernière étape du mouvement de sagesse.

Le Livre De Job

Le livre de Job médite un débat entre des maîtres de sagesse. Voici ce que Job dit dans sa réponse sarcastique à Sofar :

Bien sûr vous détenez tout le savoir humain !
La sagesse mourra en même temps que vous.
Mais moi aussi, je sais réfléchir tout autant,
et je ne me crois pas plus stupide que vous. (Job 12.2 s.)

De quelle question Job et ses sages amis discutent-ils ? Savoir si une bonne conduite mène à la prospérité et une mauvaise conduite à la souffrance. Job remet en question cette formule traditionnelle en maintenant qu'il est un homme de bien dont la destinée a tourné de la prospérité à la souffrance. Les amis ne peuvent justifier les problèmes de Job qu'en niant sa droiture : la méchanceté mène à la souffrance, et puisque Job souffre, Job doit forcément être mauvais. Pourquoi un homme de bien devrait souffrir si Dieu est tout-puissant et juste ? Les amis de Job avancent diverses théories pour expliquer cette anomalie (voir R. B. Y. Scott, 1971 : *The Way of Wisdom*, New York : McMillan, 145 ss.) :

La souffrance est une *punition méritée*. Les amis affirment que la souffrance de Job prouve sa culpabilité et qu'en prétendant être irréprochable, Job est aussi hypocrite :

Réfléchis : as-tu déjà vu des innocents
ou des honnêtes gens succomber au malheur ?
Je l'ai bien remarqué :
Cultiver l'injustice ou semer la misère
conduit à récolter injustice et misère.
C'est qu'ils ont provoqué la colère de Dieu,
qui les emporte alors comme un vent de tempête. (Job 4.7-9)

La souffrance est *inévitabile*. Puisque tous les gens sont des pécheurs, la souffrance est inévitable. Ainsi parla Éliphas :

Un humain, qu'est-il donc pour se prétendre pur
et oser affirmer qu'il a le droit pour lui ?
Si Dieu ne se fie pas à ses anges eux-mêmes,
et si le ciel ne lui paraît pas assez pur,
qu'en sera-t-il alors de cet être médiocre,
de l'homme corrompu, qui commet l'injustice
aussi facilement qu'il boit un verre d'eau ? (Job 15.14-16)

La souffrance est *disciplinaire*. Tous les deux, Élihu et Éliphas rappellent à Job l'interprétation traditionnelle de la souffrance : elle est destinée à la discipline.

Heureux par conséquent l'homme que Dieu corrige !
Et toi, Job, ne méprise pas la leçon du Dieu tout-puissant. (Job 5.17)
Mais Dieu sauve le pauvre par la pauvreté,
il se sert du malheur afin de l'avertir. (Job 36.15)

La souffrance est temporaire. En essayant de briser le défi de Job, les trois amis de Job affirment tous que la nature de la souffrance est temporaire et par conséquent doit être endurée.

Dieu peut faire souffrir, mais il guérit aussi ;
s'il fait une blessure, il la soigne lui-même. (Job 5.18)
Dieu ne rejette pas un homme irréprochable,
et il n'accorde pas son aide aux malfaiteurs.
Il finira par remplir ta bouche de rires
et par mettre sur tes lèvres des cris de joie. (Job 8.20-21)
... les méchants ne crient victoire que peu de temps,
la joie est de courte durée
chez l'homme de mauvaise foi. (Job 20.5)

Job, cependant, persiste à prétendre qu'il est innocent. Mais s'il est innocent, pourquoi Dieu permet-il qu'il souffre ?

Si je dénonce la violence qui m'est faite,
on ne me répond pas. Si j'appelle au secours,
personne n'intervient pour me rendre justice.
Dieu barre ma route, m'empêche de passer,
me laisse dans le noir à chercher mon chemin. (Job 19.7-8)

Pendant la période où Dieu s'abstient de répondre aux questions de Job, ce dernier s'accroche à trois certitudes qui le sauvent d'un désespoir complet. Premièrement, il se souvient des jours où il était sous la garde de Dieu, quand ses enfants étaient autour de lui (Job 29.5). Deuxièmement, il s'accroche à sa propre intégrité. Dieu peut le tuer, « mais devant lui, je veux défendre ma conduite » (Job 13.15). Troisièmement, il est convaincu que, s'il savait seulement où trouver Dieu pour pouvoir plaider son cas devant lui et en discuter, Dieu ne le contesterait pas. « Il pourrait s'expliquer avec un homme honnête, et lui, mon juge, m'acquitterait pour toujours » (Job 23.7). Job est sûr qu'il a un témoin dans le ciel qui témoignera pour lui (Job 16.19). Puisque Dieu doit être juste - sinon il n'est pas Dieu - Job ne doute pas qu'à la fin, justice lui sera rendue. Il sait que le témoin de son intégrité existe (Job 19.25).

Dans le débat qui se déroule, Job parle surtout en termes légaux. Il représente l'univers comme un tribunal où son cas peut être jugé. Il défie Dieu de déclarer ouvertement ses accusations et de le rencontrer face à face en cour :

Ah, combien j'aimerais être enfin écouté !
Je peux signer ce que j'ai dit.
Au Dieu tout-Puissant de répondre !
Quant à l'acte d'accusation
qu'a rédigé mon adversaire,
je le porte glorieusement sur mes épaules,
j'en fais une couronne à mettre sur ma tête.

Je rendrai compte à Dieu de chacun de mes pas,
je me présenterai à lui, fier comme un prince. (Job 31.35-37)

Dieu répond à Job à travers la tempête (Job 38-39 ; 40.6-14). Il interroge Job avec une série de questions sur le mystère de la création. Ces questions démontrent à Job qu'il est présomptueux pour une créature de juger le Créateur. Comment Job, qui est une créature, peut-il connaître l'esprit de son Créateur ?

Job est vaincu par la sagesse de Dieu et par son pouvoir manifeste dans la création. Dieu demande ensuite : « Toi le contestataire du Dieu tout-puissant, oses-tu critiquer ? Toi qui fait la leçon, que vas-tu donc répondre à tout ce que j'ai dit ? » (Job 40.2). Job répond : « Je ne suis rien du tout. Que puis-je répondre ? Je me mets la main sur la bouche et je me tais » (Job 40.4).

Aucune des questions de Job n'a trouvé réponse. Rien n'a été dit sur la souffrance et la justice. Dans la nouvelle perspective que Dieu a ouverte, la question, « Pourquoi est-ce que je souffre ? » a perdu son aspect prioritaire. Job est insensé : avec son peu d'expérience, il ose déduire que l'univers entier est injustement gouverné ! « Il n'y a que Dieu qui puisse comprendre les dimensions de la justice, donc, il doit l'administrer. Est-ce que Job, ou n'importe quel homme a la sagesse de savoir ce que la justice doit contenir dans des termes universels ? Job s'est-il vraiment préoccupé de justice, ou a-t-il simplement tenté de se justifier ?... En fait, va-t-il maintenant accepter les conditions de sa vie en tant que créature ou présumer qu'il a assez de sagesse pour monter sur le trône de Dieu et juger tous les hommes avec une justice plus digne ? (Scott, 1971, 161).

Le livre de Job se termine par une prière de confession dans laquelle Job accepte le mystère de la justice de Dieu :

Je reconnais que tout est possible pour toi,
je sais qu'aucun projet ne peut t'embarasser.
Tu l'as dit : j'ai osé rendre tes plans obscurs
à force de parler de ce que j'ignorais.
Je l'avoue : j'ai parlé d'un sujet trop ardu,
je n'y comprenais rien et ne la savais pas !
« Écoute, disais-tu, et laisse-moi parler ;
je t'interrogerai et tu me répondras. »
Je ne savais de toi que ce qu'on m'avait dit,
mais maintenant, c'est de mes yeux que je t'ai vu.
C'est pourquoi je retire ce que j'affirmais,
je reconnais avoir eu tort et m'humilie
en m'asseyant dans la poussière et dans la cendre (Job 42.2-6).

Le Livre De L'Ecclésiaste

Comme Proverbes et Job, Ecclésiaste est aussi un produit de la tradition de sagesse d'Israël. Dans un effort, afin de trouver un fondement au sens de la vie, son auteur examine « avec soin » tout ce qui se passe dans le monde (Ecclésiaste 1.13). Guide par la discipline de la sagesse, il participe à la manière de vivre des gens, pour essayer de découvrir les sens de la vie, ce que « les humains ont de mieux à faire pendant leur temps de vie sur la terre » (Ecclésiaste 2.3).

L'auteur se nomme « l'Ecclésiaste ». De nos jours « nous l'aurions probablement appelé un critique ou un essayiste. La fonction principale de ce genre d'homme est celle d'analyser un point de vue établi sur la vie, de mettre en doute des croyances générales, et d'exposer les faiblesses et les superficialités cachées par une répétition d'habitudes » (Rylaarsdam, 1964, 94). Même s'il emploie la même méthode que d'autres hommes de sagesse utilisent afin d'examiner les réalités quotidiennes, il l'applique plus à fond et ensuite accepte bravement les conclusions rigides auxquelles elle mène.

Tout est vanité

Est-ce que la sagesse, qui a été découverte expérimentalement, offre une solution au sens de la vie d'une personne ? L'Ecclésiaste répond : Elle ne l'offre pas ! En dernière analyse, toute sagesse de cette sorte est de la vanité – elle ne pénètre pas le mystère profond qui cache les voies de Dieu. Et puisque Dieu est le souverain absolu au-dessus de tout, la sagesse humaine ne peut pas éclairer le sens de la vie.

Ce que l'Ecclésiaste questionne n'est pas Dieu, mais la tentative humaine de découvrir le but de tout à travers la discipline de la sagesse. Son verdict : « Tout est absurde et inutile, disait le Sage, tout est vanité. » (Ecclésiaste 1.2).

La façon favorite de l'Ecclésiaste de discuter au sujet de cette vanité, c'est de démontrer l'inévitable réalité de la mort. La mort, plus que tout autre chose, illustre la nature relative de tout ce que les gens font et possèdent. La mort projette son ombre noire sur tout. C'est elle qui nivelle tout. Elle se moque de toutes les prétentions humaines :

Les hommes ne savent même pas s'ils connaîtront l'amour ou la haine.
Ils ne peuvent rien prévoir.
Et c'est pareil pour tout le monde.
La condition du juste et du méchant,
du bon et du mauvais est identique.
À cet égard, il n'y a pas de différence
entre celui qui accomplit les rites religieux
et celui qui ne les accomplit pas,
entre celui qui offre des sacrifices
et celui qui n'en offre pas,
entre celui qui se conduit bien
et celui qui se conduit mal,
entre celui qui fait des promesses à Dieu
et celui qui n'ose pas en faire.
La condition humaine est la même pour tous
et les conséquences qui en résultent sont désastreuses ici-bas:
les humains se livrent au mal
et ont des désirs insensés,
ensuite il ne leur reste plus qu'à mourir. (Ecclésiaste 9.1-3)

En voyant que la mort efface toutes les distinctions humaines, que devons-nous faire ? Reste-t-il de vraies valeurs dans la vie ? Le Sage nous recommande ceci : intéresse-toi à la vie. Jouis de la nourriture, de tes habits, de ton mariage et de ton travail (Ecclésiaste 9.7-10). Puisqu'on ne peut pas fonder une vie qui n'a pas de sens sur la discipline de la sagesse, le mieux que l'on puisse faire est

d'aimer chaque jour de la brève existence que Dieu nous accorde sur la terre. Il faut surtout profiter de notre jeunesse, car la vie est courte (Ecclésiaste 12.1).

Il y a un temps pour chaque chose

Même s'il semble déprimant, l'Ecclésiaste ne croit pas vraiment que les événements dans le monde sont désorganisés. Il est convaincu que Dieu les dirige tous mystérieusement. Afin d'exprimer ses convictions, il utilise le terme « temps ». Il y a un temps pour chaque chose :

Il y a un temps pour naître
et un temps pour mourir ;
un temps pour planter
et un temps pour arracher les plantes ;
un temps pour tuer
et un temps pour soigner les blessures ;
un temps pour démolir
et un temps pour construire.
Il y a un temps pour pleurer
et un temps pour rire ;
un temps pour gémir
et un temps pour danser. (Ecclésiaste 3.2-4)

L'affirmation qui débute, « un temps pour naître et un temps pour mourir », fournit un indice sur ce que l'Ecclésiaste veut dire. Les humains ne contrôlent pas le temps de naître et le temps de mourir. Tout comme les autres événements et actions dont il fait la liste. Ils surviennent tous si Dieu le veut, et quand Dieu le veut. Il n'y a pas d'humain qui puisse en discuter avec Dieu. « Tout ce qui existe est connu depuis longtemps et nous savons bien ce qu'est l'homme : il ne peut pas discuter avec plus fort que lui. » (Ecclésiaste 6.10).

Dieu dirige les « temps ». Bien que l'homme propose, Dieu dispose. C'est pour cela que les « plus rapides ne gagnent pas toujours la course et les plus courageux dans la bataille ne remportent pas forcément la victoire. » (Ecclésiaste 9.11). Tout comme nous n'avons rien à dire sur le jour de notre naissance et sur le jour de notre mort, le dessein éternel de Dieu repose derrière tous les événements de notre vie. Toujours est-il que nous ne devrions pas nous laisser démoraliser par ce fait. Nous devrions plutôt jouir des choses que Dieu nous offre dans le temps qui nous est attribué. Par conséquent, « Lorsque tout va bien, soyons heureux; lorsque tout va mal, réfléchissons. Dieu envoie le bonheur ou le malheur de façon que nous ne sachions jamais ce qui va arriver. » (Ecclésiaste 7.14).

Dieu a un temps pour tout. Il a un plan entièrement défini. Si seulement nous pouvions connaître ce plan ! Mais nous ne le pouvons pas. Il est caché trop profondément. « La réalité est si vaste et tellement profonde ! Qui la comprendra totalement ? » (Ecclésiaste 7.24) Le fait que Dieu cache son plan empêche l'Ecclésiaste de découvrir le sens de sa vie. Pour cette raison, il se sent perpétuellement suspendu au-dessus d'un abîme d'absurdités.

À la fin de ce livre, l'Ecclésiaste repense son thème principal : « Tout est absurde et inutile... tout est vanité » (Ecclésiaste 12.8). La vanité est la traduction française d'un mot hébreu qui veut dire « souffle ». La vanité est comme le souffle de quelqu'un par un froid matin. Un instant, vous pouvez le voir ; un autre, il disparaît. Il n'est ni concret ni permanent. Le thème de l'Ecclésiaste pourrait donc

être paraphrasé comme ceci : « Toute chose est vide et complètement futile, comme la minceur des vapeurs. Légère comme le souffle, elle ne mène à rien. Toute l'expérience d'un homme, ses désirs, ses souhaits et ses réussites, même sa droiture et sa sagesse sont éphémères et n'aboutissent à rien. Ils ne changent rien et n'ajoutent rien. » (Scott, 1971, 178).

L'Ecclésiaste est un des derniers, si ce n'est pas le dernier livre de l'Ancien Testament à avoir été écrit. Edward J. Young écrit dans son introduction à l'Ancien Testament que selon toute probabilité, il a été écrit à l'époque de Malachie. Ainsi, à la fin de la période de l'Ancien Testament, l'Ecclésiaste nous laisse face au mur des lamentations pour pleurer la vanité de tout ce qui se fait sous le soleil.

Puis, en vif contraste, sur la première page du Nouveau Testament, la lumière de Dieu brille au milieu des ténèbres de cette vanité : un ange du Seigneur annonce la naissance de Jésus. « Vous devrez l'appeler Jésus », l'ange dit à Joseph, parce qu'il va sauver son peuple d'une ère fermée de péché et de vie insensée.

Questions sur le chapitre VII

1.
 - a) Qu'est-ce que la sagesse, selon la Bible ?
 - b) Qui étaient considérés sage dans la société hébraïque ancienne ?
 - c) Comment la recherche de la sagesse de la part d'Israël ancien diffère-t-elle des cultures avoisinantes ?

2. Le livre des Proverbes
 - a) Qu'est-ce qu'un parallélisme synonymique ? Trouvez des exemples...
 - b) Qu'est-ce qu'un parallélisme antithétique ? Trouvez des exemples...
 - c) Qu'est-ce qu'un parallélisme synthétique ? Trouvez des exemples...

3. Le livre de Job
 - a) À quel débat assistons-nous dans le livre de Job ?
 - b) Quel sens les amis de Job donnent-ils à la souffrance ?
 - c) À quelles certitudes (3) Job s'accroche-t-il ?
 - d) Quelle réponse Dieu répond-il aux demandes de Job ?

4. Le livre de l'Ecclésiaste
 - a) Qu'est-ce que l'Ecclésiaste cherche ?
 - b) À quoi le mène la sagesse ?
 - c) Selon lui, quelle part prend Dieu dans la vie des hommes ? Quelle conséquence cela a-t-il sur la compréhension de notre vie ?
 - d) Quand ce livre a-t-il été écrit ? Où pouvons-nous trouver les réponses posées par l'Ecclésiaste ?

Étude Biblique

5. Lire Proverbes 26.4-5 :
« Ne réponds pas au sot selon sa sottise pour ne pas lui ressembler ;
Réponds au sot selon sa sottise, pour qu'il ne s'imagine pas intelligent. »
Comment doit-on répondre à un sot ?

6. Lire Proverbes 27.7 & 17 : La consolation ou la confrontation ! Qu'est-ce qui est le mieux ?

7. Lire Proverbes 26.7 : Quelle valeur a un proverbe ?

Questions Pour Discussion

8. Quelles sont les sources contemporaines de sagesse ? Où trouve-t-on des directives pratiques et utiles pour la vie quotidienne ?

9. Quelle est pour vous l'utilité des livres de sagesse (Job, Proverbes,...) ? Comment l'Église s'en sert-elle ? Quelle place tiennent-ils dans la révélation de l'histoire de la création et de la rédemption du monde ?

VIII. DIEU ENVOIE LE FILS À SON PEUPLE

L'Ancien et le Nouveau Testament ne forment qu'un livre : la Bible. Le Nouveau Testament ne remplace ni n'annule l'Ancien, mais l'accomplit plutôt. Il débute par les mots : « Voici la liste des ancêtres de Jésus-Christ, descendant de David, lui-même descendant d'Abraham. » (Matthieu 1.1). À travers Jésus, Dieu réalise ce qu'il a promis à Abraham et David. Jésus est l'héritier légitime du trône royal de David et de la promesse faite à Abraham. Tous les plans de Dieu pour Israël et l'humanité trouvent leur accomplissement en Jésus.

Le Nouveau Testament présente quatre portraits de ce Jésus. Dans ce chapitre, nous nous pencherons sur trois d'entre eux.

Jésus, Présenté Par Marc

Qui est-il donc ?

La manière dont Marc écrit son Évangile fait ressortir la gloire cachée de Dieu. La gloire divine du Jésus qu'il présente à ses lecteurs reste cachée au public. C'est pourquoi tous les personnages de l'Évangile sont intrigués par l'identité de Jésus. « Qui est donc cet homme, pour que même le vent et les flots lui obéissent ? » se demandaient les disciples, après que Jésus eut calmé les vagues (Marc 4.41). Exprimée de bien des manières, cette question est sur les lèvres de tout le monde. Le peuple, ses ennemis, ses disciples, les Gentils, les habitants de Nazareth - tous sentent que Jésus est plus qu'un simple être humain.

Le peuple. Dans Marc 1.21, Jésus entre dans la synagogue de Capharnaüm et y enseigne. Un esprit impur s'oppose violemment à lui, jusqu'à ce que Jésus le chasse. Bien que l'esprit impur puisse établir l'identité de Jésus (« Le Saint envoyé de Dieu »), les spectateurs humains en sont incapables. Ils sont simplement surpris. Leur question : « Qu'est-ce que cela ? » manifeste leur aveuglement quant à l'identité de Jésus.

Les ennemis de Jésus. Dans Marc 3.22, les maîtres de la loi accusent Jésus d'être possédé par Bêlzeboul. On leur a rapporté que Jésus avait libéré des personnes possédées (Marc 1.23-26, 32-34 ; 3.11 et suivantes). Ils en concluent que Jésus chasse les démons par Bêlzeboul, le prince des démons.

Les disciples de Jésus. Dans Marc 6.45-52, les disciples de Jésus traversent le lac de Galilée. Vers la fin de la nuit, Jésus les rejoint en marchant sur le lac. En le voyant, ses disciples le prennent pour un fantôme ou un esprit aquatique (les Juifs considéraient la mer comme un lieu habité par des démons). Jésus apaise leurs craintes. Comme il monte dans le bateau avec eux, le vent se calme. L'histoire se termine par une déclaration surprenante : « car ils n'avaient pas compris le miracle des pains : leur intelligence était incapable d'en saisir le sens. » (Marc 6.52).

Les Gentils. Dans Marc 5.1-20, Jésus guérit un possédé dans le pays des Geraséniens. Quand les gens de la ville et de la campagne virent « l'homme qui avait été possédé d'une multitude d'esprits mauvais: il était assis, il portait des vêtements et était dans son bon sens. » (Marc 5.15), ils prirent peur. De quoi ont-ils peur ? Du pouvoir souverain de Jésus. Ils ont peur d'être en présence de quelqu'un qui combat ouvertement les forces démoniaques, et pour cette raison ils prient Jésus de quitter leur territoire (Marc 5.17). La peur ferme les yeux de ces Gentils de la région du décapole sur l'identité de Jésus.

Les habitants de la ville de Nazareth. Dans Marc 6.1-6, Jésus retourne dans sa ville natale. Le jour du sabbat, il se rend à la synagogue et y enseigne. Son enseignement étonne un grand nombre de ceux qui l'écoutent, et ils s'interrogent sur la source de sa sagesse et de sa force. En posant trois questions, ils cherchent à découvrir l'identité de Jésus. Leur première question est : « N'est-ce pas lui le charpentier ? » établissant Jésus comme un simple travailleur manuel comme le reste d'entre eux. C'est la raison pour laquelle ils ne se donnent pas le droit de le considérer comme une autorité en religion. Leur seconde question est : N'est-il pas « le fils de Marie ? ». Dans l'est, on avait l'habitude d'appeler quelqu'un comme « Le fils de son père ». Le nommer comme le fils de sa mère était désobligeant. Appeler Jésus le fils de Marie jetait un doute sur la légitimité de sa naissance. C'était comme dire à Jésus : « le seul mystère en toi est celui de ta naissance douteuse. » Enfin, les habitants demandent : N'est-il pas « le frère de Jacques, de Joses, de Jude et de Simon ? Et ses soeurs ne vivent-elles pas ici parmi nous ? » Ils veulent dire que Jésus n'est pas un surhomme. Il a des frères et des soeurs. Et puisque ce sont des personnes ordinaires, comment Jésus pourrait-il être extraordinaire ? « Et ils lui manquent de respect. »

Qui dites-vous que je suis ?

L'épisode à Césarée de Philippe marque un point tournant dans l'Évangile de Marc. Le moment où Jésus soulève le voile qui recouvre son identité est enfin arrivé. Il demande, « Que disent les gens à mon sujet ? » (Marc 8.27). Il reçoit diverses réponses dont celles de Jean-Baptiste, Élie et d'un des prophètes. Même si chacune de ces réponses donne à Jésus une importance considérable, elles lui assignent un rôle de préparation plutôt que d'accomplissement. Aucune de ces réponses n'identifie Jésus à la parole souveraine de Dieu. Jésus demande ensuite à ses disciples, « Et vous, leur demanda Jésus, qui dites-vous que je suis ? » (Marc 8.29). Quand Pierre répond, au nom de tous les apôtres, « Tu es le Messie », sa réponse exprime un accomplissement. Nous pouvons par conséquent penser que Jésus va confirmer ce qui a été dit. Cependant, il enjoint ou interdit sévèrement (le mot grec a les deux sens) à ses disciples d'en parler à qui que ce soit.

Pourquoi ? Parce que le mot « Messie » risquait d'induire le peuple en erreur en raison de l'espoir que les Juifs de l'époque attachaient à ce titre. Dans le judaïsme, « Messie » était réservé à la plus haute fonction politique. Le Messie, un descendant de David, régnerait de la même manière que le roi David. Il vaincrait les Romains, liquiderait toute opposition des Gentils et ferait régner Israël sur le monde. Bien entendu, Jésus se distingue vite de ce rôle de « führer ». Il ordonne à ses disciples de ne pas l'appeler le Messie et se désigne lui-même comme le Fils de l'homme.

L'utilisation du titre « Fils de l'homme » survient afin de corriger l'idée triomphaliste du Messie des disciples. Ce titre se réfère à la vision de Daniel. Dans cette vision, « un être semblable à un homme » (Daniel 7.13) représente un résidu de Juifs fidèles qui, après des souffrances et des épreuves (Daniel 7.21 et suivantes), se voient justifiés par Dieu qui leur attribue un empire sur le monde (Daniel 7.22-27). En se donnant le titre de « Fils de l'homme », Jésus veut dire qu'il se croit destiné à la souffrance, mais qu'un jour Dieu changera sa défaite en victoire, le faisant passer de la mort à la vie. Comme il le prédit dans Marc 8.31 : « Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup; les anciens, les chefs des prêtres et les maîtres de la loi le rejettent; il sera mis à mort, et après trois jours, il se relèvera de la mort. »

Pierre, qui a la tête remplie de rêves politiques, est choqué d'apprendre que le Messie devra souffrir et mourir. Il se met à réprimander Jésus. Ce dernier réplique par une analyse approfondie du reproche de Pierre : c'est un effort satanique pour le détourner de sa mission. Comme ses confrères Juifs, Pierre

s'attend à un Messie triomphant. Un Messie qui souffre est pour lui une contradiction dans les termes. Néanmoins, Jésus présente cette contradiction comme étant au coeur de sa mission.

Cet homme était le Fils de Dieu !

Aussitôt après la mort de Jésus, le rideau du temple se déchire en deux (Marc 15.36). Le temple est maintenant inutile. On n'a plus besoin du grand prêtre pour accéder à Dieu. Il est maintenant possible « le lieu très saint grâce au sang du sacrifice de Jésus. Il nous a ouvert un chemin nouveau et vivant au travers du rideau, c'est-à-dire par son propre corps. » (Hébreux 10.19 et suivantes).

La première personne à bénéficier de l'accès direct à Dieu est le centurion Romain chargé de la crucifixion. Pendant que débute le grand rassemblement avec les Gentils, il pénètre dans le lieu saint en confessant ; « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu ! » (Marc 15.39). Ce Gentil est le premier à déchirer le voile qui cachait l'identité de Jésus à travers l'Évangile de Marc. Il est le premier à confesser ouvertement que le Jésus crucifié est le Fils de Dieu.

Cette confession, en un sens, constitue le point culminant de l'Évangile de Marc. Au chapitre 1.1, Marc commence en écrivant « Ici commence la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, le Fils de Dieu. » Au chapitre 15.39, il termine avec la même remarque. La vérité de la naissance divine de Jésus, qui ne provoque que peu ou pas de réponse positive dans l'Évangile de Marc, est maintenant confessée ouvertement par cet officier de l'armée romaine. Même avant que le corps de Jésus soit enterré, la croix a déjà prouvé sa puissance. Voilà une des démonstrations de ce fait : « elle est en effet la force dont Dieu se sert pour sauver tous ceux qui croient » (Romains 1.16).

Ils n'ont rien dit à personne

Après la confession du centurion Romain, on s'attend à ce que Marc continue à écrire sur la récente révélation de l'identité de Jésus. Pourtant, la découverte réalisée par le centurion n'est qu'une exception. Dans son chapitre final, Marc ne fait mention de personne ayant cru en la résurrection de Jésus. Et nous avons tellement l'habitude de lire le récit de la résurrection à la lumière de Matthieu et Luc, où l'on voit des personnes qui croient, que nous passons à côté du message unique de Marc.

Le dimanche matin, Marie de Magdalena, Marie mère de Jacques et Salomé se rendent au tombeau. En y entrant, elles voient un jeune homme vêtu d'une robe blanche qui leur dit : « Vous cherchez Jésus de Nazareth », celui qu'on a cloué sur la croix. Il est revenu de la mort à la vie, il n'est pas ici ; regardez, voici l'endroit où on l'avait mis. Allez maintenant, et dites à ses disciples, y compris Pierre : il ira vous attendre en Galilée ; c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit. »

Au lieu de remplir la tâche qui leur avait été assignée, les trois femmes « ne dirent rien à personne, parce qu'elles avaient peur. » (Marc 16.8).

C'est à ce moment que Marc termine son Évangile. Les versets 9 à 20 sont généralement considérés comme un ajout, une compilation d'une date ultérieure, faite afin de rendre son histoire plus « complète ». Norman Perrin écrit : « C'est l'opinion quasiment unanime du savoir moderne que ce qui apparaît dans la plupart des traductions des Évangiles comme Marc 16.9-20 est un pastiche d'éléments empruntés aux autres Évangiles et ajoutés au texte original de Marc lors de sa copie et de sa transmission par les scribes des anciennes communautés chrétiennes » (1977 : *The Resurrection according to Matthew, Mark, and Luke*, Philadelphia : Fortress Press, 16).

Pourquoi Marc termine-t-il son Évangile d'une façon si étrange ? Pourquoi est-ce que les femmes ne remplissent pas leur tâche, comme dans les Évangiles de Matthieu et Luc ?

La réponse se trouve dans tout l'Évangile de Marc. Marc fait entrer les femmes en scène après que tous les disciples ont quitté Jésus.

Abandonné par ses disciples, Jésus meurt. C'est à ce moment, juste après la mort de Jésus, que Marc introduit les femmes : « Quelques femmes étaient là, elles aussi, et regardaient de loin. » (Marc 15.40). Ces femmes, qui n'avaient pas été mentionnées auparavant dans l'Évangile de Marc, assument le rôle que nous aurions peut-être attendu des disciples. Elles regardent Jésus mourir. Elles surveillent l'endroit où il est enterré. Elles se rendent au tombeau pour l'oindre d'huile. Elles sont les premières à entendre que Jésus est ressuscité. Mais, tout comme les disciples, elles faillissent à leur mission. Elles ne disent rien à personne. L'échec des disciples, dont Marc nous parle, est total. Les disciples, tout comme les femmes, laissent tomber Jésus.

En terminant son Évangile au verset 8, Marc annonce ce dont il a parlé tout au long - qu'Israël en entier n'a pas réussi à percevoir Jésus comme le Fils de Dieu et que la révélation de son identité attend le retour parmi les siens du Jésus ressuscité (Marc 16.7).

Jésus, Présenté Par Matthieu

Le problème synoptique

On appelle les Évangiles de Matthieu, Marc et Luc, les Évangiles Synoptiques. On les désigne de cette façon parce que si on les étudie de façon synoptique, c'est-à-dire, en colonnes parallèles, on peut voir leurs ressemblances frappantes, pas seulement dans les termes, mais aussi dans l'ordre des incidents. Comment pouvons-nous expliquer ces similitudes ? C'est de là que vient le problème synoptique. La question se pose : comment expliquer que les trois premiers Évangiles soient si rapprochés ? Et, puisqu'ils ont tant en commun, pourquoi divergent-ils en bien des endroits ?

Comme les trois Évangiles exposent la vie et l'enseignement de Jésus, on peut s'attendre à des similitudes. La fréquence des ressemblances d'ordre, de contenu et de termes exige néanmoins une explication.

Les concordances dans le contenu des récits. Marc, qui est le plus court des trois Évangiles, est composé de 103 récits. 98 d'entre eux sont inclus dans Matthieu et au moins 50 sont inclus dans Luc. Dans Marc, sur un total de 661 versets, le contenu de 606 d'entre eux est mis en parallèle dans Matthieu tandis que 350 autres se retrouvent dans Luc.

Les concordances dans l'ordre des récits. En grande partie, les Évangiles Synoptiques suivent le même plan. Les incidents qui ont lieu dans les trois Évangiles surviennent approximativement dans le même ordre. Là où Matthieu quitte l'ordre de Marc, c'est autour de Luc de concorder avec celui-ci. Et où Luc quitte l'ordre de Marc, Matthieu concorde avec celui-ci. Matthieu et Luc ne divergent jamais en même temps que Marc.

Les concordances des termes. Trois témoins, rapportant fidèlement le même incident, racontent inéluctablement leur histoire respective de façon différente parce qu'ils utilisent d'autres mots et

d'autres expressions. De façon générale, ce n'est pas le cas des Évangiles Synoptiques. Matthieu emploie 51 pourcent des mots propres à Marc ; Luc 53 pourcent.

La solution généralement acceptée par les spécialistes du Nouveau Testament au problème synoptique, c'est que Marc a été écrit en premier, constituant l'une des sources de Matthieu et de Luc. Ce qui est commun aux trois est dû à la dépendance de Matthieu et de Luc par rapport à Marc. On appelle cette solution la théorie de la priorité de Marc. Cette théorie est acceptée par les principaux spécialistes réformés du Nouveau Testament, comme Ned B. Stonehouse et Herman Ridderbos.

Le Roi du Royaume

Matthieu suit de très près les grandes lignes du récit de Marc. Elles sont géographiques :

Marc 1-9 :	Le ministère de Jésus à l'intérieur et autour de la Galilée.
Marc 10 :	Le voyage de Jésus à Jérusalem.
Marc 11-13 :	Jésus à Jérusalem.
Marc 14-16 :	La passion et la résurrection de Jésus.

Même si Matthieu souligne moins que Marc l'identité divine cachée de Jésus, lui aussi le présente comme le Messie promis. Mais à l'encontre de Marc, qui rapporte presque exclusivement les actions de Jésus, Matthieu incorpore plusieurs des enseignements de Jésus. C'est surtout dans ce qu'il ajoute - un prologue, cinq discours de Jésus et un épilogue - que nous pouvons percevoir comment Matthieu comprenait Jésus.

Un prologue (Matthieu 1-2). Dans ce chapitre d'ouverture, Matthieu retrace la descendance de Jésus, d'Abraham jusqu'à David et les membres de la dynastie davidique qui ont régné après lui. Le but de Matthieu est celui d'établir le titre de Jésus au trône de David et de montrer que, à travers Jésus, la promesse de Dieu faite à David a atteint son accomplissement final. « Un de tes descendants régnera toujours après toi, car le pouvoir royal de ta famille sera inébranlable. » (2 Samuel 7.16). C'est pour cela que lorsque Matthieu explique comment les rois mages viennent de l'Est pour trouver le roi des Juifs qui vient de naître, ses lecteurs savent déjà que Jésus est le roi. Ils ne sont pas non plus surpris que la nouvelle de la naissance de Jésus cause une telle agitation dans Jérusalem, où un autre roi des Juifs était déjà en train de régner depuis un bon nombre d'années.

Cinq discours. Le royaume de Dieu est le thème principal des enseignements de Jésus dans Matthieu. Dans les cinq discours que Matthieu ajoute aux récits de Marc, Jésus parle des aspects suivants du royaume :

1. *La loi du royaume des cieux* (Matthieu 5-7). Dans ce discours qui est généralement connu comme le Sermon sur la Montagne, Jésus décrit la loi du royaume de Dieu. Ce n'est pas le genre de loi qu'on impose par des sanctions externes. Le sermon sur la montagne ne contient pas seulement les commandements moraux de Jésus. Une telle pensée nous ferait passer à côté du but du sermon. « Nous ne pouvons qu'interpréter le Sermon sur la Montagne à la lumière de celui qui l'a vécu. Lui seul peut nous faire agir selon ses commandements » (S. de Dietrich, 1958, 134). Ce n'est qu'à travers la force du Christ que l'on peut obéir au Sermon de la Montagne. Pour y être soumis, l'on doit posséder les qualités mentionnées dans les béatitudes d'ouverture (Matthieu 5.3-11). On doit être pauvre en esprit, doux, miséricordieux, avoir le cœur pur, etc. Mais ces qualités ne s'appliquent pas par la loi. Elles sont identiques à celles que

Paul appelle les fruits de l'esprit en Galates 5. Elles représentent l'attitude de ceux qui appartiennent au Christ Jésus, qui « ont fait mourir sur la croix leur propre nature avec ses passions et ses désirs. » (Galates 5.24, FC).

2. *L'avancement du royaume* (Matthieu 10.5-42). Dans ce discours, Jésus charge ses disciples d'annoncer la venue du royaume en paroles et en actes. La mission de Jésus, ses avertissements et ses consolations ne concernent pas seulement les disciples, mais sont valides pour tous ceux qui, à l'avenir, sont appelés à prendre part au service du royaume.
3. *Le mystère du royaume* (Matthieu 13.1-52). Dans les sept paraboles de Matthieu 3, Jésus révèle que le royaume de Dieu croît mystérieusement. Dans la première parabole - celle du semeur -, il enseigne que le royaume de Dieu « arrive comme une graine, apparemment ce qu'il y a de plus fragile et de plus vulnérable. Elle peut être dévorée par les insensés, étouffée par des épines, brûlée par le soleil et parfois difficilement identifiable de l'ivraie. Voilà le secret du royaume. Et derrière tout cela repose un mystère encore plus grand, c'est-à-dire que celui qui apporte le Royaume est un semeur, apparemment le plus dépendant de tous les hommes. » (Herman N. Ridderbos, 1957 : *When the Time Had Fully Come*, Grand Rapids : Eerdmans, 16).
4. *La fraternité du royaume* (Matthieu 18.1-35). Dans ce discours, Jésus établit les règles de conduite qui devraient gouverner la vie de toutes les communautés chrétiennes. Comme leur roi, les chrétiens devraient accepter d'être les plus petits et pardonner.
5. *La perfection du royaume* (Matthieu 24.1-25.46). Dans ce dernier discours, Jésus enseigne que tout ce qui résiste au royaume de Dieu maintenant sera jugé et détruit plus tard.

Un épilogue. Matthieu interprète la résurrection de Jésus en représentant ce dernier comme un roi revêtu d'une puissance infinie. En Galilée, au moment où il apparaît à ses disciples, Jésus « parle de son autorité illimitée (toute puissance) ; il leur confie une tâche sans fin (toutes les nations) ; il leur assure qu'il les accompagnera en tout temps (tous les jours) » (Herman N. Ridderbos, 1958 : *Matthieu's Witness to Jesus Christ*, New York : Association Press, 94). Jésus, le roi du royaume de Dieu, appelle l'Église à se tenir dans la puissance, dans la tâche et dans la promesse du royaume. Il l'appelle pour remplir cette mission « jusqu'à la fin du monde ».

Jésus, Présenté Par Jean

Jean a écrit son Évangile dans le but « que vous croyiez que Jésus est le Messie, le Fils de Dieu. Et si vous croyez en lui, vous aurez la vie par lui » (Jean 20.31). Jean révèle deux choses sur Jésus : il est le Messie, le Fils de Dieu ; il apporte la vie.

Jésus est le Messie, le Fils de Dieu

L'Évangile de Jean date de la fin du premier siècle, alors que le centre du christianisme s'était déplacé de la Palestine vers le monde gréco-romain. Le christianisme Juif était relégué à l'arrière-plan tandis que le christianisme des Gentils avait pris la première place. Plus le christianisme croissait chez les Gentils, moins le lieu d'origine des récits évangéliques avait d'importance. Le Jésus humain de l'histoire était éclipsé par le Messie éternel et céleste.

Jean écrivit son Évangile afin d'unifier le Jésus de Nazareth et le Christ vivant. Il ne nous laisse jamais dépendre de l'histoire, mais il ne nous laisse pas non plus nous reposer sur ce qui est au-delà de l'histoire. Tout au long de l'Évangile, nous nous retrouvons dans un conflit entre le Jésus historique et le Jésus céleste. Le Jésus céleste n'est connu que de ceux qui croient au Jésus de l'histoire et le Jésus de Nazareth n'est connu que de ceux qui confessent qu'il est la Parole qui était avec Dieu au commencement de tout.

Ce point de vue explique pourquoi Jean présente les actes grandioses de Jésus comme des « signes » et non comme des miracles ou des prodiges. Il appartient à la nature d'un signe de toujours indiquer autre chose. Sa signification réelle le dépasse. Les signes que Jésus donne en Jean 2-12 révèlent qui il est. Par exemple, le miracle de Jésus aux noces de Cana (2.1-11) est un signe en ce que l'eau changée en vin attire l'attention sur Jésus. « Jusque là, l'eau servait aux rites de purification des Juifs. Maintenant, le vin du repas du Seigneur, le sang du Christ, remplace tous ces rites. On ne purifie plus le péché en suivant ces lois, mais avec le repas du Seigneur, dans lequel le Christ, « l'agneau de Dieu », offre le pardon des péchés aux croyants par sa mort sur la croix » (Oscar Cullmann, 1956 : *Early Christian Worship*, Naperville, III : Allenson, 70).

Voici un autre exemple : Après avoir rassasié de pain toute la foule affamée, Jésus explique le sens de son action avec les mots suivants : « Je suis le pain vivant descendu du ciel. si quelqu'un mange de ce pain, il vivra pour toujours » (Jean 6.51). Le pain physique qui a nourri les cinq mille personnes est un signe. Il fait référence à Jésus, qui est descendu du ciel afin que les gens n'aient plus jamais faim.

Jésus apporte la vie

Voilà le thème principal qui rattache tous les récits de l'Évangile de Jean : Jésus donne la vie à ceux qui sont sous le pouvoir de la mort. La guérison des malades, les affamés nourris, la vue rendue aux aveugles, la résurrection de Lazare - tout cela constitue des manifestations du ministère de Jésus : le don de la vie. Il est « venu pour que les hommes aient la vie et l'aient en abondance. » (Jean 10.10). Jésus lui-même est la vie (Jean 11.25). Croire en Jésus, c'est avoir la vie éternelle (Jean 5.24).

Ce ministère de Jésus - le don de la vie - atteint son point culminant dans sa souffrance et sa mort. Jésus apporte la vie par sa mort. Par sa mort, la vie se dégage véritablement et pleinement. Là où d'un point de vue humain, la vie doit s'arrêter, du point de vue de Dieu, la vie s'écoule abondamment. Désormais, l'Évangile de Jean avance vers la passion de Jésus et sa résurrection, y aboutit. Ce n'est que lorsque Jésus meurt que la vie se manifeste pleinement. Ainsi, la crucifixion de Jésus « n'est pas une défaite qui a besoin de la résurrection pour inverser la situation, mais une victoire bien vite suivie et scellée par la résurrection » (Michael Ramsey, 1961 : *The Resurrection of Christ*, Glasgow : Collins, 20).

Après sa résurrection, Jésus appelle ses disciples à poursuivre dans le monde son ministère du don de la vie. « Il souffla sur eux, et leur dit, « Recevez le Saint-Esprit » » (Jean 20.22). Les mots « il souffla sur eux » rappellent Genèse 2.7, où, après avoir façonné l'homme avec de la poussière du sol, il lui insuffla dans les narines le souffle de vie.

Questions sur le chapitre VIII

1. Qu'est-ce qui caractérise le portrait que l'évangéliste Marc trace de Jésus ?
2. Pourquoi Jésus demande-t-il à ses disciples de ne pas divulguer qu'il est le Messie ? (Marc 8.30)
3. Quelle importance la déclaration du centurion a-t-elle dans cet évangile ? (Marc 15.39)
4. Comment Marc comprend-il le fait de la résurrection de Jésus ?
5. Que veut-on dire par « le problème synoptique » ?
6. L'évangéliste Matthieu incorpore généralement plus d'anecdotes et d'information sur la vie de Jésus que Marc. Quels sont ces ajouts et quelle perspective particulière révèlent-ils ?
7. Dans quel contexte l'apôtre Jean écrit-il son évangile ? Pourquoi les miracles de Jésus sont-ils appelés des « signes » ?
8. Quel thème central est exprimé par l'Évangile de Jean ?

Étude Biblique

9. Lire Jean 11.17-44 :
Les chapitres 2 à 12 de l'Évangile de Jean sont souvent appelés « le livre des signes ».
 - a) Quels signes ou miracles Jésus accomplit-il dans les passages suivants : 2.1-11, 4.46-54, 5.2-9, 6.4-14, 6.16-21, 9.1-7, 11.17-44 ?
 - b) Comparez Jean 11.25 à d'autres déclarations de Jésus en 6.35, 41, 48, 61 ; 8.12 ; 10.7, 9, 11, 14 ; 14.6 ; 15.1-5.
Quel lien voyez-vous entre ces déclarations et la révélation que Dieu fait de lui-même dans l'Ancien Testament ?
 - c) Combien de temps Lazare a-t-il passé dans la tombe ? Quelle explication Jésus donne-t-il à Marthe pour avoir tardé à venir ?
 - d) Quelle est la première réaction de Jésus à l'annonce de la mort de Lazare ? (Jean 11,4)
10. Lire Matthieu 18.1 et 18.10-14 et Luc 15.1-7 :
 - a) À qui s'adresse cette parabole dans chacun des évangiles ?
 - b) Quelle conclusion Jésus donne-t-il à la parabole dans chacun des évangiles ? (Matthieu 18.14 & Luc 15.7)
 - c) Voyez-vous d'autres différences entre les deux narrations de la même parabole ?
 - d) Quelle importance octroyez-vous à toutes ces différences ?
Comment ces différences affectent-elles l'interprétation de la parabole ?

Questions pour discussion

11. Pourquoi y a-t-il ces 4 évangiles dans le Nouveau Testament ? Que perdriions-nous si on en enlevait un ?
12. Peut-on affirmer que les 4 évangiles constituent une « biographie » de Jésus de Nazareth ?

IX. DIEU RASSEMBLE TOUT SON PEUPLE

L'Évangile de Luc et les Actes des Apôtres ne forment qu'un ouvrage en deux volumes. Les Actes sont la suite de l'Évangile de Luc. Ils débutent par les paroles suivantes : « Cher Théophile, Dans mon premier livre^a j'ai raconté tout ce que Jésus a fait et enseigné dès le début » (Actes 1.1). Ce « premier livre » dont Luc parle ici est son Évangile. Ces deux volumes ont été séparés par l'Évangile de Jean au deuxième siècle, lorsque le canon du Nouveau Testament a été fixé.

Un seul thème se retrouve dans cette oeuvre unique Luc - Actes : Jésus apporte le salut de Dieu au monde entier, il crée une communauté universelle dans laquelle la distinction entre les Juifs et les Gentils n'existe plus. Où ce salut commence-t-il ? Au début de l'Évangile de Luc, dans le temple de Jérusalem, là où un ange apparaît à Zacharie et lui promet la naissance du précurseur du Messie. Où trouve-t-il une conclusion ? À la fin des Actes, à Rome, là où Paul prêche le Royaume de Dieu pendant deux ans et parle du Seigneur Jésus-Christ. L'histoire que Luc relate prend son point de départ au centre du judaïsme - le temple - et se termine dans la capitale de l'empire - Rome.

L'évangile Selon Luc

Le but du ministère de Jésus

Jésus annonce le but de son ministère dans le sermon inaugural qu'il fait à la synagogue à Nazareth. Il y déclare avoir été choisi pour apporter l'année divine du jubilé, l'année qui devait mettre fin à l'oppression et à l'esclavage. Jésus affirme qu'il est venu pour accomplir la promesse d'Ésaïe 61.10 et suivantes :

Le Seigneur est pour moi une source de joie débordante.
 Mon Dieu me remplit de bonheur, car le secours qu'il m'accorde
 est un habit dont il me vêt, et le salut qu'il m'apporte,
 un manteau dont il me couvre. J'ai la joie du jeune marié
 qui a mis son turban de fête, ou de la fiancée parée de ses bijoux.

Au début, les gens répondent avec enthousiasme. Ils parlent en bien de Jésus et s'étonnent devant ces paroles bienveillantes. Puis ils commencent à douter et se demandent : « N'est-ce pas le fils de Joseph ? » Enfin, ils chassent Jésus de la ville quand celui-ci mentionne que l'intention de Dieu de les libérer de l'oppression et de l'esclavage vaut aussi pour les Gentils. Il donne aux gens deux exemples de l'Ancien Testament pour démontrer que Dieu a déjà été indulgent envers les Gentils plusieurs siècles auparavant. Lors d'une grande famine, Élie n'est envoyé auprès d'aucune veuve d'Israël, mais à une Phénicienne. Et Élisée n'a guéri aucun des lépreux d'Israël, mais il l'a fait pour Naaman le Syrien.

Jésus veut dire ceci : puisque les Juifs le rejettent comme celui qui réalise Ésaïe 61.1, il est maintenant obligé d'offrir le salut aux Gentils, comme Élie et Élisée l'ont fait auparavant. Dès le début de son ministère public, Jésus indique qu'il est chargé d'une mission auprès des Gentils.

L'Évangile universel

La perspective qu'offre l'Évangile de Luc est plus universelle que celles de Matthieu et de Marc. Luc fixe son récit dans le contexte de l'histoire du monde. Jésus est né à Bethléem parce qu'un décret de

« l'empereur Auguste^s donna l'ordre de recenser tous les habitants de l'empire romain. » (Luc 2.1). Il trace la généalogie de Jésus jusqu'à Adam (Luc 3.38), l'ancêtre de toute la race humaine, et non seulement jusqu'à ses ancêtres Juifs, David et Abraham, comme le fait Matthieu. La question de savoir si Jésus n'est envoyé qu'aux Juifs ne se pose pas dans Luc, comme c'est le cas dans Matthieu et dans Marc à l'occasion de la femme Syro-Phénicienne. Et quand Jésus est conduit au tribunal, Luc se concentre sur les procédures de la cour romaine plutôt que, dans Matthieu et dans Marc, sur celles de la cour juive. Luc montre que l'innocence de Jésus a été établie devant la cour romaine - une cour universelle. À trois reprises (contre une seule dans Matthieu et dans Marc), Pilate déclare que Jésus est innocent du crime dont il est accusé (Luc 23.4 ; 14-15 ; 22). Ce n'est que parce que les cris des Juifs dominent (Luc 23.23) que Pilate permet de choisir entre Barabbas et Jésus.

La perspective universelle de Luc découle du fait qu'il croit que la mission de Jésus concerne tous les hommes. Il commence son Évangile par l'annonce de Simon : l'enfant Jésus est la « lumière qui te fera connaître aux nations du monde et qui sera la gloire d'Israël, ton peuple » (Luc 2.32). Il la termine avec Jésus ressuscité qui rappelle à ses disciples qu'« il faut que l'on prêche en son nom devant toutes les nations, en commençant par Jérusalem; on appellera les humains à changer de comportement et à recevoir le pardon des péchés. » (Luc 24.47).

Les murs de séparation sont abattus

Dans son Évangile, Luc s'intéresse particulièrement à la tolérance de Jésus envers les individus que les Juifs rejettent de leur société et ceux qu'ils méprisaient.

Les Juifs détestaient les collecteurs d'impôts et les mettaient au même rang que les voleurs et les meurtriers. Ces collecteurs d'impôts côtoyaient les Gentils de leur propre gré et s'étaient attiré une réputation bien méritée de malhonnêteté et d'extorsion. Pour cette raison, les Juifs refusaient leur compagnie et les excommuniaient de leur synagogue.

Les Juifs méprisaient les Samaritains, qu'ils considéraient comme de race et de religion mélangées. Les Samaritains étaient les descendants d'Israélites et de colons mèdes et perses qui s'étaient installés dans la ville de Samarie après sa chute en 721 av. J.-C., abandonnant petit à petit leur religion païenne pour se confondre avec les Juifs qui vivaient avec eux (2 Rois 17.24-34). Les Samaritains reconnaissaient le Pentateuque comme étant la Parole de Dieu et observaient méticuleusement ses commandements. Mais cela ne changeait rien à leur exclusion de la communauté juive, qui se servait du mélange racial des Samaritains comme prétexte afin de refuser tout contact avec ceux-ci.

Luc raconte la parabole du bon Samaritain (Luc 10.25-37) et celle du Pharisien et du collecteur d'impôts (Luc 18.9-14). Il rapporte l'histoire où Jésus demeure chez Zachée, le collecteur d'impôts (Luc 19.1-10). Il nous parle de la guérison des dix lépreux et comment un seul d'entre eux - un Samaritain - est revenu le remercier (Luc 17.11-19). Luc décrit la bonté et la gentillesse de Jésus, mais par dessus tout, il montre que Jésus abat les barrières afin de préparer la fraternité universelle de l'humanité.

Les Actes Des Apôtres

Les Actes relatent la manière dont le christianisme s'est déplacé de Jérusalem à Rome et comment le christianisme d'un petit groupe de disciples Juifs est devenu une religion universelle. Luc décrit cette transition en six étapes distinctes :

L'Église est née (Actes 1.2 à 6.7)

Le jour de la Pentecôte, Dieu répand son Esprit sur les disciples de Jésus. Dans son exposé de cet événement, Luc se concentre sur un fait : « Ils furent tous remplis du Saint-Esprit et se mirent à parler en d'autres langues » (Actes 2.4). Luc mentionne aussi le bruit « comme si un vent violent se mettait à souffler » (Actes 2.2) et les « langues pareilles à des flammes de feu; elles se séparèrent et elles se posèrent une à une sur chacun d'eux. » (Actes 2.3), mais cela ne l'intéresse pas autant que le fait de parler en différentes langues.

Luc n'explique pas le phénomène des langues. Il ne précise pas comment le fait de parler en différentes langues est survenu. Il se contente d'en mentionner le fait. Il ne précise pas s'il s'agissait de langues étrangères ou du langage de l'Esprit, d'un miracle auditif, vocal ou tous les deux à la fois. Tout ce que Luc nous dit, c'est qu'à la Pentecôte, les disciples ont loués le travail puissant de Dieu en parlant d'autres langues.

La Pentecôte offre la vision de la proclamation de l'Évangile à « tous les pays du monde » (Actes 2.5). Lorsque le Saint-Esprit descend sur les disciples, ils commencent aussitôt à s'adresser aux gens de toutes les nations et de toutes les langues. L'Esprit leur permet de parler ainsi afin que tous leurs interlocuteurs les comprennent. C'est pourquoi la Pentecôte est la contrepartie de Babel. Elle signale la restauration de l'unité de l'espèce humaine qui avait été détruite à Babel, où Dieu « a mis le désordre dans le langage des hommes, et c'est à partir de là qu'il a dispersé les humains sur la terre entière. » (Genèse 11.9). À la Pentecôte, on parle un nouveau langage qui unit tous les peuples en dépit des frontières nationales et linguistiques. Pierre dit dans son sermon de la Pentecôte (Actes 2.14-36) que l'Esprit répandu marque la transition d'un âge de promesse et d'introduction à un âge d'accomplissement final.

Dans l'histoire de l'Ancien Testament, aucune des promesses de Dieu ne se trouve finalement exaucée. D'Abraham à Malachie, il y a toujours en Israël une zone de tension entre les promesses de Dieu et leur réalisation temporaire. Israël vit dans l'attente.

L'effusion du Saint-Esprit et ses activités prouvent que l'ère d'attente est terminée et que l'ère de l'accomplissement est arrivée. « Mais maintenant se réalise ce que le prophète Joël a annoncé : « Voici ce qui arrivera dans les derniers jours, dit Dieu : Je répandrai de mon Esprit sur tout être humain » (Actes 2.16-17). Le moment de l'accomplissement s'est réalisé par la mort de Jésus, sa résurrection et son ascension.

L'Église s'étend à travers la Palestine (Actes 6.8-9.31)

L'Église des Actes dans les chapitres précédents est toujours entièrement juive ; tous ses membres sont des Juifs convertis. Il y a deux sortes de Juifs chrétiens : les Hébreux - les Juifs nés en Palestine parlant l'araméen - et les Hellénistes - les Juifs de la diaspora parlant le grec et qui étaient venus à Jérusalem pour diverses raisons.

L'Église primitive n'a que graduellement quitté son berceau Juif. Ses membres ont continué à assister aux cultes du Temple et à respecter les préceptes de la Torah.

Étienne, un Juif helléniste, est le premier chrétien connu pour avoir lancé une attaque contre ces deux bastions du judaïsme. Il affirme d'abord que le temple est un obstacle à la démarche de Dieu à travers l'histoire et que la venue de Jésus a profondément changé le statut de la Torah.

Étienne est arrêté et amené devant le Sanhédrin - la Cour Suprême juive - parce qu'il a blasphémé contre ce qui se trouve au centre du judaïsme : la Torah et le temple. Dans son discours de défense (Actes 7.1-53), Étienne fait valoir ce qui suit :

En ce qui concerne la Torah, Israël pèche contre la force de son histoire en déclarant que la Torah est la Parole *finale* de Dieu. L'histoire d'Israël, d'Abraham à Jésus, est une histoire maintenue en mouvement par la promesse de Dieu et qui prépare son accomplissement. C'est une histoire qui reste ouverte à un futur qui n'est pas encore réalisé. La Torah n'est qu'un pas vers l'accomplissement final de la promesse de Dieu. Moïse lui-même annonce la venue d'un grand prophète (7.37). C'est pourquoi, croire que Jésus est le prophète promis par Moïse est un signe de loyauté et non pas de trahison envers la tradition Mosaïque.

À propos du Temple, Étienne rappelle au Sanhédrin que la première grande révélation de Dieu a été faite sur une terre étrangère, Ur, puis sur le mont Sinaï, et au pays de Madian longtemps avant que le temple n'existe (Actes 7.2-4, 29-34, 44-50) et que Dieu avait ordonné que l'on construise la tente de la rencontre et non le temple (Actes 7.44). Il affirme que si les membres du Sanhédrin veulent s'en tenir à Moïse et la Torah, alors, logiquement (puisque Dieu n'a pas donné les plans du Temple à Moïse), ils ne devraient pas aller plus loin que la tente de la rencontre.

Étienne est lapidé pour avoir exposé de telles idées. Une grande persécution contre l'église de Jérusalem commence le jour de sa mort. Ceux qui en souffrent le plus sont les Hellénistes, le groupe qu'Étienne avait dirigé. Philippe, lui aussi un Helléniste, s'enfuit dans une ville de Samarie où il annonce le Christ, conduisant beaucoup de Samaritains à la foi.

La multitude de conversions des Samaritains marque un triomphe du Saint-Esprit sur la haine nationale profondément ancrée entre les Juifs et les Samaritains. Elle permet aussi un pas en avant pour la mission envers les Gentils, puisque les Samaritains ne sont ni Juifs ni Gentils, mais quelque part entre les deux.

L'activité évangélisatrice de Philippe permet aussi la conversion d'un eunuque éthiopien (Actes 8.26-40). Est-ce que cet eunuque est le premier Gentil à être converti ? La situation religieuse de l'eunuque n'est pas clairement établie. Est-il Juif prosélyte - quelqu'un qui a accepté le judaïsme et s'est fait circoncire ? Est-ce un homme qui craint Dieu - quelqu'un qui n'est pas circoncis mais va régulièrement à la synagogue juive et lit fidèlement les Ecritures juives ? Où est-ce un Gentil qui n'avait jamais eu de contact avec le judaïsme ?

Luc n'en dit rien. Peut-être y a-t-il un lien entre ce qui le pousse à ne pas révéler le statut religieux de l'eunuque et la place où se situe l'histoire dans le contexte des Actes : entre la conversion des Samaritains (Actes 8.4-25) et celle des Gentils (chapitre 10). Le mystère à propos du statut religieux de l'eunuque, écrit Ernst Haenchen, « convient mieux à l'étape qui est maintenant atteinte dans l'histoire de la mission. Sans permettre l'apparition de tous les problèmes que l'on devrait mentionner lors du baptême formel d'un Gentil, Luc laisse ici au lecteur le sentiment que par ce nouveau converti, la mission a fait un pas au-delà de la conversion des Juifs et des Samaritains. Cet eunuque ne va pas

retourner à Jérusalem et provoquer l'embarras des chrétiens comme au moment du baptême de Corneille » (1971 : *The Acts of the Apostles*, Oxford : Basil Blackwell, 314).

L'Église s'étend jusqu'à Antioche en Syrie (Actes 9.32-12.24)

Le premier Gentil à rejoindre l'Église est un centurion Romain nommé Corneille. Corneille est une personne qui craint Dieu - quelqu'un qui est attiré par le monothéisme et la haute morale de la religion juive, qui va à la synagogue assez régulièrement, qui observe certaines des pratiques juives, mais qui ne fait pas partie de la communauté juive parce qu'il n'est pas circoncis (Actes 10.2 ; 11.3). Au cours d'une vision divine, Dieu dit à Pierre d'aller vers Corneille et de lui parler de Jésus. Dans cette vision, Pierre voit un grand drap plein d'animaux purs et impurs. Une voix lui ordonne : « Lève-toi, Pierre ; tue et mange. » Pierre répond : « Non, Seigneur ; car je n'ai jamais rien mangé d'interdit ni d'impur » (Actes 10.13-14).

Bien que le Christ l'ait libéré, Pierre est toujours lié par la rigueur de la tradition juive. Pour lui, la tradition juive est la voix de Dieu. Mais ce qu'il entend dans la vision est aussi la voix de Dieu. À laquelle de ces deux voix doit-il obéir ?

Non sans devoir insister, Dieu le conduit à obéir à la voix de la vision. Pierre entre dans la maison du Gentil pour annoncer l'Évangile à Corneille et toute sa maisonnée. Puis, après que le Saint-Esprit est descendu sur ces Gentils « impurs », il ordonne qu'ils soient baptisés sans être circoncis.

Après le retour de Pierre à Jérusalem, des membres du « partie des circoncis » lui demandent de rendre compte de ses actes. Ils croient que les Gentils ne peuvent devenir chrétiens que s'ils ont d'abord été circoncis et s'ils observent les lois et les règlements sur la pureté de la nourriture de la Torah.

Pierre justifie ce qu'il a fait par ces paroles : « Dieu leur a accordé ainsi le même don que celui qu'il nous a fait quand nous avons cru au Seigneur Jésus-Christ : qui étais-je donc pour m'opposer à Dieu ? (Actes 11.17)

La loi de Moïse reste-t-elle valable dans l'Église chrétienne ? Voilà la question qui tracasse les chrétiens Juifs. Ce qui arrive dans la maison de Corneille clarifie les choses une fois pour toutes : pour devenir chrétien, les Gentils n'ont pas besoin de se faire Juifs en premier. En répandant son Esprit sur des Gentils qui ne sont pas circoncis, Dieu montre que le chemin des Gentils vers le Christ ne passe pas à travers le judaïsme.

Le problème de la circoncision est officiellement résolu à la conférence de Jérusalem (chapitre 15). Cette assemblée adopte une résolution proposée par Jacques. Le christianisme des Gentils sera libéré de la Torah. La circoncision et toutes les obligations légales qui l'accompagnent ne seront pas imposées aux Gentils. Seule la foi en Christ permettra de se joindre à l'Église.

L'Église s'étend jusqu'en Asie Mineure (Actes 12.25-16.5)

Au moment de la conversion de Paul, le Seigneur dit de lui : « j'ai choisi cet homme et je l'utiliserai pour faire connaître mon nom aux autres nations et à leurs rois, ainsi qu'au peuple d'Israël. » (Actes 9.15). Lorsqu'un grand nombre de Gentils à Antioche de Syrie se tournent vers le Seigneur, l'Église de Jérusalem envoie Barnabas pour enquêter. Barnabas reconnaît avec sagesse que la mission envers les

Gentils est trop grande pour qu'il l'accomplisse seul. Il réclame alors les services de Paul. Paul n'a pas seulement des connaissances approfondies du judaïsme ; il connaît aussi comme peu de Juifs le monde romain et grec. Voilà vraiment un homme qui a été préparé par Dieu afin d'être le pont qui va permettre aux non-Juifs de connaître le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Après un an de travail de Barnabas et de Paul à Antioche de Syrie (Actes 11.26), le Saint-Esprit dirige l'Église afin qu'elle laisse partir les deux hommes en mission dans de nouvelles régions. Paul et Barnabas vont d'abord à Chypre - la ville natale de Barnabas. De là, ils partent en bateau pour la côte sud de l'Asie Mineure. Ils se rendent à la ville de Pergé et de là, se dirigeant vers le Nord, ils traversent un tiers de l'Asie Mineure jusqu'à Antioche de Pisidie - le principal centre militaire de cette partie de la province romaine de Galatie.

Le message de Paul est reçu avec enthousiasme à la synagogue d'Antioche, surtout par les convertis. Ces convertis répandent la bonne nouvelle qu'ils viennent d'entendre parmi leurs confrères non-Juifs. Leurs rapports sont tellement enthousiastes qu'une semaine plus tard plus de Gentils que de Juifs se présentent au service de la synagogue. Cette intrusion contrarie les Juifs et ils s'opposent ouvertement à ce que Paul enseigne. Mais beaucoup de non-Juifs acceptent le salut qui s'acquiert par la foi en Jésus plutôt que par l'obéissance à la Torah. Ils forment une assemblée chrétienne séparée de la synagogue. « C'est le moment du divorce entre l'Évangile et le judaïsme » (Haenchen, 1971 : 417).

Paul explique pourquoi il s'est tourné des Juifs vers les Gentils en mentionnant Ésaïe 49.6, un passage qui soulève la question sur la raison de l'élection d'Israël. Pourquoi Dieu a-t-il choisi Israël ? Pas pour qu'il puisse bénéficier de privilèges spéciaux, mais pour qu'il puisse être « une lumière pour les nations » ; que le salut de Dieu puisse atteindre le « bout du monde » (Actes 13.47). Si les Juifs d'Antioche avaient acceptés le message de Paul que tous ceux qui *croient* sont libérés (Actes 13.39), ils auraient eu l'honneur de proclamer le salut de Dieu à leurs voisins non-Juifs afin d'accomplir la mission à travers le monde d'Israël qui est annoncé en Ésaïe 49. Mais parce qu'ils ont refusé d'accepter que Dieu offre le salut aux croyants gentils incirconcis, l'Évangile va passer à côté d'Israël afin d'être offert aux non-Juifs.

D'Antioche de Pisidie, Paul et Barnabas se rendent à Iconium, à environ cent cinquante kilomètres à l'est-sud-est, puis à Lystre et Derbe. Plus tard, ils retournent sur leurs pas, visitant et encourageant les membres de leurs nouvelles Églises fondées à Lystre, Iconium et Antioche de Pisidie. Finalement, ils retournent à Antioche de Syrie et racontent à l'Église qui les a envoyés et comment Dieu a ouvert la porte de la foi aux non-Juifs (Actes 14.27).

L'Église s'étend jusqu'en Macédoine et en Grèce (Actes 16.6-19.20)

Le but de Paul est celui de gagner l'empire romain au Christ. Pour réussir, il fonde des Églises dans la capitale et dans les villes principales de chaque province romaine. La province de Galatie était le point de départ de son premier voyage missionnaire. Lors de son second voyage, il projette d'aller prêcher dans les parties de l'est et du nord de l'Asie Mineure (Actes 16.6-8). Éphèse, la capitale de la province de l'Asie, est prioritaire dans ses plans. Une Église puissante dans cette ville populeuse, cité charnière entre l'Asie et l'Europe, deviendrait la dernière halte majeure sur la route de Jérusalem à Rome.

Mais le Saint-Esprit écarte deux fois les plans de Paul, le conduisant à travers l'Asie Mineure, de l'extrême sud-est au coin nord-ouest. Arrivé à Troas, il reçoit enfin une vision qui explique le but de

cet étrange voyage. Dans cette vision, un homme le presse à passer en Macédoine et à aider ses habitants (Actes 16.9).

Après avoir reçu cette vision, Paul fait immédiatement des plans pour naviguer en Macédoine. Il débarque à Néapolis (Actes 16.11) et de là, il voyage sur terre jusqu'à Philippes, où il gagne ses premiers convertis européens. De Philippes, son voyage le mène à Thessalonique, Bérée, Athènes et Corinthe ; de Corinthe il retourne dans les provinces de l'Asie, se dirigeant, enfin, vers sa cite capitale, Éphèse.

Pendant son séjour à Éphèse, Paul s'engage dans un travail missionnaire plus important que jamais auparavant « tous ceux qui vivaient dans la province d'Asie, les Juifs et les non-Juifs, purent entendre la parole du Seigneur. » (19.10). Il est très probable que les sept Églises dans Apocalypse 2 et 3 ont été fondées pendant cette époque, parce qu'elles sont toutes à proximité d'Éphèse et sont toutes d'importants centres commerciaux.

L'Église s'étend jusqu'à Rome

Lorsque Paul retourne à Jérusalem après son deuxième voyage missionnaire, il dit : « Il faudra aussi que je voie Rome » (Actes 19.21). Mais ce n'est que comme prisonnier que cela arrivera finalement. En effet, il est arrêté à Jérusalem par le commandant romain, Claude Lysias. Comme Paul est citoyen romain et que les Juifs complotent pour le tuer, Lysias l'envoie sur le champ à Félix, le gouverneur romain de la Judée. Dans une lettre explicative, Lysias déclare que Paul n'a rien fait qui mérite la prison ou la mort d'après la loi romaine. Il écrit que le conflit de Paul avec les Juifs n'est qu'une affaire juive.

Même s'il est innocent d'après la loi romaine, Paul n'est pas libéré. Afin de garder de bons rapports avec les Juifs, Félix garde Paul en prison pendant deux ans. Sous Festus, le successeur de Félix, Paul fait appel à César (Actes 25.11). Cet appel signifie que personne d'autre que César ne peut le condamner ou l'acquitter. Sous une garde militaire, Paul se rend maintenant à Rome, où il prêche le royaume de Dieu pendant deux ans et il enseigne « ce qui concerne le Seigneur Jésus-Christ, avec une pleine assurance et librement » (Actes 28.31).

Le dernier mot du livre des Actes est « librement » et il est très significatif que ce mot doive être le dernier, parce que la route de Jérusalem à Rome a été une longue course d'obstacles. Paul énumère certains de ces obstacles :

J'ai peiné plus qu'eux, j'ai été en prison bien plus fréquemment, frappé beaucoup plus et en danger de mort plus souvent. Cinq fois j'ai reçu des Juifs la série de trente-neuf coups, trois fois j'ai été battu à coups de fouet par les Romains et une fois on m'a blessé en me jetant des pierres ; trois fois j'ai fait naufrage et une fois je suis resté un jour et une nuit dans les flots. Dans mes nombreux voyages j'ai connu les dangers dus aux rivières qui débordent ou aux brigands, les dangers dus à mes compatriotes juifs ou à des non-Juifs, j'ai été en danger dans les villes ou dans les lieux déserts, en danger sur la mer et en danger parmi de faux frères. J'ai connu des travaux pénibles et de dures épreuves ; souvent j'ai été privé de sommeil ; j'ai eu faim et soif ; souvent j'ai été obligé de jeûner ; j'ai souffert du froid et du manque de vêtements. (2 Corinthiens 11.23-27)

Un autre mot important dans le dernier chapitre des Actes est le mot « Juifs ». Par deux fois, les Juifs refusent l'Évangile : voilà ce qui rattache les deux parties de l'oeuvre de Luc, son Évangile et les Actes des Apôtres. En Luc 4.29, les Juifs de Nazareth sont prêts à tuer Jésus. En Actes 28.24, les Juifs romains rejettent l'interprétation que Paul fait de l'Évangile. Il voit ainsi s'accomplir la prophétie d'Ésaïe 6.9-10 : les Juifs ont endurci leur cœur ; le salut est maintenant pour les non-Juifs. Et les Gentils vont l'écouter.

Pourquoi Paul se préoccupe-t-il des Juifs en arrivant à Rome ? Pourquoi est-ce qu'il va d'abord les voir ? La principale raison de Paul est qu'il croit que parce que le salut vient des Juifs, l'Évangile devrait toujours leur être annoncé en premier.

Un des plus graves problèmes auquel l'Église primitive devait faire face, c'était le refus de la majeure partie des Juifs de croire que Jésus était le Messie promis. Même si l'Église avait été construite sur le sol d'Israël, Israël dans son ensemble refusait d'entrer dans l'Église. Néanmoins, Israël demeure toujours le peuple que Dieu a choisi en premier, « Car Dieu ne reprend pas ce qu'il a donné et ne change pas d'idée à l'égard de ceux qu'il a appelés. » (Romains 11.29). L'Église et Israël ont le même Dieu et le plan de Dieu pour Israël ne change pas.

Questions sur le chapitre IX

1. Quel est le thème commun à Luc/Actes ?
Comment le début et la fin de Luc et de Actes participent-ils à exposer ce thème ?
2. Pourquoi les auditeurs de Jésus réagissent-ils avec hostilité à sa déclaration concernant le but de son oeuvre (Luc 4.16-30) ?
3. Quels éléments dans l'Évangile de Luc mettent en lumière le thème de l'« évangile pour le monde » ?
4. Quelles sont selon Luc, les six étapes de développement du christianisme dans le livre des Actes ?
 - a) Quel lien relie la Pentecôte au récit de la confusion à Babel ?
 - b) Étienne, dans sa défense de la foi chrétienne, s'attaque à la loi (Torah).
Quels sont ses arguments ?
 - période patriarcale (2-16);
 - Moïse et la loi (17-43);
 - le tabernacle et le temple (44-50);
 - la charge d'Étienne (51-53).
 - c) Avec le baptême de Corneille, à quel problème l'Église chrétienne naissante est-elle confrontée ?
 - d) Quelle est l'importance de l'établissement d'une église à Ephèse ?
 - e) À Antioche, que l'événement précipité le divorce entre l'Église et le Judaïsme ?
 - f) Pourquoi est-ce premièrement avec les Juifs que l'apôtre Paul entre en contact, à son arrivée à Rome ?

Étude Biblique

5. Lire Actes 2.14-41 :
 - a) Montrez que cette prédication a suivi le schéma de celle de Jésus en Marc 1.15.
 - b) Que dit Pierre à propos de l'accomplissement des temps (16-21) ?
 - c) Que dit-il à propos du Royaume de Dieu (22-36) ?
 - d) Que dit-il à propos de la nécessité de la foi et de la repentance (37-41) ?
 - e) Par quelles activités communautaires la nouvelle Église s'exprime-t-elle ?

Questions pour discussion

6. Comment peut-on savoir si Dieu veut que nous brisions avec notre tradition ? Croyez-vous que l'Église contemporaine fait face à des problèmes analogues à celui de l'inclusion des païens dans l'Église juive primitive ?
7. Si vous comparez votre Église à celle décrite en Actes 2.42-47 et 4.32-37, quelle évaluation en faites-vous ?

X. DIEU RÉTABLIT SON PEUPLE

L'Ancien Testament annonce comment Dieu a choisi un peuple - Israël - pour être l'émissaire du plan qu'il a pour le monde. Pendant vingt siècles, Dieu a instruit et formé ce peuple pour qu'il puisse rendre témoignage de son amour rédempteur pour le monde « Je fais de toi la lumière des nations, pour que mon salut s'étende jusqu'au bout du monde. » (Ésaïe 49.6).

Dieu a passé vingt siècles à former le peuple parmi lequel son Fils devait naître. Cependant il n'a fallu que trois ans à ce peuple pour se tourner contre le Fils de Dieu et le tuer. Comment les Juifs ont-ils pu refuser d'accepter Jésus ? Personne n'a autant médité sur cette question que Paul.

Le Nouveau Peuple De Dieu

Dieu a choisi Israël comme instrument - par Israël il bénira toutes les nations (Genèse 12.3 ; 18.18). Toutes les préparations de Dieu pour le Christ ont eu lieu au sein de cette nation.

Dieu a appelé Israël, son fils, à sortir d'Égypte (Osée 11.1). Sa gloire le précédait dans des colonnes de fumée et de feu (Exode 13.21). Dieu s'est lié à lui par des alliances et des promesses. Il lui a donné la loi et le culte. Il a fait naître le Messie, Jésus, en son sein. À cette nation, dit Paul, ont été offerts « Dieu a fait d'eux ses enfants, il leur a accordé sa présence glorieuse, ses alliances, la loi, le culte, les promesses. Ils sont les descendants des patriarches et le Christ, en tant qu'être humain, appartient à leur peuple » (Romains 9.4-5).

Pourtant, Israël rejette Jésus et semble-t-il, s'exclut du salut qui lui a été offert. Ce rejet attriste Paul et il souhaite être maudit et séparé du Christ (Romains 9.3) à leur place.

Lorsque Jésus est venu parmi les siens, pourquoi ne l'ont-ils pas reçu ? Quand Jésus déclare : « Le moment fixé est arrivé, disait-il, car le Royaume de Dieu s'est approché ! » (Marc 1.15), pourquoi Israël n'a-t-il pas reconnu l'accomplissement de sa propre histoire ? Dieu va-t-il rejeter Israël à cause du rejet de son Fils ? Va-t-il renoncer maintenant à Israël ou ce refus fait-il partie du plan de Dieu ?

Paul ne considère jamais la possibilité que Dieu en ait terminé avec Israël. Au cours de deux mille ans de son histoire, Dieu n'a jamais complètement rejeté son peuple. Pourquoi le ferait-il maintenant ? Tout l'Ancien Testament contredit une telle possibilité. Les prophètes de l'Ancien Testament déclarent constamment qu'Israël est destiné à jouer un rôle principal dans la rédemption du monde à la fin des temps.

Paul affirme que si Israël a rejeté Jésus, c'est pour ouvrir la voie aux Gentils afin qu'ils puissent avoir accès au royaume de Dieu. Parce que les Juifs refusent de croire, l'Évangile est offert aux non-Juifs qui désirent l'écouter. Le refus d'Israël enrichit le monde entier. Sans le savoir, Israël est encore l'instrument de l'action de Dieu dans l'histoire, l'émissaire de la rédemption du monde entier.

Pensons-y seulement, dit Paul. Si en refusant l'Évangile, Israël a enrichi le monde en ouvrant la porte aux non-Juifs, pouvons-nous imaginer ce que signifiera l'acceptation d'Israël ? « En effet, quand ils ont été mis à l'écart, le monde a été réconcilié avec Dieu. Qu'arrivera-t-il alors quand ils seront de nouveau accueillis ? Ce sera un vrai retour de la mort à la vie ! » (Romains 11.15). Israël livre un combat à mort

contre Dieu, l'amour perpétuel de Dieu accompagne toujours Israël et l'amour de Dieu continuera jusqu'à ce que les Juifs et les Gentils soient réunis ensemble comme peuple unique de Dieu.

Dans le plan de Dieu, les Juifs et les Gentils font partie du même peuple. Ce plan a été conçu par le Père et est caché en lui depuis toujours (Éphésiens 3.9). Le Christ a révélé ce plan divin au monde. Il l'a mis en action en faisant tomber le mur d'hostilité qui rendait ennemis les Juifs et les Gentils, afin qu'ils ne forment qu'un peuple, le nouvel Israël (Éphésiens 2.14-16).

Tout comme les Gentils ont désobéi à Dieu auparavant et maintenant reçoivent sa pitié, les Juifs sont maintenant temporairement désobéissants afin que par la miséricorde qui leur est offerte, ils reçoivent eux aussi la miséricorde de Dieu « car Dieu a rendu tous les hommes prisonniers de la désobéissance afin de montrer à tous sa pitié » (Éphésiens 11.32).

Un Débat Entre Paul Et Les Juifs

Le principal débat entre Paul et les Juifs de son époque touche à la justification qui vient de Dieu. Dans Philippiens 3.4-9, Paul oppose la justification de Dieu à celle qui vient de la loi Juive :

J'aurais plus de raisons de le faire que qui que ce soit d'autre. J'ai été circoncis le huitième jour après ma naissance. Je suis Israélite de naissance, de la tribu de Benjamin, Hébreu descendant d'Hébreux. Je pratiquais la loi juive en bon Pharisien, et j'étais si fanatique que je persécutais l'Église⁵. En ce qui concerne la vie juste prescrite par la loi, j'étais irréprochable. Mais ces qualités que je regardais comme un gain, je les considère maintenant comme une perte à cause du Christ. Et je considère même toute chose comme une perte en comparaison de ce bien suprême: connaître Jésus-Christ mon Seigneur, pour qui je me suis privé de tout avantage personnel; je considère tout cela comme des déchets, afin de gagner le Christ et d'être parfaitement uni à lui. Je n'ai plus la prétention d'être juste grâce à ma pratique de la loi. C'est par la foi au Christ que je le suis, grâce à cette possibilité d'être juste créée par Dieu et qu'il accorde en réponse à la foi. (Philippiens 3.4-9)

Dans ce passage, Paul illustre la parabole de Jésus où un marchand part à la recherche de belles perles et, quand il en trouve une de grande valeur, il vend tout ce qu'il possède et achète cette perle (Matthieu 13.45-46).

Paul énumère les « belles perles » qu'il considère maintenant comme inutiles : il est circoncis, ce qui prouve que ses parents n'étaient pas des Gentils ; il n'est pas un prosélyte, mais de descendance directe Israélite ; il n'appartient pas à une tribu renégate, mais à la tribu fidèle de Benjamin ; il fait partie d'une famille de la Dispersion qui n'a pas adopté le langage et les coutumes des personnes qui vivent autour d'elle, mais qui a gardé le langage hébreu et les coutumes hébraïques ; il appartient à une secte qui observe les lois juives le plus strictement possible ; et a accompli tout ce que la loi exige.

Cette collection de perles, Paul le constate, ne peut pas le rendre acceptable devant Dieu. Ses tentatives de justice par la loi (Philippiens 3.9) ne lui permettent pas d'entrer en présence de Dieu.

Paul place l'Évangile au-dessus du judaïsme qui appelle les individus à travailler à leur propre salut. L'Évangile déclare que le Christ a rempli toutes les exigences de la loi pour nous et que, si nous croyons en Christ, nous recevons gratuitement la justice de Dieu, en cadeau.

Le judaïsme du premier siècle était la religion la plus noble du monde ancien. La secte des Pharisiens - à laquelle Paul appartenait - représentait son développement le plus fervent et le plus progressif. En revanche, cette religion noble nourrissait une auto-justification qui empêchait les gens d'entendre le grand appel de Dieu - se repentir et croire en l'Évangile. Par leur justification personnelle, les Juifs se considéraient comme du côté de Dieu, mais dispensés de la repentance et de la croyance en l'Évangile. Parce qu'ils se croyaient déjà droits devant la loi, ils ne voyaient pas le besoin de la justification venant de Dieu par la foi en Christ.

Les Juifs ne pouvaient pas concevoir que Dieu ait envoyé le Messie à des collecteurs d'impôts et des personnes ignorantes de la loi. Le Messie devait très certainement apparaître parmi les justes – ceux qui se tenaient du côté de Dieu par leur zèle dans l'obéissance à la loi.

Puis, sur la route de Damas, Paul rencontre le Messie qui a mangé avec des collecteurs d'impôts et des pécheurs, avec des personnes dépourvues moralement et spirituellement. Il lui est alors permis de voir « la justification qui vient de Dieu et qui dépend de la foi ». Après cette rencontre, ce qui importe le plus dans la vie de Paul, c'est que Dieu l'a trouvé et accepté, même pécheur.

Rassemblant Le Nouveau Peuple De Dieu

L'Église est le nouveau peuple de Dieu. Comment est-ce qu'une personne peut faire partie du peuple de Dieu ? Par le baptême. Mais pourquoi est-ce que c'est le baptême qui permet d'entrer dans le nouveau peuple de Dieu ? Paul répond à cette question dans Romains 6.1-11.

Le baptême, explique Paul, signifie que l'on meurt avec le Christ et que l'on revient à la vie avec lui. C'est la mort de notre ancienne personne unie au Christ et la résurrection d'une nouvelle personne unie au Christ. « Ne savez-vous pas que nous tous qui avons été baptisés pour être unis à Jésus-Christ, nous avons été baptisés en étant associés à sa mort ? Par le baptême, donc, nous avons été mis au tombeau avec lui pour être associés à sa mort, afin que, tout comme le Christ a été ramené d'entre les morts par la puissance glorieuse du Père, nous aussi nous vivions d'une vie nouvelle. » (Romains 6.3-4).

Pour comprendre ce genre de langage, il est utile de savoir comment la plupart des premiers chrétiens étaient baptisés. Il y avait quatre actes rituels lors de la cérémonie du baptême.

Premièrement, ceux qui se faisaient baptiser enlevaient leurs vêtements comme pour indiquer qu'ils se débarrassaient de leur vieille nature, qui appartenait à leur « conduite passée » et qui était corrompue par des « désirs trompeurs » (Éphésiens 4.22).

Ensuite, ils pénétraient dans l'eau du baptême et ils étaient submergés un par un. Cela symbolisait qu'ils étaient morts et enterrés avec le Christ (Colossiens 2.12).

Puis, ils se relevaient. Cette élévation en sortant de l'eau du baptême symbolisait leur résurrection avec le Christ pour une nouvelle vie.

Après être sortis de l'eau, les nouveaux chrétiens baptisés mettaient des vêtements propres - un symbole qui voulait dire qu'ils revêtaient une « nouvelle nature, créée à la ressemblance de Dieu^s et qui se manifeste dans la vie juste et sainte qu'inspire la vérité. » (Éphésiens 4.24).

Se faire baptiser signifie entrer dans les actes rédempteurs de la vie du Christ. Par le baptême, les chrétiens s'identifient aux deux principaux événements de la vie du Christ : sa mort et sa résurrection. Ces événements sont plus que de simples faits survenus dans le passé ; ils commencent à exercer une influence puissante dans la vie quotidienne du chrétien. « Comme le Christ est mort pour briser le règne destructif du péché sur l'homme, le croyant abandonne avec lui ses péchés et son ancien corps impur ; et comme le Christ est ressuscité pour que l'homme puisse obtenir le salut, le croyant s'élève avec lui pour une nouvelle vie de grâce et d'Esprit » (James D. Smart, 1972 : *Doorway to a New Age*, Philadelphia : Westminster Press, 87).

Comment quelqu'un peut-il faire partie du nouveau peuple de Dieu ? Pas par l'amélioration de sa personne. Le Christ n'est pas venu dans le monde afin de nous rendre meilleurs. Il n'est pas venu pour nous améliorer, mais pour que nous devenions ensemble de nouvelles créatures.

Cette explication du baptême illumine la phrase favorite de Paul : « en Christ ». Étant Juif, Paul avait été « en Israël », il s'était identifié à l'histoire d'Israël. Parce que le vrai Juif « est quelqu'un qui a pénétré de telle manière dans l'histoire de son peuple que cette histoire est devenue sa propre histoire, tout comme le vrai Américain est une personne qui a, de sa propre expérience, traversé l'Atlantique avec ses ancêtres pèlerins, lutte contre la nature sauvage de l'ancienne Amérique, combattu pendant la guerre d'Indépendance et la Guerre civile et s'est assis à la table de Washington, Jefferson, Lincoln et Lee. Appartenir « à Israël » voulait dire que l'on recréait et que l'on reconstituait ce que le peuple d'Israël avait vécu, pour que ce qui était arrivé devienne une histoire contemporaine (W.D. Davies, 1971 : *The New Creation*, Philadelphia : Fortress Press, 7 s.).

Après sa conversion, même si Paul ne cesse pas de se considérer juif, il devient membre du peuple dont la vie provient uniquement du Christ. Être « en Christ » signifie que l'on fait partie de son peuple. Tout comme être « en Israël » veut dire que l'on s'approprie l'histoire du peuple d'Israël, être « en Christ » signifie que l'on s'attribue l'histoire du Christ, surtout sa mort et sa résurrection.

La Préparation Pour Joindre Le Nouveau Peuple De Dieu

Les convertis qui sortaient du judaïsme ou du paganisme avaient besoin d'être guidés moralement. On ne leur enseignait pas seulement les paroles et les oeuvres de Jésus mais aussi, avant de les baptiser, recevaient-ils des instructions particulières concernant les implications morales de leur participation baptismale dans la mort et la résurrection de Jésus.

Dans son livre *Paul and Rabbinic Judaism*, 1955. London : S.P.C.K., W.D. Davies cite un certain nombre de passages venant des Lettres du Nouveau Testament que l'on utilisait comme instruction morale avant le baptême. Ces passages démontrent une similarité remarquable dans leur contenu et leur ordre, et on peut mieux les définir que comme ce que l'Église primitive utilisait afin d'instruire les candidats au baptême. Ces éléments catéchétiques semblaient avoir une structure commune, probablement orale, utilisée par Paul et d'autres auteurs du Nouveau Testament.

Le tableau qui suit révèle le modèle de l'instruction pré-baptismale à suivre. On disait aux convertis à la foi chrétienne de :

Se débarrasser de l'ancienne nature

Colossiens 3.8-9 « rejetez tout cela: la colère, l'irritation et la méchanceté »

Éphésiens 4.22 « vous débarrasser de votre vieille nature »

1 Pierre 2.1 « Rejetez donc toute forme de méchanceté, tout mensonge, ainsi que l'hypocrisie, la jalousie et les médisances. »
 Jacques 1.21 « rejetez tout ce qui salit »

Se revêtir de la nouvelle nature

Colossiens 3.10-15 « revêtus de la nouvelle nature »
 Éphésiens 4.23-24 « Revêtez-vous de la nouvelle nature »
 1 Pierre 1.22-23 « Aimez-vous donc ardemment les uns les autres... vous êtes nés de nouveau »
 Jacques 1.18 « soyez au premier rang de toutes ses créatures »

Adorer Dieu

Colossiens 3.16-17 « Tout ce que vous faites, en paroles ou en actions, faites-le au nom du Seigneur Jésus, en remerciant par lui Dieu le Père »
 Éphésiens 5.18-20 « Remerciez Dieu le Père en tout temps et pour tout »
 1 Pierre 2.5 « Prenez place vous aussi... dans la construction du sacrifices spirituels »
 Jacques 1.26-27 « une religion que Dieu considère pure et authentique »

Se soumettre à

Colossiens 3.18-22 « femmes, soyez soumises à vos maris... Maris, aimez vos femmes... Enfants, obéissez en tout à vos parents... Pères, n'irritez pas vos enfants... Esclaves, obéissez »
 Éphésiens 5.21-6.9 « Soumettez-vous les uns aux autres... Femmes... Maris... Enfants... Pères... Esclaves... Maîtres »
 1 Pierre 2.13-3.7 « Soyez soumis... à toute autorité humaine... Serviteurs... femmes... maris »
 Jacques 4.7a « soumettez-vous donc à Dieu »

Faire attention et prier

Colossiens 4.2-6 « Priez avec fidélité, demeurez vigilants »
 Éphésiens 6.18 « priez en toute occasion... soyez vigilants et continuellement fidèles »
 1 Pierre 4.7 « Vivez donc d'une manière raisonnable et gardez l'esprit éveillé afin de pouvoir prier »

Tenir ferme et résister au diable

Colossiens 4.12 « demeurez fermes »
 Éphésiens 6.10-17 « Prenez toujours la foi comme bouclier: il vous permettra d'éteindre toutes les flèches enflammées du Mauvais »
 1 Pierre 5.9 « Résistez-lui en demeurant fermes dans la foi »
 Jacques 4.7b « résistez au diable »

La Nouvelle Moralité

Implicite dans le baptême

Les Israélites dans le désert « dans la nuée et la mer, ont tous été baptisés unis à Moïse » (1 Corinthiens 10.2). Et pourtant, Paul le rappelle à ses convertis Corinthiens, Dieu n'était pas content de la plupart d'entre eux et les a condamnés à périr dans le désert.

Paul veut dire que le baptême - en Moïse ou dans Christ -, n'accomplit rien s'il n'est pas le symbole extérieur d'un changement intérieur. Le baptême n'est pas un rite magique. Il n'agit pas automatiquement. L'eau qui baptise ne garde pas forcément le chrétien jusqu'à la mort. Non, c'est une eau dans laquelle l'ancienne personne se noie et de laquelle la nouvelle personne revient à la vie. C'est la qualité morale de la vie d'une personne qui vérifie son baptême. Ceux qui ont été baptisés doivent se considérer « morts au péché et vivants pour Dieu en Jésus-Christ » (Romains 6.11). Le baptême, qui veut dire une mort et une résurrection avec le Christ, doit se manifester par une nouvelle morale et un nouveau genre de vie.

Mais la révolution morale ne s'est apparemment jamais réalisée dans la vie de bien des convertis de Paul. C'est pourquoi, Paul les pousse constamment à vivre leur baptême, à se débarrasser de l'ancienne nature et se revêtir de la nouvelle nature « créée à la ressemblance de Dieu » (Éphésiens 4.24). Il exhorte ainsi ces jeunes chrétiens : « Ne vivez plus comme des païens (Éphésiens 4.17) ; vous étiez autrefois dans l'obscurité mais maintenant vous êtes la lumière avec le Seigneur. Par conséquent, vous devez marcher comme des personnes appartenant à la lumière (Éphésiens 5.8). Autrefois vous étiez ennemis de Dieu, faisant le mal ; maintenant vous êtes réconciliés avec lui (Colossiens 1.21-22). Autrefois vous étiez morts spirituellement ; maintenant vous revivez avec le Christ (Colossiens 2.13). Vous devez donc abandonner tout ce qui appartient à votre ancienne nature, et vous revêtir de la nouvelle nature » (Colossiens 3.8-9).

Certains éléments ont influencé les premiers chrétiens à ignorer les implications morales de leur baptême. Par exemple, ils vivaient dans l'espérance ardente que le Christ allait bientôt revenir des cieux et pour cette raison ils étaient facilement tentés de concentrer tous leurs espoirs sur le futur et de négliger ou ignorer le présent. Dans sa première lettre aux Thessaloniens, Paul les avertit particulièrement de ce danger. Il recommande à ses lecteurs de conserver une haute morale dans leur vie sexuelle et familiale (4.1-8) et de continuer à s'aimer mutuellement dans le travail quotidien (4.9-12).

Incitée par le Saint-Esprit

Par sa résurrection, le Christ « est devenu l'Esprit qui donne la vie » (1 Corinthiens 15.45). L'Esprit que Dieu envoie pour vivre dans son peuple est l'Esprit de son Fils : « Parce que vous êtes des fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos cœurs » (Galates 4.6). C'est pourquoi, quiconque est « en Christ » peut aussi être appelé comme étant « dans l'Esprit » ; « d'ailleurs vous êtes dans l'Esprit, si l'Esprit de Dieu habite en vous. Quiconque ne possède pas l'Esprit du Christ, n'appartient pas à Dieu. Mais si le Christ est en vous, même si votre corps est destiné à la mort à cause du péché, l'Esprit habite en vous parce que vous avez été rendus justes » (Romains 8.9-10).

Ou, pour le dire d'une autre façon : le Saint-Esprit, vivant dans les croyants, produit en eux les qualités de la vie de Jésus. Le Saint-Esprit est l'Esprit de l'amour du Christ. Les fruits de l'Esprit - l'amour, la

joie, la fidélité, la gentillesse, la patience - décrivent le caractère de Jésus. Le travail de l'Esprit est d'instituer progressivement en nous le caractère de Jésus.

La vraie source de la conduite du chrétien est l'Esprit du Christ ressuscité qui réside en lui. Quand les chrétiens mûrs sont confrontés à un choix moral, ils ne se demandent pas : Est-ce que je décevrais ma communauté ou moi-même ? mais : Est-ce que je désolerais le Saint-Esprit qui habite en moi ? L'Esprit du Christ revenu à la vie devient le juge de sa conduite morale.

La présence de l'Esprit accroît plutôt qu'affaiblit la sensibilité morale, puisque « l'exigence morale de laisser l'Esprit du Christ nous diriger en tout est bien plus rigoureuse que l'exigence de n'importe quel code, et en même temps elle porte en elle la promesse d'une croissance et d'un développement illimités. Cela veut dire que chaque chrétien est le centre d'une fermentation dans laquelle l'Esprit moral révolutionnaire du Christ attaque la masse morte du monde. Ce qui rend l'éthique spéciale le privilège des chrétiens dont la conscience est habitée par le Christ » (C. H. Dodd, 1958 : *The Meaning of Paul for Today*, London and Glasgow : Collins, 147).

Édifiant Le Peuple De Dieu

En plus d'être la source de la morale chrétienne, le Saint-Esprit est aussi le créateur de l'unité chrétienne. La vie de la nouvelle personne et du nouvel Israël découle de l'Esprit. Non seulement les chrétiens comme individus mais aussi comme un corps constituant le temple du Saint-Esprit. C'est ainsi que les dons de l'Esprit sont octroyés, non pour la satisfaction personnelle, mais pour l'édification de tout le peuple de Dieu.

Il y a un don fondamental que tous les croyants reçoivent de Dieu - le Saint-Esprit. Mais ce don unique se manifeste dans la vie des chrétiens de diverses manières. Comme un rayon de soleil passant à travers un prisme et se réfractant en un spectre de couleurs, le Saint-Esprit se manifeste dans l'Église à travers une variété de dons.

Ces dons renferment des capacités que l'on ne possède pas entièrement avant que le Saint-Esprit ait été répandu, comme les dons des prophètes, des guérisseurs, de ceux qui parlent en langues, et aussi l'accroissement des qualités déjà présentes, comme le don d'enseigner, d'organiser ou de convaincre. Tous ces dons, acquis ou innés, doivent être consacrés au service de Dieu et de l'Église. S'ils sont utilisés égoïstement, ils peuvent être destructifs. Selon qu'ils sont utilisés « pour le bien de tous » (1 Corinthiens 12.7) ou pour satisfaire une satisfaction personnelle, ces dons peuvent être une bénédiction ou une malédiction. Les chrétiens doivent être vigilants ! Le faux se manifeste souvent après ce qui est authentique. Ainsi, par exemple, le parler en langues se retrouve non seulement dans le christianisme mais aussi dans d'autres religions. Jésus en a averti ses disciples en leur disant que des prodiges et des miracles seraient aussi accomplis par de faux messies et de faux prophètes (Marc 13.22 ; Matthieu 24.24). Seul, le fait de posséder le pouvoir d'accomplir des prodiges et des miracles n'a pas une grande signification. Le pouvoir doit être au service du Messie pour porter la marque de l'autorité divine. Sauf pour le Christ, des dons pareils peuvent mener à la fierté et à un esprit de suffisance. Pour cette raison, 1 Corinthiens 13 n'apparaît qu'au milieu de la discussion de Paul sur les dons. Une personne peut être richement comblée de dons, mais ressembler à « un tambour bruyant ou une cloche qui résonne » (verset 1) si ce don suprême de l'Esprit - l'amour - est absent. Le don de transmettre les messages passera, tout comme celui de parler en langues ou celui de guérison cesseront. Seul l'amour qui est plus puissant que la mort et dure à jamais.

Questions sur le chapitre X

1. Les Juifs et les païens :
 - a) Quelles sont les conséquences pour les païens du rejet du Christ par Israël ?
 - b) Quel projet Dieu a-t-il pour les Juifs et pour les païens ?
2. Quelle différence y a-t-il entre la justice selon les Juifs et la justice selon Paul ?
3. Le baptême :
 - a) Comment la cérémonie du baptême illustre-t-elle la signification du baptême ?
 - b) Que veut dire l'expression « dans le Christ » pour l'apôtre Paul ?
4. La nouvelle vie :
 - a) Pourquoi y a-t-il implicitement une nouvelle moralité dans le baptême ?
 - b) Quelle part a le Saint-Esprit dans ce nouveau mode de vie ?
5. Don et dons du Saint-Esprit :
 - a) Quel lien y a-t-il entre LE don et LES dons du Saint Esprit (Actes 2.38 ; 1 Corinthiens 12.11 ; Jean 14.16) ?
 - b) Quel lien voyez-vous entre les dons et le fruit du Saint Esprit (1 Corinthiens 12.8-10 ; 1 Corinthiens 1.7 ; Galates 5.22-23 ; Éphésiens 4.11 ; Matthieu 7.16) ?

Étude Biblique

6. Lire Éphésiens 2 | 11 à 18 :
 - a) Quand les nations du monde sont-elles devenues aliénées de Dieu ?
 - b) Quelles sont les conséquences d'une telle aliénation pour les nations ?
 - c) À quelle époque Dieu a-t-il entrepris de sauver les païens ?
 - d) Qu'a fait le Christ pour abolir la séparation entre Juifs et païens ?
7. L'Église doit-elle mettre un accent particulier sur l'évangélisation des Juifs ? Est-ce que l'Église devrait rechercher une coopération avec les Juifs dans divers programmes sociaux ?
8. Comment une église ou un croyant peut suivre l'injonction d'être « rempli de l'Esprit » ?

XI. DIEU RÉVÈLE LE CONTENU DE L'HISTOIRE

Imaginez un très beau coucher de soleil contemplé par un poète, un musicien et un peintre. Une fois le soleil couché, ils rentrent tous à la maison pour traduire leur expérience dans le langage de leur art. Le poète écrit un poème. Le musicien compose une pièce musicale. Le peintre projette ce qu'il a vu sur un morceau de toile. Objectivement, le coucher de soleil était le même pour tous les trois. Mais chacun d'eux lui aura donné une expression artistique différente.

Il en va de même pour le ministère de Jésus. De manière objective, son ministère est le même pour tous. Pourtant, les premiers chrétiens ont utilisé bien des façons différentes pour exprimer par écrit ce qu'ils ont vu et entendu. Ils ont parlé du ministère de Jésus de manière historique : « En ce temps-là, l'empereur Auguste donna l'ordre de faire le recensement de les habitants de l'empire romain » (Luc 2.1). Ou ils l'ont chanté avec des hymnes : « Le Christ, apparu comme un être humain, a été révélé juste par l'Esprit Saint et contemplé par les céleste. » (1 Timothée 3.16). Ou ils l'ont confessé par la foi : « le Christ est mort pour nos péchés, comme l'avaient annoncé les Écritures ; il a été mis au tombeau et il est revenu à la vie le troisième jour, comme l'avaient annoncé les Écritures ; il est apparu à Pierre, puis aux douze apôtres. » (1 Corinthiens 15.3-5). Ou ils l'ont traduit par une imagerie étrange et un symbolisme de langage apocalyptique - dont les nombreuses visions célestes et leurs créatures bizarres sont presque impossibles à déchiffrer pour le lecteur moderne.

Qu'est-ce Que La Littérature Apocalyptique ?

Le terme *apocalyptique* provient d'un mot grec qui veut dire « révélation ». La littérature apocalyptique révèle des événements qui vont survenir à la fin des temps, quand ce monde disparaîtra, à l'avènement du royaume de Dieu. Ce genre de littérature a fleuri dans le monde juif entre le deuxième siècle av. J.-C. et le premier siècle ap. J.-C. Dans son livre *The Relevance of Apocalyptic*, 1964, New York : Association Press, H. H. Rowley énumère les écrits apocalyptiques suivants d'origine juive et chrétienne produits durant cette période :

- Le livre de Daniel
- Le livre éthiopien d'Énoch (1 Énoch)
- Le livre des Jubilés
- Les testaments des douze Patriarches
- Les Oracles sibyllins
- Les psaumes de Salomon
- L'oeuvre de Zadokite
- Les rouleaux du Qumram
- L'assomption de Moïse
- Le livre slavons d'Énoch (2 Énoch)
- La vie d'Adam et Ève
- 4 Esdras (2 Esdras)
- L'Apocalypse de Baruch
- L'Ascension d'Ésaïe
- L'Apocalypse d'Abraham
- Le testament d'Abraham
- La petite Apocalypse des Evangiles (Marc 13)
- Le livre de l'Apocalypse

Les écrits apocalyptiques ont été créés à une époque de besoins désespérés et sont issus du désir de contrôler ceux-ci. Ils tentent d'expliquer pourquoi le juste souffrait et pourquoi le royaume de Dieu n'arrivait pas.

Ce qui caractérisait ces écrits, c'est qu'ils ne se préoccupaient que de l'avenir. Les auteurs des apocalypses croyaient que les démons à l'oeuvre dans le monde sont au-delà du péché humain ou de la repentance humaine. Démoniaques par nature et d'une portée cosmique, ces esprits mauvais ne peuvent être vaincus que par intervention divine. Ils voyaient les événements quotidiens comme des signes que la lutte cosmique entre Dieu et les pouvoirs du diable allait bientôt trouver son point culminant. L'âge présent touchait à sa fin. Le nouvel âge, la transformation de toutes choses, arrivait.

Les véritables auteurs apocalyptiques, écrit Leon Morris, prédisaient « la rupture finale de tout ce qui est familier, la destruction de tout un mode de vie, même d'un univers entier » (1972 : *Apocalyptic, Grand Rapids* : Eerdmans, 41). En cela, ils diffèrent fondamentalement des prophètes de l'Ancien Testament. Même si les prophètes s'intéressaient à l'avenir, ils étaient toujours absorbés par les crises actuelles. En contraste, l'intérêt final des auteurs apocalyptiques se situait dans le grand dénouement de l'histoire et dans l'époque de souffrance unique qui le précède immédiatement.

Le Livre De L'Apocalypse Fait-il Partie De La Littérature Apocalyptique ?

Le livre de l'Apocalypse est généralement classé comme un exemple de l'écriture apocalyptique. On peut facilement voir pourquoi. Le langage est céleste et cosmique plutôt qu'historique et politique. De même, les personnages (le Fils de l'homme, Satan, les anges, une femme céleste) et les prophéties (la nouvelle Jérusalem, le temple céleste, le trône de Dieu, les étoiles, la fosse sans fond) sont surnaturels.

On y trouve cependant certains éléments qui n'entrent pas dans le modèle apocalyptique. En premier lieu, l'auteur dit que ce livre est une prophétie, non seulement une fois, mais à plusieurs reprises. Il écrit dans le chapitre d'introduction : « Heureux celui qui lit et qui écoute les paroles de cette prophétie » (verset 3). Et dans le chapitre de conclusion : « Heureux ceux qui obéissent aux paroles prophétiques de ce livre » (verset 7 ; voir aussi les versets 10, 18, 19). Ainsi le livre est encadré par deux béatitudes qui affirment spécifiquement que son contenu est prophétique.

Deuxièmement, les apocalypses étaient généralement écrites sous un pseudonyme ; le livre de l'Apocalypse ne l'est pas. Les auteurs des apocalypses n'ont pas écrit sous leur vrai nom mais sous un nom d'emprunt - celui d'une personne remarquable de l'antiquité. Ils ont fait cela pour donner plus d'autorité à leurs écrits. Jean, en revanche, a écrit sous son propre nom, ayant la conviction que ses écrits découlaient de l'autorité du Christ.

Troisièmement, les auteurs des apocalypses voulaient reconforter et encourager le peuple de Dieu persécuté tandis que les prophètes confrontaient le peuple auprès de qui ils avaient été envoyés pour lui demander de confesser ses péchés. Le livre de l'Apocalypse ne fait pas exclusivement l'un ou l'autre, mais les deux. Il est prophétique - en enseignant la repentance et en jugeant l'Église entière ; il est apocalyptique - en offrant un réconfort et en encourageant le peuple de Dieu persécuté.

Quatrièmement, l'interprétation que Jean fait de l'histoire est complètement différente de celle des auteurs des apocalypses de cette ère. L'auteur d'oeuvres apocalyptiques typique était extrêmement pessimiste sur l'époque, la voyant entièrement dominée par les forces du mal. Jean voit son temps sous un autre jour. Il voit l'intérieur de l'histoire - l'histoire qui a été envahie et conquise par Jésus-

Christ, qui maintenant, par la puissance de sa résurrection, fait travailler toutes choses ensemble pour le bien. C'est pour cette raison que le livre de Jean est appelé l'Apocalypse ; il révèle le règne du Christ caché derrière la triste réalité des événements historiques.

Il existe d'autres différences entre l'Apocalypse et les écrits apocalyptiques, mais celles-ci suffisent à démontrer que même si le travail de Jean a quelques affinités avec eux, il s'en écarte essentiellement, surtout par la façon dont il interprète l'histoire. Le livre de l'Apocalypse « est un écrit chrétien déclarant ce que Dieu a accompli en Christ et ce qu'il fera bientôt, et qui recourt en partie à la méthode apocalyptique afin de faire ressortir tout cela. Mais l'accent mis sur « comme l'Agneau a été tué », par exemple, dans un fait passé de l'histoire, est en même temps au coeur de l'Apocalypse et absent des apocalypses » (Morris, 1972, 81).

L'Agneau A Été Mis À Mort

Les auteurs apocalyptiques présentent deux périodes subséquentes dans le temps : l'âge d'aujourd'hui puis, suivant immédiatement, le nouvel âge. Mais Jean, comme nous l'avons vu, affirme que le nouvel âge a déjà envahi l'âge contemporain. Jean ne se détourne pas de l'histoire mais la regarde avec de nouveaux yeux. À l'intérieur, il discerne le règne souverain du Christ. Le message central de son livre affirme que la mort et la résurrection de Jésus ont introduit le nouvel âge. Le livre de l'apocalypse dépeint le Christ, assis à la droite de Dieu, exerçant sa puissance souveraine. Il ne fait pas disparaître le cours de l'histoire. En le lisant, personne ne pourra prédire quels événements vont survenir. Il ne révèle pas le cours de l'histoire mais le fond de l'histoire. Il présente une vision de la puissance souveraine du Christ, pratiquée au cours de l'histoire.

Lorsque Jean a terminé les messages adressés aux sept Églises en Asie Mineure (chapitres 2-3), il commence à écrire son interprétation de l'histoire - une histoire centrée sur le Christ. Il voit une porte ouverte dans le ciel et entend une voix qui l'invite à être témoin d'une cérémonie au cours de laquelle toute la cour des cieux chante des louanges à Dieu :

Ô notre Seigneur et notre Dieu, tu es digne de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance. Car tu as créé toutes choses, et c'est par ta volonté que l'existence et la vie leur ont été accordées. (Apocalypse 4.11)

Puis le Christ glorifié apparaît. Il est présenté comme le lion de la tribu de Juda, le descendant du roi David, qui « a remporté la victoire, il peut donc briser les sept sceaux et ouvrir le livre » (Apocalypse 5.5). De la droite de Dieu, le Christ prend ensuite le livre scellé, que personne dans les cieux ou sur la terre ne peut ouvrir ou regarder. Dans le livre sont inscrits les plans de Dieu pour la création et l'histoire. Parce que le Christ a conquis, il a le pouvoir d'ouvrir le grand livre de l'histoire. Et le choeur des cieux le confirme :

Tu es digne de prendre le livre et d'en briser les sceaux, car tu as été mis à mort et, par ta mort, tu as racheté pour Dieu de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation. Tu as fait d'eux un royaume de prêtres pour servir notre Dieu, et ils régneront sur la terre. (Apocalypse 5.9-10)

C'est la manière que Jean emploie pour exprimer l'ascension du Christ au ciel. Ayant remporté la victoire sur Satan par sa mort et sa résurrection, le Christ, l'Agneau du sacrifice, pénètre dans le conseil des cieux et reçoit la puissance venant de la droite de Dieu. Parce qu'il a été crucifié, il est

digne d'ouvrir le livre de l'histoire pour révéler et annoncer l'extermination finale de toutes les puissances qui s'opposent au règne de Dieu.

Ce que Jean affirme, c'est que le Christ est la clé qui révèle le sens de l'histoire, qui permet deux lectures différentes : l'une, superficielle, et l'autre, faite en profondeur. L'une nie le règne du Christ ; l'autre affirme que le règne souverain du Christ a déjà pénétré dans notre monde et agit déjà en nous. Il nous est impossible de voir ce règne directement parce qu'il est caché derrière les formes et les événements de ce monde. Nous ne pouvons pas trouver le cours du royaume de Dieu en retraçant celui de l'histoire. Mais à travers l'oeil de la foi, on peut voir qu'en ce moment, Dieu gouverne la marche du monde et que le Christ tient le parchemin de l'histoire dans ses mains. L'oeil de la foi distingue le plus profond secret de l'histoire : le jugement qui serait tombé sur l'humanité et le monde est retombé à la place sur Jésus. Le genre des calamités décrites dans l'Apocalypse représente les jugements de Dieu sur l'histoire « qui auraient dû avoir lieu si l'homme avait été laissé à lui-même, si Dieu avait jugé cette histoire et l'homme en eux-mêmes. » (Jacques Ellul, 1977 : *Apocalypse*, New York : Seabury Press, 146)

Les auteurs d'ouvrages apocalyptiques croyaient que le nouvel âge ne viendrait qu'à la fin de celui d'aujourd'hui. Jean croyait que la venue du Christ inaugurerait le nouvel âge. Ainsi, les deux âges empiètent et agissent l'un sur l'autre. À l'âge d'aujourd'hui appartiennent tous « ceux dont le nom ne se trouve pas écrit, depuis le commencement du monde, dans le livre de vie, le livre qui appartient à l'Agneau mis à mort » (Apocalypse 13.8). Au nouvel âge appartiennent toutes les créatures « dans le ciel, sur la terre et sous la terre et dans la mer » (Apocalypse 5.13) qui adorent Dieu et l'Agneau. Pour l'instant, les hommes qui appartiennent à ces différents âges travaillent ensemble, font affaire ensemble, et aussi se marient. Même s'ils ne vivent pas dans le même âge. La loyauté suprême d'un groupe est à la bête ; celle de l'autre, à l'Agneau qui a été mis à mort.

La Loi Des Sept

Un coup d'oeil rapide sur le plan du livre de l'Apocalypse offert par Hanns Lilje démontre que le nombre sept est la base de sa structure :

L'exhortation septuple (2.1-3.22)

La prophétie septuple (4.1-5.14)

Les sept sceaux (6.1-7.17)

Le septième sceau : les sept trompettes (8.1-11.14)

La septième trompette : la vision des sept dragons (11.5-13.18)

Les sept visions du Fils de l'homme (14.1-20)

Les sept bols de la colère de Dieu (15.1-16.21)

Les sept visions de la chute de Babylone (17.1-19.10)

Les sept visions de l'accomplissement (19.11-21.5a)

Derrière l'utilisation du nombre sacré sept, il y a la conviction que rien n'arrive par hasard dans l'histoire, que tout survient à l'intérieur des limites d'un plan divin. Tous les événements, même les plus terribles, sont sous le contrôle de l'ordre saint ; tout survient en accord avec le plan divin. Il y a ainsi des rayons de l'ordre divin qui brillent à travers les nuages d'orage de la terreur eschatologique. Ni le doute ni l'anxiété ne devraient perturber les chrétiens qui fixent ce drame de la fin de l'histoire, parce qu'ils savent que derrière il y a la main de Dieu qui dirige tout d'après ses plans » (Hanns Lilje, 1967, *The Last Book of the Bible*, Philadelphia : Fortress Press, 28).

La Défaite Du Dragon

Le chapitre 12 est un des plus importants du livre de l'Apocalypse. Au début du chapitre, il y a une femme enceinte vêtue du soleil et avec la lune à ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles, que les peines de l'accouchement font crier de douleur. Le cri de la femme, qui résonne à travers les cieux, se mélange à la joie de l'anticipation : quelque chose de nouveau va bientôt avoir lieu, un enfant mâle « qui dirigera toutes les nations avec une autorité de fer » (Apocalypse 12.5) va naître.

Pour comprendre cette vision, nous devons éviter de commettre l'erreur de s'attendre à ce que le livre de l'Apocalypse annonce autre chose que les Évangiles. Dans l'Apocalypse, nous devons être préparés à entendre le même message que celui des Évangiles - seulement, dans l'Apocalypse il est transmis par le médium particulier des images et des symboles apocalyptiques.

Ainsi, Apocalypse 12.1-5 est une expression apocalyptique de l'histoire de Noël : La femme enceinte est Israël et l'enfant qui va bientôt naître est Jésus. L'Évangile de Luc décrit lui aussi la naissance de Jésus, mais dans le langage du récit historique. Il raconte la naissance comme étant un événement survenu dans un coin oublié de l'empire romain et dans le plus grand des secrets. Apocalypse 12, de la manière apocalyptique typique, projette l'histoire de la naissance de Jésus sur un écran cosmique pour que le monde entier puisse en être témoin. La naissance est un événement public et cosmique. Ce qui est survenu un jour dans un coin caché est reconstitué ici devant les yeux du monde entier, afin que personne ne puisse en plaider l'ignorance. De même, Jean dépeint dans un style apocalyptique l'ascension de Jésus. Dans l'Évangile de Luc, lorsque Jésus s'élève dans le ciel de Béthanie, un tout petit village, seuls ses disciples en sont témoins. Dans Apocalypse 12.5, Jésus est élevé vers Dieu et son trône devant le monde entier. Son autorité est manifestée à tous.

Jean traduit aussi les tentations de Jésus dans le langage apocalyptique. Selon les Évangiles, les tentations de Satan ont lieu dans le désert - l'endroit le plus retiré du monde entier - sans autre témoin que les animaux sauvages et les anges (Marc 1.13). Pour Jean, c'est un énorme dragon rouge qui, avec sa queue balaie le ciel et fait tomber un tiers des étoiles sur la terre, se tenant devant la femme « afin de dévorer son enfant dès qu'il serait né » (Apocalypse 12.4). Si Jésus avait cédé aux tentations du dragon, s'il avait ordonné aux pierres de se changer en miches de pain, s'il s'était jeté en bas du temple, et s'il s'était prosterné devant son adversaire, il aurait renoncé au règne sur le monde. Mais il a résisté aux tentations et ainsi « fut emporté et emmené auprès de Dieu et de son trône » (Apocalypse 12.5). Cette ascension marque la défaite du dragon, « le serpent ancien, appelé le diable ou Satan, qui trompe le monde entier » (12.9), et Satan est jeté en dehors des cieux. Ceci mérite un chant de victoire :

Maintenant le temps du salut est arrivé ! Maintenant notre Dieu a manifesté sa puissance et son règne ! Maintenant l'autorité est entre les mains de son Messie. Car il a été jeté hors du ciel l'accusateur de nos frères, celui qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu. Nos frères ont remporté la victoire sur lui grâce au sang de l'Agneau et à la parole dont ils ont témoigné ; ils n'ont pas épargné leur vie, ils étaient prêts à mourir. C'est pourquoi, réjouissez-vous, cieux, et vous qui les habitez ! (12.10-12)

Le combat décisif a été gagné. Le dragon a été complètement vaincu. Mais pour cette raison, la terre est bouleversée. Tous les pouvoirs du mal, enlevés par le Christ, retombent maintenant sur la terre, sur les disciples du Christ. Vont-ils succomber à cette explosion de mal ? Non ! dit Jean. Ils triompheront sur le mal « grâce au sang de l'Agneau et grâce à la vérité qu'ils ont proclamée »

(Apocalypse 12.11). Qui les séparera de l'amour du Christ ? Est-ce que ce sera la souffrance, ou la persécution ? Non, parce qu'avec celui qui les aime, en toutes ces choses, ils sont plus que vainqueurs.

Le Message Des Mille Ans

Peu de chapitres de la Bible ont engendré une discussion aussi vive qu'Apocalypse 20. Comment devons-nous l'interpréter ? Un point est clair : comme le reste de ce livre, ce chapitre doit se lire à la lumière de l'assomption du Christ de tous les pouvoirs du monde et de sa victoire décisive sur Satan.

Apocalypse 20 permet deux interprétations fondamentales. On peut l'interpréter littéralement ou de façon littéraire, c'est-à-dire selon le genre littéraire propre au livre de l'Apocalypse. Ceux qui interprètent ce chapitre littéralement affirment qu'il s'agit d'une prophétie qui va se réaliser exactement comme elle est décrite. Pour eux, mille ans d'utopie de la terre - un prétendu millénium - débutera lors de la résurrection d'une fraction de l'humanité, de ceux « qui n'auront pas adoré la bête ou son image » (Apocalypse 20.4). Un règne de paix et de justice sera instauré à l'intérieur du monde historique. Il durera mille ans - des années calculées d'après notre calendrier terrestre.

La principale faiblesse de cette interprétation, c'est qu'elle sort ce chapitre de son cadre apocalyptique pour le placer au niveau de l'histoire de l'humanité. Il nous faut toutefois nous rappeler qu'il s'agit là d'une vision dépeinte dans un style et une imagerie apocalyptiques. De plus, interpréter Apocalypse 20 littéralement, c'est aller à l'encontre du but principal du livre : nous offrir une vision du nouvel âge, non à la fin de notre ère, mais bien en son milieu. Son but : révéler l'éternité dans le temps, le rôle de la fin dans le présent, le règne souverain du Christ à l'intérieur de l'histoire humaine. C'est pourquoi Thomas F. Torrance écrit : « nous n'avons pas plus le droit de prendre ces mille ans littéralement que les monstres à sept et dix têtes. Il est impossible... d'enlever le millénaire de son contexte apocalyptique pour le mettre au niveau ordinaire de l'histoire, comme si l'on pouvait le compter selon l'arithmétique du monde et le manipuler avec des calculs sur les dispensations du temps ou sur la fin du monde » (1960 : *The Apocalypse Today*, Greenwood, S.C. : Attic Press).

Lorsque nous interprétons de façon littéraire Apocalypse 20, c'est-à-dire, quand nous reconnaissons son aspect littéraire distinct, nous ne voyons pas les mille ans comme un espace de temps qui peut être mesuré avec une horloge mais comme une expression apocalyptique de son abondance (10 x 10 x 10) introduite dans notre monde par la mort et la résurrection de Jésus-Christ. Le millénaire représente le temps du royaume - un temps rempli parce que Dieu le dirige entièrement. Il est déjà dans notre monde. C'est maintenant. C'est le temps dans lequel le Christ qui est monté au ciel lutte afin de libérer toute la création de l'esclavage. C'est l'histoire dirigée du point de vue du Christ sur son trône, qui secrètement et mystérieusement fait agir tous les événements afin de servir le dessein de Dieu.

Beaucoup de chrétiens contemplent le ciel. Comme les auteurs d'apocalypses anciens, ils attendent impatiemment le jour où le royaume de Dieu descendra sur terre. Voici ce qu'est le message du millénaire : le règne souverain de Dieu et du Christ est déjà parmi nous. C'est pourquoi nous devons diriger notre regard vers le bas, vers l'histoire, à l'intérieur du cours d'événements mauvais ou le règne du Christ est en ce moment en train de prendre place. Le royaume de Dieu traverse notre temps et se rapproche de sa pleine manifestation lors du retour du Christ.

La vision des mille ans de paix et de justice est « la vision du cadre d'argent derrière l'histoire. Les nuages peuvent nous apparaître terriblement noirs et effrayants, alors que pour Dieu c'est très

différent. Il y a ici une vision qui nous amène directement au seuil de l'éternité, à l'extrémité même de ces nuages, et nous permet de jeter un coup d'oeil à travers eux et d'apercevoir derrière le règne céleste de Jésus-Christ » (Torrance, 1960 : 166).

Questions sur le chapitre XI

1. Quels genres littéraires les auteurs de la Bible emploient-ils pour parler de Jésus-Christ ?
2. Qu'est-ce que la littérature apocalyptique ?
3. Qu'est-ce qui distingue l'Apocalypse de la littérature apocalyptique habituelle ?
4. L'Apocalypse et l'histoire du monde :
 - a) Quel est le message central de l'Apocalypse ?
 - b) Quelle approche de l'histoire universelle trouve-t-on dans l'Apocalypse ?
 - c) Qui est digne d'ouvrir le rouleau (Apocalypse 5) ? et pourquoi l'est-il ?
5. Quels sont l'importance et le sens du nombre « 7 » dans l'Apocalypse ?
6. Pourquoi dit-on que Apocalypse 12 est une répétition de l'Évangile ?
7. Apocalypse 20 :
 - a) Si on lit Apocalypse 20 de façon littéraliste, à quelle interprétation cela mène-t-il ?
 - b) Si on lit ce chapitre de façon littéraire, à quelle interprétation cela mène-t-il ?

Étude Biblique

8. Lire Apocalypse 4 et 5 :
 - a) Quel est le sujet central du chapitre 4 ?
 - b) Comment l'apôtre Jean voit-il Dieu ? (Aussi 1 Jean 1.5 et Jacques 1.17)
 - c) Qui sont les « 24 anciens » ?
 - d) Qui sont les « 4 êtres vivants » ? (Aussi Ésaïe 6.1-3 et Ézéchiël 10.14)
9. Pensez-vous que Apocalypse 12 est une répétition de l'Évangile ? Pourquoi ?
10. Vous attendez-vous à voir un trône, 24 « anciens » et 4 « êtres vivants » lorsque vous arriverez au ciel ?

ÉPILOGUE : LA NOUVELLE CRÉATION

Descendant Des Cieux

L'espoir que, malgré de nombreux échecs, le monde avance lentement vers la perfection est profondément ancré dans l'esprit des Occidentaux. Cette espérance n'est pas entièrement sans fondements, puisque les progrès abondent dans certains domaines. La science et la technologie en sont deux exemples évidents. Mais l'idée que le monde entier avance progressivement, évolue vers la perfection ne peut pas être prouvée. En fait, c'est exactement le contraire. Un monde parfait n'est pas l'aboutissement des progrès humains, mais le fruit du jugement - la sorte de jugement décrit dans Apocalypse 20.11-12 : « Puis je vis un grand trône blanc et celui qui y siège. La terre et le ciel s'enfuirent loin de lui, et on ne les revit plus. Ensuite, je vis les morts, grands et petits, debout devant le trône. Des livres furent ouverts. »

La nouvelle création n'évolue pas d'en bas. Elle naît d'en haut. Elle descend de Dieu. « Et je vis la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, qui descendait du ciel, envoyée par Dieu » (Apocalypse 21.2).

Le genre de monde qui découle de celui d'aujourd'hui est « La grande Babylone, la mère des prostituées et des abominations du monde » (Apocalypse 17.3). Le produit de la fin de l'histoire humaine est un monde aliéné et ennemi de Dieu.

Préparée Comme Une Mariée

Les habitants de la nouvelle création sont décrits comme « une mariée parée pour son mari » (Apocalypse 21.2), l'épouse du Christ : « fidèle à lui en amour, liée à lui par la loyauté intime avec lui dans l'amitié. On les appelle épouse par opposition à Babylone, la grande prostituée, qui représente « une puissance née d'une méchanceté spirituelle de très haut, une force qui caresse tous les dirigeants, les rois et les potentats de la terre et qui lie les nations du monde pour en faire un empire rival au Royaume de Dieu » (Torrance, 1960, 140).

Dieu va détruire Babylone, la ville maudite, la grande prostituée et construire à sa place la nouvelle Jérusalem, la ville sainte, préparée comme une mariée parée pour son mari.

Tout Est Nouveau

Lorsque Dieu dit : « Maintenant je fais toutes choses nouvelles » (Apocalypse 21.5), il n'annonce rien de nouveau. Cette transformation, c'est ce que la Bible toute entière signifie. C'est la raison des miracles de Jésus, qui donnaient chaque fois un aperçu de la nouvelle création. Guérir un aveugle ou un infirme ou un sourd était sa façon de nous faire savoir qu'il avait l'intention de ramener tout ce qui était de travers sur le droit chemin. Ramener quelqu'un à la vie signifiait que dans la nouvelle création « il n'y aura plus de mort, et non plus de lamentations » (Apocalypse 21.4).

Les paraboles de Jésus parlent aussi de la création. Ce sont des fenêtres qui nous font entrevoir la manière dont toutes les choses ont été refaites. La nouvelle création arrive de la manière décrite dans les paraboles. Elle arrive comme « une graine de moutarde qu'un homme a prise et semée dans son

champ. C'est la plus petite de toutes les graines ; mais quand elle a poussé, c'est la plus grande de toutes les plantes du jardin : elle devient un arbre, de sorte que les oiseaux viennent faire leurs nids dans ses branches » (Matthieu 13.31-32). Ou encore, elle arrive comme le « levain qu'une femme prend et mêle à une grande quantité de farine, si bien que toute la pâte lève. » (Matthieu 13.33).

Le regard perspicace de Jésus observe une vive opposition entre le début de tout et sa fin. Il utilise cette opposition dans ses paraboles pour illustrer ce qui est vrai de la nouvelle création. Dans sa phase du début, elle est apparemment insignifiante, mais dans sa phase finale tout en fait partie. « Maintenant, je fais toutes choses nouvelles ».

J'ai Vu La Ville Sainte

La Bible parle d'un jardin dans sa scène d'ouverture - le jardin d'Éden. Dans sa scène finale, d'une ville - la nouvelle Jérusalem. Pourquoi le Royaume de Dieu est-il comme une ville ? Pourquoi pas comme un jardin ? Qu'est-ce que ce contraste entre le jardin et la ville veut dire ?

D'abord, c'est que Dieu ne retourne pas simplement au tout début et ne ramène pas la création à son point de départ. À la place, il incorpore toute l'histoire antérieure à la nouvelle création. Dieu n'annule pas l'histoire humaine et ce qu'elle a réalisé. En présentant le Royaume des cieux sous forme de ville, Dieu annonce qu'il utilise cette histoire et ces accomplissements.

La ville est le résultat des efforts humains. Comme centre de culture et de pouvoir, elle domine la perception humaine. En appelant le Royaume de Dieu « la ville sainte, la nouvelle Jérusalem », Dieu veut dire que l'histoire humaine purifiée est transportée dans la ville sainte. Les rois de la terre devront emporter dans cette ville « la splendeur et la richesse des nations » (Apocalypse 21.26). Rien de loyal, d'honorable, de juste, de plaisant, de gracieux, d'excellent et digne d'éloges n'en sera exclu.

Ce Qu'aucun Oeil N'a Vu

Dans sa vision de la nouvelle création, Jean décrit l'inexprimable - « ce que nul homme n'a jamais vu ni entendu, ce à quoi nul homme n'a jamais pensé, Dieu l'a préparé pour ceux qui l'aiment » (1 Corinthiens 2.9). Pour cette raison, il utilise et nie des termes descriptifs propres à l'ancienne création. La nouvelle création est décrite parce qu'elle n'est *pas* dans l'ancienne.

Pas de mer

L'absence de la mer est une caractéristique dominante de la nouvelle création. « Il n'y avait plus de mer » (Apocalypse 21.1). Cette parole ne s'applique pas à la géographie mais à la démographie de la nouvelle création. Dans le livre de l'Apocalypse, la mer représente l'abîme duquel des forces démoniaques s'élèvent vers la surface. C'est là qu'habite la bête à dix cornes et sept têtes qui profère des blasphèmes contre Dieu et qui a reçu une autorité temporaire « sur toute tribu, tout peuple, toute langue et toute nation » et est adorée par « tous ceux dont le nom ne se trouve pas écrit, depuis le commencement du monde, dans le livre de vie, le livre qui appartient à l'Agneau mis à mort » (Apocalypse 13.7-8).

Dans la nouvelle création, la mer n'existera plus. Cela veut dire qu'il n'y aura plus de profondeurs mystérieuses, ni à l'intérieur ni à l'extérieur des êtres humains pour jeter leurs maux sur la vie humaine.

Pas de temple

Dans la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, il n'y aura ni temple ni endroit spécial réservé à Dieu. À la place, le monde entier sera « le lieu de Dieu ». La distinction entre le sacré et le séculier sera révolue. L'ancienne prophétie sera enfin accomplie : « En ce temps-là, les clochettes des chevaux porteront l'inscription « Consacré au Seigneur » » (Zacharie 14.20). Dieu sera tout et en tous. Tous seront soumis et obéiront à sa volonté. Le royaume de ce monde sera devenu « le royaume du Seigneur et de son Messie, et il régnera pour toujours » (Apocalypse 11.15)

Pas de nuit

La nuit ne fera pas partie de la nouvelle création, parce qu'il n'aura pas besoin du soleil ou de la lune pour l'éclairer. La gloire de Dieu sera sa lumière et sa lampe sera l'Agneau (Apocalypse 21.23). Rien ne cachera la lumière qui provient de Dieu. Bien que nous ne voyions maintenant que vaguement dans un miroir, nous verrons alors face à face. Bien que maintenant nous ne sachions qu'en partie, à ce moment nous comprendrons tout.

« Celui qui garantit la vérité de tout cela déclare : « Oui, je viens bientôt ! » Oh ! qu'il en soit ainsi ! Viens, Seigneur Jésus ! Que la grâce du Seigneur Jésus soit avec tous » (Apocalypse 22.20-21).